



LES GRANDS SIÈCLES

PIÈCE EN TROIS ACTES ET SEIZE TABLEAUX

PAR MM. THÉODORE BARRIÈRE ET HENRY DE KOCK

Mise en scène de M. St-Ernest. — Musique de M. Feny. — Ballets de M. Honoré. — Décors de MM. Devail, Robecchi, Wagner et D. Costumes dessinés par M. Alfred Albert. — Machinos de M. Auguste Mary.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE IMPÉRIAL DU CIRQUE, LE SAMEDI 29 SEPTEMBRE 1895.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LAUBARDEMENT		LE PÈRE CORMIER	
DE GONDY		TABARIN	THÉO.
DE CHARLOIS		ROUTOU	
LE MAUVAIS GÉNIE	MM. CLARENCE.	DUPARC	
DE LACROIX		DEFRESNE	NOËL.
DE LA PÉPINIÈRE	WILLIAMS.	DUBOC	
DE COURTEVILLE		BEAUDET	BENJAMIN.
LE CARDINAL DE RICHELIEU	COLLONNIER.	HYACINTHE	
LOUIS XIV		CYPRIEN	
LE COMTE DE SAINT-GERMAIN	PANTELOT.	LE DUC DE BOUILLON	BONAT.
UN VÉTÉRAN		COLBERT	
HENRY DE MAILLE	BUTAY.	LE COMTE DE LA ROCHEFERTÉ	
BOLIERE		UN PAYSAN	BRICHARD.
BONAPARTE		MONDOR	
CROCHARD	DEPUIS.	CHARLES	NÉHAULT.
MANDRIN		MONGLAT.	LANGLOIS.
TANCRÈDE DE ROHAN		MARTIN	
MAURICET	JULIAN.	EN HUISSE	
JOSEPH		UN BOURGEOIS	DARCOY.
UN ZOUAVE		UN COURBIER	
LOUIS XIII		UN OFFICIER D'ARTILLERIE	ACHILLE.
PLAPISSON	BOULEAU.	MADemoiselle DE MONTPENSIER	
LIMACON		MADAME SCARRON	Mme PERSON.
BERTRAND		MADAME DE MAINTENON	
CHAUVÉLOT	LEGER.	MADAME PATIN	
DE LUBE		LA DUCHESSE DE LONGUEVILLE	JOSPHINE.
MONTMORT	MAXIME.	CONAT	
MARILLAC		MADAME PILLOL	WANNAL.
CONDÉ	DUCOS.	JEANNE MAHELIN	
NAPOLEON		MADemoiselle DE LA FAYETTE	RAVEN.
MANCINI		LE BON GÉNIE	
LAGRANGE	MOLENA.	MADemoiselle D'HAUTEFORT	
SAINT-PHAL		DE VIESQUE	VALÉRIE.
JACQUES SIROIS		NICETTE	NUYETTE.
UN MOUSQUETAIRE	CHEVALLIER.	DANDINET	
DE SOUDRIAC		JEANNE	
DE VILLIERS	ARTHUR.	MADAME DE MONTESPAN	NATHALIE.
UN GARDE-FRANÇAISE		PERVENCHE	
VILLARST	COCHET.	UNE PAYSANNE	
DAZENCOURT		DE FRONTENAC	LAURET.
ROIS-ROBERT		CLAUDE	THÉODORE.
MOLE	SALLERIN.	ANTOINE	DENISE.
		UN COURBIER	HÉLÈNE.

Gentilshommes, Seigneurs, Dames de la cour, Paysans, Paysannes, Piqueurs, Mousquetaires, Soldats de Condé, Soldats de Mazarin, Jongleurs, Hommes et Femmes du peuple, Marchands, Dames de la halle, Garçons de cabaret, Valets, Griottes, Artisans, Gardes-Françaises, Enfants de Paris

ACTE I.

LOUIS XIII ET LA FRONDE.

PREMIER TABLEAU.

LE CENTENAIRE.

Un coin du bois de Versailles. — A droite, la cabane de Jeanne Cormier (praticable) ; amablement pauvre. — Fauboul. — Grande cheminée. — Une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PÈRE CORMIER : JEANNE due la chambrée. — Le Père Cormier se chauffe devant le feu, Jeanne file au moulin. Deux la fièvre, des Pages deuant son collier sous les arbres. Des Paysans et des Paysannes sont au fond et regardent au loin, assise sur un brin. CLAUDE est au milieu d'eux.

PIERRE, moult sur un arbr.

Où ! comme ils courent... comme ils courent !... On dirait quasiment d'un vent d'orage.

CLAUDE.

A propos d'orage, je crois que nous en aurons un fameux avant la nuit.

PREMIÈRE PAYSANNE.

Et que ça serait bê chagrinant tout de même, si toutes ces belles dames et ces gentils seigneurs... ils allaient gâter tous leurs riches affluents !

CLAUDE, fielle.

Où ! mais notre bon roi Louis XIII, tite fois l'ancé, ne s'arrête pas pour quelques gouttes de pluie, non bonne.

PIERRE.

C'est un fameux chasseur, n'est-ce pas, messire Claude ?

CLAUDE.

Où... où... et un bon tireur aussi, qui à cinquante pas enlèverait un bouton de bon haut-de-chausses d'un coup d'arquebuse.

PIERRE, avec éclat.

Ah ! mais c'est que c'est glorieux pour nous d'avoir un roi comme ça, pas vrai ?

PREMIER PAYSAN.

Où ! on dirait que la chasso s'éloigne.

CLAUDE.

Les chiens auront pris le change, je gage ; car le cerf est un vieux routier, et la Souillard, le roi de la meule, n'est plus là pour les remettre sur la bonne piste. Il est mort au champ d'honneur, éventré par un dix-cors qu'il avait arrêté à lui tout seul.

PREMIÈRE PAYSANNE.

Ab ! ce pauvre Souillard !

CLAUDE.

Ne le plainiez pas ; ses palles sont elouées au grand chenil de Versailles ; on a fait de ses os des efflets de vénérie, et de sa peau des gants que le roi a portés.

PIERRE.

Bah ! vraiment ?

CLAUDE, moult.

Ah ! c'est que, voyez-vous, Sa Majesté récompense dignement ses fidèles serviteurs.

PIERRE.

Cependant... messire Claude, le jeune marquis de Biens l'a bien servi aussi, et le roi l'a laissé, dit-on, condamner à mort pour un pauvre petit duel, et... (sospiret) peut-être que dans quelques jours...

CLAUDE.

Maître Pierre, je vous engage à ne vous point mêler des affaires de Son Eminence le cardinal de Richelieu.

PREMIÈRE PAYSANNE, criant.

Ah ! les voilà ! les voilà ! Ils traversent la clairière là-bas, où les distingue très-bien !

PIERRE.

Où ! messire Claude, notomez-les-moi, vous qui les connaissez tous. Tenez, d'abord celui qui est en avant de tous les autres ?

CLAUDE.

Eh bien, celui-là c'est le roi ; à sa gauche, c'est le chevalier de Mairille, un cœur d'or et une fine lame ; derrière eux, c'est le marquis de Montgat et le duc de Bouillon, et monsieur d'Effiat d'Ang-Mars, le grand écuyer.

PREMIÈRE PAYSANNE.

Et cette belle dame qui caracole si bravement ?

CLAUDE.

C'est mademoiselle d'Aluotfort, une femme d'esprit qui sait très-bien retenir un cheval, mais qui ne sait pas du tout retenir sa langue.

PREMIER PAYSANNE.

Et vous êtes bien sûr, messire Claude, que le roi viendra se reposer ici un brin ?

CLAUDE.

Sans doute, puisque j'ai été chargé de faire préparer une collation pour les nobles chasseurs. Mais en attendant, ventre de biche ! on gèle ici, il fait froid comme en hiver, et une bonne flambee ne serait pas de trop. Ramassez donc les branches sèches, vous autres ; moi, je vas aller chercher du feu chez le père Cormier.

PIERRE.

Comment, messire Claude, vous connaissez aussi le père Cormier ?

CLAUDE.

Est-ce que je ne connais pas tout le monde, moi ? Oui, oui, que je le connais, le bonhomme. Il est centenaire, n'est-ce pas ? et il loge là avec le fils de ses fils, car il est trois fois grand-père, le milliard, depuis que la femme de son dernier descendant a mis au monde un petit bôcheron.

PIERRE.

C'est bien ça !

CLAUDE.

Il m'amuse, moi, ce vieux. Il ne sait rien de ce qui s'est passé depuis vingt-six années, et il se souvient de tout ce qu'il a vu quand il avait onze ans... Je vas le faire jaser un peu et je reviens. (Il sortir dans la cabane ; les Paysans prennent le feu.) Bonjour, ma bonne Jeanne ; je viens vous présenter un filon.

JEANNE.

Ah ! c'est le petit piqueur ! A votre service, maître Claude.

CLAUDE.

Sous files toujours, la bonne ménagère. (Froissant amicalement sur l'épau de Cormier.) Et le vieux père ne file toujours pas, lui... Encore bon là et solide au poste. Bonjour, papa Cormier.

LE PÈRE CORMIER, sortant de sa réverie.

Hein ? Ah ! bonjour, Claude, bonjour.

CLAUDE.

Sommes-nous toujours bien sage au moins ?

JEANNE.

Ah ! le pauvre cher homme !... C'est la bête du bon Dieu, et pourtant qu'il dise son Pater, qu'il fredonne quelque vieux refrain guerrier et qu'on le laisse joloter de temps en temps avec ses souvenirs, il est heureux. (Jeanne a apporté du vin et des verres.) Boiriez-vous bien un coup, messire Claude ?

CLAUDE.

Bien volontiers !

JEANNE.

Mon homme est en forêt, et il ne pourra pas trinquer avec vous.

CLAUDE.

Eh bien, je trinquerai avec le grand-papa. (En riant, se versant.) Pas vrai, grand-père ?

(Il lui offre un verre.)

LE PÈRE CORMIER, sortant.

Où, où.

JEANNE.

Où ! un doigt de vin ne lui fait pas peur.

CLAUDE.

A votre santé, papa.

LE PÈRE CORMIER, clignant son verre.

A la mémoire du Béarnais !

(Il vide son verre.)

CLAUDE, boivent.

A la mémoire du Béarnais !... Mais c'est qu'il n'en a pas laissé, non. Allons, redoublons. (Il lui verse.)

JEANNE, à Claude.

Ah ! prenez garde !

CLAUDE.

Bath ! bath ! le vin, c'est le lait des vieillards.

LE PÈRE CORMIER.

C'est aussi le lait des enfants, car le Béarnais...

CLAUDE.

Eut une bouteille pour nourrice, c'est vrai. (A part.) Il ne perd pas la tête au moins.

LE PÈRE CORMIER.

C'était un ami des pauvres gens, celui-là, vois-tu, petit. (Shoutant son verre.) Au repos de son âme. (Il boit.)

CLAUDE, lui reprenant son verre.

Là !... J'espère que nous avons fait une bonne petite ribote, père Cormier !

LE PÈRE CORMIER, sortant.

Où, où... et ça m'a fait du bien ; je retrouve toujours mes souvenirs au fond du verre.

Voyez-vous ça... Eh bien, qu'est-ce qu'ils vous disent, vos souvenirs?

CLAUDE.

Ils me disent que je ne te courrais pas d'hier, et qu'autrefois...

LE PÈRE CORNIER.

Oui, en 1500 et quelques... (A part.) Je la connais celle-là.

CLAUDE, riant.

Ne ris pas, petit... ce n'était peut-être pas toi...

LE PÈRE CORNIER.

C'est même probable, ou je serais donc joliment bien conservé.

CLAUDE.

Mais c'était quelqu'un qui te ressemblait... un enfant de Paris comme toi, qui avait comme toi ton insouciance, ton cœur et la gaieté... et cet enfant-là, vois-tu, je l'ai retrouvé partout sur ma route.

LE PÈRE CORNIER.

CLAUDE.

Depuis l'an 1500?

LE PÈRE CORNIER.

Oui, partout où il y avait du sang à donner ou des larmes à larir.

CLAUDE.

Brave père Cornier, va! (S'essuyant les yeux.) Il me mouille, toi de piqueur!

LE PÈRE CORNIER.

Au revoir, mon garçon... au revoir!... Prie le bon Dieu pour le repos de l'âme de Henri IV et le bonheur de ma petite Jeanne, qui ne m'a fait jamais sentir que je vis depuis trop longtemps. (Il veut se lever.)

JEANNE.

Oh! que c'est vilain ce que vous dites là, père.

CLAUDE.

Ah! non, c'est pas gentil!

JEANNE.

Voyons, restes tranquille, vous allez brûler vos jambes.

CLAUDE.

Pauvre bonhomme! le fait est que c'est d'un sec!... ça flamberait tout de suite. Ah! ventre de biche! à propos de ça, et les autres que j'oublie!... (Il prend un tissu.) Allons, adieu, Jeanne, et merci.

JEANNE.

Adieu, messire Claude, adieu.

CLAUDE, sortant de la cabane.

Me voilà!... me voilà!... J'ai été un peu longtemps, mais c'est que le vieux me racontait l'histoire de France. (Il va auprès des astres. — Louise de la Fayette, suivie d'un valet, entre par la gauche.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, sortant de sa cabane, va vers.

Christophe, je m'arrêterai ici quelques instants, vous viendrez m'y reprendre avec la voiture... (Le valet sort, — s'orientant.) C'est bien, je crois, cette cabane que monsieur de Marillac m'indique dans sa lettre...

PIERRE, à Claude.

Dites donc, messire Claude?... est-ce que vous savez qui est cette belle dame-là qui a l'air si triste?...

CLAUDE, à demi-voix.

C'est mademoiselle de la Fayette, une dame d'honneur de la reine, dont le roi a été amoureux autrefois.

PIERRE.

Autrefois?...

CLAUDE.

Oui! il y a quelques mois, elle succédait à mademoiselle d'Hautefort dans le cœur du roi, et aujourd'hui une autre lui succède, si bien que pour expier son règne d'un jour... elle va, dit-on, se retirer au couvent...

PIERRE.

Et mademoiselle d'Hautefort?...

CLAUDE.

Oh! elle, elle s'est consolée avec le marquis de Gèvres...

PIERRE.

Ah! c'est bien drôle tout de même toutes ces histoires-là...

LOUISE, à elle-même.

J'ai beau relire ce billet, je ne puis deviner... (Lisant.) « Venez, » au nom du ciel! il y va de la vie d'un homme!... Que signifie?... et pourquoi monsieur de Marillac s'est-il adressé à moi qui ne suis presque plus déjà de ce monde, et surtout pourquoi avoir choisi ce lieu pour un rendez-vous quel... (Ses deux yeux dans la forêt. — Troussant.) Le son du cor?... Mon Dieu!... est-ce que?... (A Claude.) Mon ami!...

Madame?...

CLAUDE, s'avançant.

Quel donc chasse aujourd'hui dans les bois de Versailles?...

LOUISE.

C'est le roi, madame...

CLAUDE.

Le roi!...

LOUISE.

Il va même venir ici tout à l'heure.

CLAUDE.

ICI!... le revoir encore?... Oh non! non!... (Elle fait quelques pas et s'arrête.) Et cependant... je ne puis partir... (Raisonnant le billet.) « Il y va de la vie d'un homme! » Je resterais. Le ciel me donnera des forces pour les derniers adieux... (Elle va à la cabane et frappe.)

JEANNE.

Entrez. (Louise entre.)

LOUISE, à Jeanne.

Voulez-vous me permettre de me reposer un instant chez vous?...

JEANNE.

Comment donc, ma belle dame, mais avec bonheur. (Lui ouvrant une chaise près de son.) Tenez, mettez-vous là, et chaussez-vous... Voyons, père, faites donc une petite place à madame...

LOUISE.

Ne le dérangez pas.

JEANNE.

Ah! dame... on n'est plus galant, à son âge... C'est que, voyez-vous, il a eu cent ans aujourd'hui.

LOUISE.

Cent ans! Qu'il a l'air bon!... mais comme il me regarde!

JEANNE.

Ah! c'est que ses souvenirs se sont réveillés tout à l'heure; tenez, il vous sourit. Eh bien, je parierais que vous lui rappelez quelque-une de ces belles figures qu'il a vues jadis et dont il parle sans cesse. — Ah! dame! c'est qu'il a vu bien des choses depuis que c'était un beau hallebardier du roi Henri III! — Il paraît qu'il était bien brave alors, avec ses chausses à bandes, comme il dit, et son fentre à la glorie. — Tenez, il veut parler. Pardonnez-lui s'il vous ennuie, madame. (Louise sort et prend la main que lui tend le valet.)

JEANNE.

Eh bien! grand-père, qu'est-ce qui vous agite à c't' heure?

LE PÈRE CORNIER, avec bonheur.

Je la reconnais aussi, elle!

JEANNE, brisant les genoux avec bonté.

Quand je vous le disais, madame, c'est là sa folie...

LE PÈRE CORNIER, à Louise.

Oui, oui... oh! ma jeunesse, oh! mes souvenirs! C'est bien ce regard doux et triste que j'ai rencontré si souvent. — Tiens, en 1517, Paris était en deuil, les cloches tintaient d'une voix lugubre; François I^{er}, le roi chevalier, venait de mourir, et, près de son lit de parade, il y avait une belle jeune fille agenouillée qui priait. — C'était toi; tu étais au sacre de Henri II; la voix s'élevait avec celle des jeunes filles qui adressaient leurs vœux au Seigneur pour le bonheur de la France; et, dix ans plus tard, c'était là main qui pansait la blessure mortelle faite par Montgommery. — Est-ce vrai?

JEANNE, bas.

Ne le contrariez pas, madame; cela le rend si heureux!

LE PÈRE CORNIER, s'animant.

En 1572, dans la nuit du 24 août, une femme ouvrait sa porte aux huguenots proscrits; et quand le roi Charles IX mourait, dévoré de remords, c'était encore toi qui lui parlais de la clémence divine — Et toujours tu avais un saint nom, un nom bon! — On l'appelait la prière, — l'espérance, — on l'appelait la charité, on l'appelait l'amour!

LOUISE, émue.

Mon père...

LE PÈRE CORNIER, s'animant.

Oui, oui, tu es le bon ange de Paris... Prends bien garde au mauvais; de tout temps je l'ai vu auprès de toi. Il marchait sans cesse à tes côtés, comme une ombre fatale. — Sous Charles IX, il s'appelait Maurevers l'assassin... (En ce moment, un homme enveloppé d'un manteau se vautre dans la forêt.)

LA BARDONNET, à part.

Elle est là... Son Eminence ne se trompait pas. Elle attend le roi, sans doute; — elle veut reprendre sur lui l'empire qu'elle avait hier, et, du couvent où elle doit se retirer, elle traverserait encore les desseins du cardinal; — mais je suis là et je veille!

(Il s'éloigne lentement derrière les arbres. — En ce moment, paraît Marillac. Marillac est arrivé par le grand galop de son cheval; il est

couvert de poussière. Il met pied à terre et s'élançe vers le chaudière dont il pousse la porte.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARILLAC, arrivant à cheval.

MARILLAC, avec un cri de joie.

Louise! vous êtes venue! Oh! merci! merci! (à Jeanne.) Laissez-moi.

JEANNE.

Venez, grand-père, vous avez besoin de repos... venez. (elle l'entraîne.)

LE PÈRE COURRIER, à Jeanne, se penchant sur elle.

Jeanne, regarde et salue celui-là... Il se nomme le courage! (Il entre dans une autre chambre de la chaudière avec Jeanne.)

LOUISE.

Eh bien, chevalier, parlez, je vous écoute. Vous me disiez qu'il y allait de la vie d'un homme...

MARILLAC.

Et je disais vrai, Louise.

LOUISE.

Le nom de cet homme?

MARILLAC.

Le marquis de Rieux!

LOUISE.

Le marquis de Rieux! le frère de Suzanne votre fiancée!...

MARILLAC.

Lui-même.

LOUISE.

Mais que lui est-il donc arrivé? parlez vite, car je ne sais plus rien déjà des bruits du monde.

MARILLAC.

Le marquis de Rieux s'est battu avec un gentilhomme qui avait mal parlé de sa sœur. Il a été arrêté, jugé, et condamné à mort.

LOUISE.

Ciel!

MARILLAC.

Eh bien! vous comprenez ce que j'attends de mademoiselle de la Fayette! Le cardinal ne pardonnera pas, il faut donc que le roi fasse grâce. Il n'y a pas de temps à perdre. Si Richelieu revolt Sa Majesté avant qu'elle ait signé la grâce du marquis, le marquis est perdu, et c'est pour cela que j'ai préparé cette grâce à laquelle il ne manque que la signature royale. (Il lui donne un papier.) Et c'est pour cela aussi que je suis allé vous troubler dans votre solitude, pour vous dire: Mon bonheur, ma vie sont dans vos mains, car j'ai juré à Suzanne de Rieux que je sauverais son frère!

LOUISE, lui tendant le main.

Tout ce que je pourrai faire, chevalier, je le ferai!... et j'espère que Louis ne refusera pas à mademoiselle de la Fayette la dernière grâce qu'elle lui demandera, quand il saura qu'en récompense, sœur Louise consacra le reste de sa vie à prier pour le bonheur du roi... (Le roi se rapproche. Bruyants battements.)

CRIS, au fond.

Le roi! le roi!...

MARILLAC.

Voici Sa Majesté!... je vous quitte, mademoiselle.

LOUISE.

Espérez!...

(Marillac est sorti. Louise regarde par la croisée. Quelques Seigneurs et Dames entrent d'abord, suivis de Piqueurs.)

EN PIQUEURS, à cheval.

Allons! place! place!

MONTGLAT, à cheval.

Laissez! laissez!... Belphegor, ces braves gens veulent voir leur maître; ils le verront en effigie. Allons, au plus adroit!

(Il jette son poignard d'argent dans la foule. Tous se précipitent de ce côté en se bousculant. Il ne reste que les Femmes, qui s'écartent et se dispersent ensuite à l'entrée du Roi. — Louis XIII entre alors suivi de suite de la cour.)

CRIS.

Vive le roi!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LOUIS XIII, LE MARQUIS DE MONTGLAT, LE DUC DE BOURBON, CINQ-MARS, DE THOU, MADEMOISELLE D'HAUTEFORT, SEIGNEURS, DAMES, PIQUEURS, tous à cheval.

LOUIS XIII, à Cinq-Mars.

Monsieur de Cinq-Mars, vous direz à notre commandant de vénerie que nous sommes fort mal satisfaits de notre chasse.

MADEMOISELLE D'HAUTEFORT, sautant à bas de son cheval.

Votre Majesté se plaint, sire, et elle a au trois cerfs pour un!

LOUIS XIII.

Je ne suis pas en train de rire, mademoiselle. Ceci est grave, très-grave. C'est la première fois que pareille chose m'arrive!

MADEMOISELLE D'HAUTEFORT, avec une révérence respectueuse.

Depuis trois mois, sire.

LOUIS XIII.

Par ma foi, c'est vrai! et avec le même maître cerf. Je le crois enchanté!

MADEMOISELLE D'HAUTEFORT, étonnée.

Il l'est assurément, et c'est d'avoir pu échapper à l'honneur de mourir de la main de Votre Majesté.

LOUIS XIII.

Il ne perdra rien pour attendre. Je le reconnaitrai, il a la double paumure. Oh! nous le rattraperez. (Souriant.) C'est égal, nos chiens aujourd'hui ne dinent que de soupe.

(Les Seigneurs et les Dames se sont groupés au fond. Des Pages leur distribuent des rafraîchissements.)

MADEMOISELLE D'HAUTEFORT, effrayée à Louis des rafraîchissements.

Sire, Votre Majesté me permettra-t-elle de me faire sa servante?

LOUIS XIII.

Merci, mademoiselle; nous n'avons besoin que d'un peu de repos, là, sous ces arbres... (Il s'assied.) et nous ne désirons qu'une chose, c'est que vous nous fassiez grâce de toutes les méchancetés à notre adresse dont vous faites, je crois, provision chez la reine.

MADEMOISELLE D'HAUTEFORT.

Ah! sire!... des méchancetés à l'adresse de Votre Majesté, mais cela ne se trouve que chez le cardinal!

LOUIS XIII.

Encore?... Ah ça! vous le détestez donc bien tous?

MADEMOISELLE D'HAUTEFORT.

Sire, autant que nous vous aimons...

LOUIS XIII.

Oh! alors cela me rassure pour Son Éminence.

MADEMOISELLE D'HAUTEFORT.

Ah! sire!...

LOUIS XIII.

Maudite chasse!... Foi de Louis! encore une déconvenue de cette espèce, et j'y renonce. Je ne chasserai plus le cerf.

MADEMOISELLE D'HAUTEFORT.

Eh bien, sire, si vous chassez!...

LOUIS XIII.

Quoi?...

MADEMOISELLE D'HAUTEFORT, timidement.

Le cardinal!...

LOUIS XIII, au dehors.

Mademoiselle!...

MADEMOISELLE D'HAUTEFORT, jouant l'effroi.

Grâce, sire!... je ne le ferai plus...

(Elle rit en dessous. — Louis la regarde avec colère et lui tourne le dos. Marillac, qui gesticulait avec impatience l'entrée de Louise, s'approche du Roi.)

LOUIS XIII.

Qu'avez-vous donc, monsieur de Marillac? vous semblez tout bouleversé...

MARILLAC.

Pardonnez-moi, sire... je voulais... j'attendais... je pensais que Votre Majesté... avait peut-être besoin de moi.

LOUIS XIII.

Oui... tenez, débarrassez-moi de ce diable en jupons. Conduisez-le hors de France.

MADEMOISELLE D'HAUTEFORT.

Sire, puis-je choisir le lieu de mon exil?

LOUIS XIII.

Oui.

MADEMOISELLE D'HAUTEFORT.

Alors, je choisirai Cologne.

LOUIS XIII lui fait un mouvement; puis il part.

Cologne!... où a été exilée ma mère par ce damné Richelieu! (Il reste réticent. — Louise paraît sur le seuil de la chambre. Marillac court à elle. M^{rs} d'Hautefort l'aperçoit.)

MADEMOISELLE D'HAUTEFORT, à part.

Mademoiselle de la Fayette! (Comme à elle.) C'est vous, chère belle!... je vous croyais déjà au couvent de Sainte-Marie-de-la-Visitation.

LOUISE.

J'y vais, mademoiselle.

MADEMOISELLE D'HAUTEFORT.

Par Versailles!...

LOUISE.

On peut bien se détourner de sa route pour sauver la vie d'un homme, n'est-ce pas?

MADemoiselle d'AUTEFORT.

Oui, si ce n'est pas un Richelieu... (Avec inquiétude.) Comme cela, c'est bien décidé, vous allez vous jeter dans un cloître pour vous punir d'avoir aimé le grand roi... Ma foi, moi je pense que cet amour-là porte avec soi sa punition, et j'ai trouvé bon de m'absoudre. Mais pardon, je vous ai peut-être en parlant ainsi, car vous avez toujours été trop bonne, vous, et vous avez trop aimé notre royal lagrat, avouez-le?

LOUISE.

Je lui ai porté, mademoiselle, et je lui porte encore tout le respect que l'on doit à son souverain.

MADemoiselle d'AUTEFORT.

Ah! ce n'était que du respect, fort bien. Mais que me distez-vous? que vous aviez un homme à sauver? encore un lagrat que vous allez faire! Enfin de qui s'agit-il donc?

MARILLAC.

Il s'agit du marquis de Rieux.

MADemoiselle d'AUTEFORT.

Ah! oui, c'est vrai! ce pauvre jeune homme! on m'a parlé de cela... Eh bien, unis-sons-nous, voulez-vous? nous devons jeter tous deux aux pieds du grand roi, il nous relèvera avec bonté, il nous fera vingt promesses, et n'en tiendra aucune. (S'asseyant, puis s'arrête.) Mais bah! le moment est peut-être favorable. J'ai sapé tout à l'heure Son Eminence, j'ai touché la seule corde qui résonne un peu dans le cœur du roi; elle résonne faux, mais enfin elle résonne!... c'est la corde filiale!... il pardonnera peut-être pour se venger de Richelieu... Venez!

MARILLAC.

Pardou, mademoiselle; mais...

MADemoiselle d'AUTEFORT.

Mais?

MARILLAC.

Votre esprit moqueur a le don d'irriter singulièrement Sa Majesté; et ne craignez-vous pas?

MADemoiselle d'AUTEFORT, riant.

Ceci veut dire que le plus grand service que je puisse vous rendre, c'est de m'en aller? je m'en vais... Vous me rappellerez si vous avez besoin de mettre Sa Majesté en colère.

(Elle remonte en haut. — Marillac s'écarte un peu. Louise descend près du Roi, qui rêve toujours.)

LOUISE, à lui-même.

Oui, c'est vrai, si je le laisse faire, ce misérable Richelieu ne me laissera que le droit de chasser dans mon royaume!

LOUISE, s'agenouillant devant le roi.

Sire...

LOUISE, se levant de sa révérence.

Qu'est-ce? qu'y a-t-il? Mademoiselle de la Fayette!... Louise! c'est vous!...

LOUISE.

Oui, sire, c'est moi, et à vos pieds. (Un bouquet d'arcs les dérobe à la vue des Seigneurs qui sont au fond.)

LOUISE.

Relevez-vous, mademoiselle!... On ne doit s'agenouiller que devant Dieu.

LOUISE.

Je vais avoir tout le reste de ma vie pour demander à Dieu pardon pour moi, tandis que je n'ai qu'une heure, sire, pour vous demander pardon pour un autre.

LOUISE.

Pour un autre! Et pour qui donc?

LOUISE.

Le marquis de Rieux.

LOUISE.

Le marquis de Rieux!... Qu'a-t-il donc fait?

LOUISE.

Il s'est battu, sire.

LOUISE, s'effondrant.

Ah! c'est vrai! et je ne sors plus...

LOUISE.

Ses juges l'ont condamné, sire; et dans quelques jours peut-être, la hache du bourreau fera tomber une tête de plus, et vous compterez un serviteur de moins.

LOUISE.

Mademoiselle, ils ne sont point mes serviteurs, ceux-là, qui désobéissent aux lois de leur pays.

LOUISE.

Sire, le marquis de Rieux est jeune; un sang généreux coule dans ses veines; son épée ne pouvait pas rester au fourreau, en avait-il besoin? Sire, au nom de l'histoire qui vous demandera compte des crimes inutiles commis en votre nom; au nom de cette amitié dont vous avez daigné honorer mademoiselle de la Fayette, accordez la grâce que vous demandez Louise la religieuse!

LOUISE.

Religieuse!... il est donc vrai!... vous voulez?...

LOUISE.

Demain j'entre au couvent, sire; demain je serai morte pour les hommes, et ne vivrai plus que pour Dieu!... Daignez donc m'entendre, et puisque mademoiselle de la Fayette va mourir, puisque l'on ne doit pas repousser le dernier vœu d'une mourante, accordez-moi la grâce que j'implore! Sire, pardonnez au marquis de Rieux, et je vous pardonnerai les larmes que j'ai versées, les douleurs que j'ai dû souffrir, et je priai pour vous, sire, et je vous bénirai.

LOUISE, en larmes.

Louise, mon amie...

LOUISE.

Eh bien?...

LOUISE.

En vérité, je ne puis me mettre ainsi en désaccord avec...

LOUISE.

Avec le cardinal?...

LOUISE.

Eh non! Que m'importe le cardinal! Je veux parler des édits persécutionnels par nous le roi, signés par nous le roi!... car enfin, en les signant, n'ai-je pas renoncé...

LOUISE.

Vous n'avez pas renoncé à votre droit de grâce, sire...

LOUISE.

Non sans doute; et ce droit, qui donc pourrait y toucher?

LOUISE.

Qui, dites-vous, sire? Celui qui y touche tous les jours, le cardinal!

LOUISE, avec impatience.

Ah! vous vous faites l'écho de la cour, Louise; vous répétez ce que disent les ennemis du cardinal!

LOUISE.

Ah! sire!...

LOUISE.

Eh pardieu! je sais ce que je dis. Je sais qu'il ne manque pas d'imbéciles pour le haïr et souhaiter sa chute, c'est-à-dire la mienne.

LOUISE.

Sire, n'êtes-vous donc et ne pouvez-vous être que l'ombre de Richelieu?...

LOUISE.

Eh non! je ne dis pas cela!... Après tout... je suis le roi!

LOUISE.

Régnez donc alors, sire.

LOUISE.

Eh bien! qu'est-ce que je fais donc?...

LOUISE.

Vous n'osez pas, sire.

LOUISE.

C'est-à-dire que, comme je veux avant tout le bonheur de la France, je ne me laisse pas aveugler par un royal orgueil, et que j'accepte l'aide que m'a envoyée la Providence pour soutenir un sceptre qu'un seul bras ne saurait soutenir.

LOUISE.

Ce sceptre-là, sire, votre père le portait cependant, et à lui tout seul!

LOUISE.

Mon père est mort assassiné, madame; et sans le cardinal, non-seulement mon premier ministre, mais encore mon premier ami, j'aurais peut-être déjà, à cette heure, cloué dans un cercueil, ou enfoncé dans un cloître. Demandez plutôt à mon frère Gaston, qui continue encore ses intrigues, avec le comte de Soissons, soutenu secrètement par la reine d'Angleterre et la duchesse de Savoie... Demandez-lui s'il n'aimerait pas mieux la couronne de France sur sa tête que sur la mienne... Mais quittons cet entretien, Louise... Cela m'irrite, me fatigue... Avec cela, cet orage qui couve... je souffre le martyre! Vraiment, c'est comme une fatalité... depuis un mois il pleut toujours! (A Marillac, qui s'est approché avec inquiétude.) Monsieur de Marillac, donnez des ordres pour le départ; il est temps de retourner au château.

MARILLAC, s'inclinant.

Sire... (Rue à Louise.) Eh bien?...

LOUISE.

Je n'ai rien obtenu encore...

LOUISE.

Aimai, c'est bien décidé, je ne vous reverrai plus, Louise?...

LOUISE.

Plus jamais, sire...

LOUISE.

Alors... vous prierez Dieu pour moi, n'est-ce pas, de votre sainte retraite?

LOUISE.

Oui, sire... Je la priai pour qu'il vous donne la clémence.

LOUIS XIII, avec un mouvement.

Luise!... (Luise s'écoule et lui se mouvant comme pour s'éloigner.)
 Eh bien! vous me qu'elles aiment!... Voyons... vous tenez donc
 bien à cette grâce?...

MARILLAC, avec joie.

Ah!...

LOUISE.

Ah! sire!... je l'implore à genoux!... Et ce n'est pas seule-
 ment la vie du marquis de Rieux que je vous demande, mais
 aussi celle de sa sœur, une douce enfant qui depuis trois jours
 n'a pas cessé de pleurer... de sa mère, une pauvre femme qui
 compte les heures en frémissant... Sire, grâce pour ces deux
 pauvres femmes; car, songez-y, elles attendent un mot de vous
 pour vivre ou pour mourir!...

LOUIS XIII, ému.

En vérité, aujourd'hui je n'ai que des ennuis ou des cha-
 grins... Après tout... il est certain que ces deux femmes ne
 sont pas coupables, et puis, un duel... ce n'est pas une si grande
 affaire.

LOUISE, les 2 et Marillac.

Espérez!...

MADAMEISSELLE D'HAUTEFORT, ses autres qui se sont approchés.

Sa Majesté est émue... il faut en profiter... Dans cinq mi-
 nutes ce sera passé.

LOUIS XIII.

Le marquis de Rieux n'est pas un criminel d'État... c'est
 presque un enfant... Qu'est-ce que Richelieu ferait de cette tête-
 là?...

MADAMEISSELLE D'HAUTEFORT, les.

Allons!...

LOUISE.

Grâce, sire!...

TOUS.

Grâce!...

LOUIS XIII.

Ah! ah! c'était un complot...

(Il regarde mademoiselle d'Hautefort.)

MADAMEISSELLE D'HAUTEFORT.

Je n'en suis pas, sire; au contraire, moi je vote la mort du
 marquis!

LOUIS XIII.

Eh bien, alors... Mais que dira le cardinal? Il sera furieux!...
 Eh bien! ma foi, tant pis! ça me vengera un peu. Je lui ai fait
 assez de concessions, je crois... Je n'ai pas rappelé ma mère,
 pour lui obéir... Il me faut son autorisation pour aller saluer la
 reine... Si je le laissais haïr, il me mettrait dans sa robe, et
 un jour en dirait : Richelieu roi de France, et Louis XIII pre-
 mier ministre!... C'est bien décidé, je pardonne.

MARILLAC et LOUISE.

Ah! sire!...

MADAMEISSELLE D'HAUTEFORT, à elle-même.

Il croit me contrarier!...

MARILLAC, à Louise.

Vite, la grâce...

LOUISE, le présentant au Roi.

Votre Majesté n'a plus qu'à signer.

LOUIS XIII.

Mais... nous n'avons rien de ce qu'il faut...

MARILLAC.

Pardon, sire...

(Il fait signe à un Valet, des malins doigt il prend une plume qu'il tend
 au Roi, puis Marillac met un genou en terre et lui présente le papier
 sur son chapeau.)

LAUBARDEMENT, sortant d'un fond où il était caché.

C'est bien, il est temps... (Il s'approche, et se mouvant où le Roi se ti-
 rant, il lui présente un papier.) Sire, de Son Eminence.

TOUS.

Ah!...

MARILLAC, à part.

Laubardement... l'âme damnée du cardinal!...

LOUISE, à part.

Nous sommes perdus!...

(Le Roi a ouvert la misère et l'a parcourue.)

LOUIS XIII.

Qu'est-ce que cela signifie?... Des doléances de monsieur le
 cardinal... Sa santé ne lui permet plus de supporter le poids des
 affaires... Il a trop d'ennemis, trop de volentés à l'encontre de la
 sienne!... Il se plaint surtout de l'influence de mademoiselle de
 la Fayette... et enfin... (bas.) Ah! messieurs, voici du nou-
 veau... le cardinal qui nous offre sa démission!...

MARILLAC, à part.

Il serait possible!...

LOUIS XIII, avec intérêt.

Monsieur de Laubardement, nous ne sommes pas dupe de

cette comédie. Son Eminence avait deviné, n'est-ce pas, qu'une
 amie dévouée serait sur notre route pour nous demander de
 faire une bonne action : et Son Eminence, j'ai le droit de le dire
 de tout ce qui nous aime, a voulu nous effrayer par des
 menaces adroitement préparées, espérant arrêter le pardon sur
 nos lèvres...

Sire...

LAUBARDEMENT.

Sire...

LOUIS XIII.

Où, monsieur, nous vous le répétons, c'est pour cela que Son
 Eminence tenait à gagner cette partie... Eh bien... (provenant de
 regards autour de lui avec orgueil.) vous direz à Son Eminence qu'elle
 a perdu.

LAUBARDEMENT.

Comment, sire?...

LOUIS XIII, descendant sur le papier que lui a remis Laubardement.

Nous acceptons la démission de monsieur le cardinal de Ri-
 chelieu.

TOUS, avec joie.

Ah!...

MARILLAC.

Sire, tandis que vous êtes en train...

(Il lui présente la grâce.)

LOUIS XIII, déclinant le papier.

A quoi bon maintenant, monsieur de Marillac? Vous n'avez
 rien à craindre pour monsieur de Rieux... il n'y a plus de pre-
 mier ministre!

LAUBARDEMENT, à part.

C'est ce que nous verrons!

LOUIS XIII.

Au château, messieurs! au château! (à Louise.) Êtes-vous con-
 tente?

LOUISE.

Oui; mais persévérez-vous, sire?...

LOUIS XIII.

Le doute est une offense.

LOUISE.

Pardon!

LOUIS XIII.

Non, voyez-vous, on me croit faible, mais on se trompe!

LOUISE, à part.

Dieu le veuille!...

(On s'est préparé pour le départ.)

LOUIS XIII.

Adieu! adieu!...

(Il lui baise les mains; en ce moment, le tonnerre se fait entendre. — Le
 Roi est descendu sur le fort. Des Picquiers alignent des torches au
 reste du feu allumé par les Paysans.)

LAUBARDEMENT.

Sire, vous m'ordonnez donc de rapporter à Son Eminence les
 paroles dernières de Votre Majesté?

LOUIS XIII, d'une voix poétique assourdie.

Où, monsieur, (Laubardement s'incline. Marillac croit de traverser, à Louise,
 à voix basse.) C'est étrange, mon amie : on dirait que le ciel dis-
 approuve ma conduite...

LOUISE.

Oh!... sire!... pouvez-vous croire qu'un acte de clémence
 puisse déplaire à un Dieu tout de bonté et de miséricorde?...

LOUIS XIII.

Où, vous avez raison!... et j'ai fait ce que je devais faire.
 Adieu.

(Laubardement reste immobile à gauche, Louise, debout à droite, fait un
 dernier adieu à Marillac. — Le père Cornier paraît dans la chambre
 avec Jeanne.)

JEANNE.

Voyons, mon père, où allez-vous?

LE PÈRE CORNIER.

Laissez-moi, petite; je veux voir le roi de France.

(Il s'empare de la porte de la chambre et, à la lueur des éclairs, aperçoit
 Louis XIII qui se prépare à monter à cheval et tous les Seigneurs, à la
 suite, autour de lui.)

LE PÈRE CORNIER.

Ah! le voilà sans doute... mais c'est étrange... ce n'est pas là
 cette grande figure qui a traversé ma vie et qui s'appelait Fran-
 çois I^{er} la première fois qu'elle m'apparut. Non... je ne le re-
 connais pas!...

LOUIS XIII.

Allons! en route, messieurs.

PATRYANS.

Vive le roi!...

MARILLAC, à mademoiselle d'Hautefort, qu'il met en selle.

Le marquis est suivi!...

MADAMEISSELLE D'HAUTEFORT.

Oh! ne vous réjouissez pas trop vite!... Je vous répéterai ce
 que disait François I^{er}, mais avec une petite variante :

Souvent Louis varie :

Bien foi est qui s'y fie !

(Le cortège s'est mis en marche à la lueur des torches et disparaît peu à peu parmi les arbres.)

LAUBARDEMENT, à part, riant sous cape.

Ah ! pauvre roi !... tu veux essayer les ailes !... tu veux aller en avant ; mais tu ne te souviens donc pas de Charles VI ! il a trouvé sa route le vicillard de la forêt du Mans... Toi, tu trouveras Richelieu sur la tienne !

(Le cortège a disparu. Le père Cornier est sorti lentement de la cabane. En ce moment sa carrosse paraît au fond, escorté de valets. Louise se dirige vers la voiture et rencontre Laubardement.)

LAUBARDEMENT, avec un rire mordant.

Ma sœur, je vous salue !

LOUISE.

Dieu vous pardonne, mon frère !...

LAUBARDEMENT.

La lutte recommence entre nous ; prenez garde !...

LOUISE.

Nous aurons Dieu pour nous.

LAUBARDEMENT.

Oui ; mais nous aurons le premier ministre !

(Il éclate de rire. — Le père Cornier s'est approché peu à peu. A la lueur d'un défilé, il a aperçu Laubardement et pousse un cri.)

LE PÈRE CORNIER, à haute voix, avec effroi, en désignant Laubardement.

Jeanne ! Jeanne ! c'est lui !... c'est Mauvais l'assassin ! Mauvais l'assassin !...

(Jeanne l'entraîne. Louise monte dans la voiture. — L'orage redouble.)

DEUXIÈME TABLEAU.

LE CARDINAL.

Le cabinet de Richelieu.

SCÈNE PREMIÈRE.

DE SOURDIAC, LE MARQUIS DE MONTGLAT et LE DUC DE BOULLON, entrant par la droite, précédés d'un HUISSIER.

DE SOURDIAC, à l'huissier.

Annoncez, je vous prie, monsieur, à Son Éminence, le marquis de Montglat, le duc de Bouillon, et de Sourdiac (à eux-mêmes). Allez, messieurs, il s'agit ici de faire patte de fer et de courber l'échine.

MONTGLAT.

Oui, car le salut du marquis de Rieux est maintenant entre les griffes du cardinal.

DE SOURDIAC.

Ah ! c'est votre faute, messieurs, car, vous en conviendrez, vous vous êtes laissés jouer comme des dupes... Comment ! vous avez pu croire que Sa Majesté Louis XIII garderait rigueur à son bon ami Richelieu... Ah ! ventrebien ! si j'avais été à Versailles, moi, je ne me serais pas contenté, je vous jure, d'une promesse ; j'eusse tenu bon, et le roi aurait signé !...

BOULLON.

Monsieur de Sourdiac, connaissez-vous tous les détails de cette mystification qui, du même coup, a détruit toutes nos espérances et mis le cardinal plus en faveur que jamais ?

DE SOURDIAC, s'interrompant sur son chemin de fond.

Sans doute... Oh ! Son Éminence a bien mené sa baraque... En voyant sa démission acceptée, Richelieu n'a rien laissé paraître de son dépit ; il a remercié, au contraire, Sa Majesté de la grâce qu'elle lui faisait ; et, comme le roi lui demandait ce qu'il désirait pour prix de ses bons et loyaux services : « Sire, a-t-il répondu avec une feinte douleur, il y a un remords dans ma vie... »

MONTGLAT.

Un remords !... Il compte mal !

DE SOURDIAC, continuant.

« Je supplie donc Votre Majesté de rappeler auprès d'elle la noble exilée, Marie de Médicis, votre mère. »

MONTGLAT.

Et alors ?

DE SOURDIAC, riant.

Alors, tant de générosité à encore échauffer le cœur du roi, qui ne voit pas plus loin que le bout de son livre d'heures... il a pitié, tendu les bras au rusé compère, et rendu au cardinal son amitié et son portefeuille... Mais le plus joli de l'affaire, c'est que quelques heures auparavant, le cardinal avait intercepté une dépêche qu'apportait pour le roi un courrier vêtu de noir, arrivant de Cologne, et que cette dépêche annonçait la mort de Marie de Médicis !

BOULLON.

Oh ! cet homme est le démon ! car à cette heure, il est plus puissant qu'hier.

DE SOURDIAC.

Mais, dans tout ça, qu'est donc devenu le chevalier de Marillac ?

BOULLON.

Nous ne l'avons pas revu depuis Versailles.

MONTGLAT.

Oh ! soyez sûrs, messieurs, qu'il ne perd pas de temps ; car il est l'ami, presque le frère du marquis de Rieux, et tout ce qu'il pourra faire, il le fera, croyez-le.

MARILLAC, qui est entré, frappant sur l'épaule de Montglat.

Bien parlé, marquis !

TOUS.

Marillac !

MARILLAC.

Marquis, je vois que vous connaissez mon cœur et ma tête.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARILLAC ; puis LAUBARDEMENT.

BOULLON.

Pourquoi êtes-vous ici, Marillac ?

MARILLAC.

Mais pour la même cause que vous, sans doute.

DE SOURDIAC.

Ma foi ! chevalier, nous voulons essayer de toucher le cœur du cardinal en faveur du marquis.

MARILLAC, bas, sous intention.

Fori bien !... mais si le cardinal refuse de se laisser toucher, qu'en ferez-vous ?

DE SOURDIAC, lui-même, même jeu.

Ce que vous ferez vous-même, chevalier.

MARILLAC.

Vous me le jurez ?

DE SOURDIAC.

Foi de Sourdiac !

MONTGLAT et BOULLON.

Nous le jurons !

DE SOURDIAC.

Parlez donc.

MARILLAC.

Montglat, vous le disiez tout à l'heure... Je ferai tout pour sauver le frère de Suzanne de Rieux, ma fiancée...

MONTGLAT.

Contenez-vous, Marillac.

MARILLAC, très-bas.

Depuis hier, j'ai révisé, je vous jure, bien des haines et bien des ambitions... J'ai jeté au vent beaucoup d'or et beaucoup de paroles, et à cette heure tout est prêt... Mes mesures sont bien prises ; et si le cardinal refuse la grâce du marquis de Rieux, le cardinal est perdu !

DE SOURDIAC, se frottant les yeux.

C'est très-intéressant ! de bonnes pistolettées et de grands coups d'épée !... Bravo ! je commence à me rouiller !

MONTGLAT.

Mais expliquez-vous ?

MARILLAC.

Voilà !... Vous savez que le roi est allé cacher sa douleur filiale au Petit-Luxembourg.

MONTGLAT.

Oui...

MARILLAC.

Monsieur d'Effiat Cinq-Mars est seul admis à voir couler les larmes royales... Or, Monsieur de Cinq-Mars veut bien faire une nouvelle tentative auprès de Sa Majesté... Il doit remettre ce soir au roi une requête en faveur du marquis... Le jeune favori est sûr de réussir là où nous avons échoué... Mais il ne faut pas que Sa Majesté voie le cardinal avant demain matin...

BOULLON.

Eh bien ?

MARILLAC.

Eh bien ! Son Éminence rouge doit justement, m'a-t-on assuré, se rendre, avant la nuit, au Petit-Luxembourg, pour offrir au roi ses compliments de condoléance.

DE SOURDIAC.

Eh pardieu ! il ne faut pas qu'il y aille.

MARILLAC.

F'y ai songé.

DE SOURDIAC, joyeux.

C'est très-intéressant !

MARILLAC.

Écoutez... A cinq heures, la lièvre du cardinal traversera le pont Neuf, et alors...

DE SOURDIAC.

Alors?...
(L'archevêque est entré et s'approche lentement.)

BOUILLON, l'apercevant, lui aux autres.

Prenez garde!

TOUS, à part.

L'archevêque!

LAUBARDEMENT, à part.

Ils se parlaient bien bas. (bas.) Le cardinal, messieurs!

UN MESSIEUR, annonçant.

Son Eminence messieurs le cardinal de Richelieu!

SCÈNE III.

LES MÊMES, RICHELIEU.

(Le Cardinal se dirige lentement vers son fauteuil en lisant attentivement des papiers qu'il tient à la main.)

DE SOURDIAC, lui à Marillac.

Dieu me damne! la robe du cardinal est plus rouge encore aujourd'hui qu'hier!

MARILLAC, bas.

Et si nous le laissons faire, elle serait plus rouge encore demain qu'aujourd'hui.

RICHELIEU, relevant le tête.

Messieurs! (Tous silenc.) Ah! ah! c'est vous, monsieur de Marillac; j'en suis de belles sur votre compte... Quand donc payerez-vous vos dettes, je vous prie?

MARILLAC.

Monseigneur, quand je trouverai quelqu'un qui me prête assez pour cela.

RICHELIEU.

Vous devez quatre mille pistoles à Jaccommey, monsieur!

MARILLAC.

C'est sa faute, monseigneur... car, s'il m'avait cru, je lui en devrais dix mille.

RICHELIEU.

Ce genre de vie ne convient pas à un Marillac, monsieur!

MARILLAC, se contenant.

Les Marillac n'ont pas toujours été maîtres de choisir leur genre de vie, non plus que leur genre de mort, monseigneur!

RICHELIEU.

Votre oncle était coupable de concussion et de péculation, monseigneur!

MARILLAC.

Coupable?... Pardon, monseigneur... accusé... accusé de péculation... comme Urbain Grandier a été accusé de magie.

RICHELIEU, avec colère.

Avez, monsieur!

MONTGLAT, lui à Marillac.

Prenez garde!

RICHELIEU, se remuant.

Bonjour, monsieur de Sourdiac... Nous avons donc toujours l'épée au poing et des billets doux en poche?

DE SOURDIAC.

Epée au poing ou billets en poche, on me met tout cela malgré moi, monseigneur, je vous jure!

RICHELIEU.

Soit, monsieur; votre cœur ne risque rien, mais prenez garde à votre tête... car, songez-y, à l'invenir les duels se terminent en place de Grève ou au carrefour Saint-Paul.

MONTGLAT, lui à Marillac.

Cela promet.

DE SOURDIAC, lui, de l'autre côté.

De Rieux est à moitié perdu, mon cher!

RICHELIEU.

Je vous en prévienne, messieurs, le roi a juré d'étrangler un préjugé absurde qui fait couler le plus pur sang de France.

MARILLAC, lui à Marillac.

Oui, un préjugé qui fait concurrence à l'échafaud.

RICHELIEU.

Que dites-vous, monsieur de Marillac?

MARILLAC, se contenant.

Je ne dis pas, monseigneur; je pense.

DE SOURDIAC, bas.

Mais vous êtes fou!

MARILLAC, lui.

Je suis décidé, je renonce à la prière.

DE SOURDIAC.

C'est différent!

RICHELIEU.

J'avais deviné le but de votre visite, messieurs... vous veniez demander la grâce du marquis de Rieux... J'ai voulu vous épargner l'ennui de vous humilier devant moi.

MARILLAC, appuyant.

Nous vous en remercions, monseigneur.

RICHELIEU, à part.

L'insolent!

DE SOURDIAC, à Montglat.

Pardieu! Je serais curieux de savoir ce que lisait si attentivement Son Eminence. Voyez donc, Montglat; moi, j'ai la vue trop courte.

MONTGLAT, qui a jeté les papiers sur les papiers, bas.

Mimame, tragi-comédie!

DE SOURDIAC.

Ah! ah! ah! c'est charmant!... Mais avec tout cela... (bas à Marillac.) de Rieux est perdu tout à fait!

MARILLAC, bas.

Non! car pour cela il faut que Richelieu soit sauté...

RICHELIEU.

Dieu vous garde, messieurs! (Tous l'inclinent.)

MARILLAC, lui à Sourdiac.

Au pont Neuf, dans une heure!

DE SOURDIAC, lui.

Dans une heure!

(Ils s'inclinent une dernière fois et sortent.)

SCÈNE IV.

RICHELIEU, BOIS-ROBERT, LAUBARDEMENT.

RICHELIEU, à part.

Ce Marillac... que voilà bien l'image de Phydre féodale dont les idées repoussent à mesure qu'on les abat... Oh! que ne peut-on les couper toutes d'un seul coup!

(Présent ce monologue, deux Pages se sont installés aux deux tables préparées.)

BOIS-ROBERT.

Travaillerons-nous aujourd'hui, monseigneur?

RICHELIEU.

Mais sans doute. (Lui donnant le manuscrit qu'il tenait.) Tenez, relisez ce passage, Bois-Robert. (A Laubardement, qui les présente au papier que vient d'apporter un Page.) Qu'y a-t-il, monsieur de Laubardement? que voulez-vous?

LAUBARDEMENT.

Une signature, monseigneur.

RICHELIEU, qui détache.

DONNEZ! (L'archevêque pose sa plume sur la table près du Cardinal. Richelieu se lève et va à l'un des Pages.) Transcrivez cette lettre. (Pendant une lettre à Richelieu.) Au cardinal duc d'Olivares décrivez et scellez. (L'archevêque obéit.) — Richelieu, qui a ouvert d'autres papiers.) Ah! ah! qu'est-ce?... une épigramme? Lisez-moi cela, Bois-Robert.

(Il lit tout le papier et reprend le manuscrit.)

BOIS-ROBERT, bas.

- « Qu'on parle mal ou bien du fameux cardinal,
- « Na prose à mes vers n'en diront jamais rien ;
- « Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
- « Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien. »

RICHELIEU.

De qui est ce quatrain?

BOIS-ROBERT.

De Pierre Corneille, monseigneur. Du reste, il est bien puni déjà de son insolence, car j'ai appris par son hôteuse qu'il ne pouvait depuis huit jours sortir de sa mansarde de la rue de la Parcheminerie.

RICHELIEU.

Serait-il malade?

BOIS-ROBERT.

Pardon, monseigneur; il n'a pas de souliers. (à etc.)

RICHELIEU.

Ah! (Il écrit quelques lignes.) L'auteur du Cid, réduit à un pareil dément! La postérité ne me le pardonnerait pas! (bas.) Tenez, Bois-Robert, prenez ce bon de trois cents pistoles.

BOIS-ROBERT.

Ah! monseigneur, que de bontés!

RICHELIEU.

Et portez-le chez Pierre Corneille.

BOIS-ROBERT, bas.

Cher?... (Par un geste de Richelieu.) J'y vais, monseigneur, j'y vais. (Il sort.)

RICHELIEU, bas.

- « Adorable beauté, je sens mon âme atteinte
- « De transports, de respect, de désirs et de crainte. »

Ces deux vers de *Mimame* ne valent pas le diable!... C'est du Bois-Robert assurément. Voyons donc... Ah! (Il prend une plume et aperçoit le papier que lui a remis Laubardement.) Qu'est-ce que cela?

LAUBARDEMENT.

La sentence de mort de monsieur le marquis de Rieux... il n'y manque que la signature de monseigneur.

RICHÉLIEU, qui a lu, la signant.

La voici.

(Laubardement remet le papier à un Huissier.)

SCÈNE V.

RICHÉLIEU, LAUBARDEMENT, HENRI DE MAILLÉ; puis CROCHARD et BERTHAND.

UN HUISSIER, annonçant.

Monsieur le vicomte Henri de Maille.

RICHÉLIEU, étonné.

Mon neveu!... Faites entrer. (Henri paraît et vient baiser la main de Richélieu.) C'est toi, mon brave Henri!...

HENRI.

Monseigneur...

RICHÉLIEU.

Allons! il n'y a pas de monseigneur pour toi ici, mais un oncle qui t'aime, tu le sais bien.

HENRI.

Où, je le sais; aussi je vous suis tout dévoué, et c'est pour cela que j'accours. J'ai un grand secret à vous révéler.

RICHÉLIEU.

Un grand secret, dis-tu! (Sur un signe de Richélieu, les Pages s'assoient.)

— A Laubardement. Ne vous éloignez pas. (Laubardement salue et sort.)

— A Henri. Parle, je t'écoute.

HENRI, à voix basse.

Monseigneur, vos jours sont menacés!

RICHÉLIEU.

Menacés?

HENRI.

Tout à l'heure, j'étais entré dans un cabaret, rue Saint-Honoré, où j'avais donné rendez-vous à quelques gentilshommes pour...

RICHÉLIEU.

Va, va... parlons politique.

HENRI.

Je commençais à m'endormir, quand tout à coup j'ai surpris quelques mots d'une conversation tenue à voix basse cependant, mais j'ai l'oreille fine...

RICHÉLIEU.

Où, tu tiens de famille.

HENRI.

J'ai collé mon œil à la cloison. Dans la pièce voisine, il y avait deux hommes de mauvaise mine qui causaient accoudés à une table chargée de bouteilles...

RICHÉLIEU.

Abrege l'abrégé!

HENRI.

En deux mots, j'ai fini... Vous devez vous rendre tantôt au Petit-Luxembourg, n'est-ce pas?

RICHÉLIEU.

En effet.

HENRI.

Eh bien, on a formé le projet de vous enlever, de vous tuer peut-être, quand vous traverserez le pont Neuf, et ces deux hommes sont les chefs d'une troupe de bandits...

RICHÉLIEU, couronné.

Au service de quelques gentilshommes de nos amis, sans doute...

HENRI.

Vous croyez?

RICHÉLIEU.

Tu ne sais rien de plus?

HENRI.

Non, monseigneur; mais, à tout hasard, je me suis servi de quelques-uns de vos gendarmes qui se trouvaient dans le cabaret, j'ai fait jeter mes deux condottieri dans mon carrosse, et...

RICHÉLIEU, étonné.

C'est bien! (A Laubardement, qui paraît.) Monsieur de Laubardement, faites monter, je vous prie, les deux hommes qui sont dans le carrosse de monsieur de Maille. (Laubardement se retire.) Merci, mon brave Henri; nous n'oublierons pas ce que nous vous devons, et si vous avez quelque faveur à demander au cardinal, votre oncle se charge de l'obtenir.

HENRI.

Votre bonté m'enhardit, monseigneur...

RICHÉLIEU.

Voyons alors... que veux-tu?

HENRI.

Je veux prier le cardinal de Richélieu de payer une dette de Henri de Maille.

RICHÉLIEU.

Une dette?

HENRI.

Où, monseigneur, une dette sacrée.

RICHÉLIEU.

Le nom du créancier?

HENRI.

Le chevalier de Marillac.

RICHÉLIEU, couronné.

Marillac?

HENRI.

Je lui dois la vie, mon oncle... Sans lui, je serais mort à Perpignan; sans lui, je ne vous eusse jamais revu!

RICHÉLIEU.

C'est bien, Henri, je me charge de votre dette... Ma protection l'acquittera, et vous passerez les intérêts.

HENRI.

Ah! monseigneur!

(Laubardement paraît au fond avec Crochard et Bertrand.)

RICHÉLIEU.

Ah! mais voici nos rivaux! (A Henri qui veut s'éloigner.) Reste, reste... tu ne gènes pas ces messieurs.

CROCHARD, à Bertrand.

Où diable nous a-t-on menés?

BERTRAND, se penche.

Je ne sais pas... mais, du resto, la maison paraît bien tenue.

RICHÉLIEU, les examinant.

De quelle potence a-t-on décroché ces drôles-là? (A Richélieu.)

Approche, toi, et réponds.

BERTRAND.

Excusez-moi, monseigneur... mais je suis timide devant le monde, et si vous vouliez interroger mon compagnon...

CROCHARD, à part.

Mais, mort-dieu! nous sommes chez le cardinal! (Des à Bertrand.) Nous sommes pendus!...

BERTRAND, bas.

Déjà?

RICHÉLIEU, descendant, à Crochard.

Ton nom?

CROCHARD.

Crochard, monseigneur.

RICHÉLIEU.

Ah! ah! tu sais ton monde, toi!

CROCHARD.

J'ai beaucoup visité les cours étrangères, Eminence.

BERTRAND, à part.

Une Eminence!

RICHÉLIEU.

A qui t'es-tu vendu?

CROCHARD.

A tous ceux qui ont voulu me payer, monseigneur.

RICHÉLIEU.

Tu ne manques pas d'assurance, à ce que je vois.

CROCHARD.

Il y en a une du moins qui ne me manque pas, monseigneur, c'est celle de notre mort prochaine.

RICHÉLIEU.

Et cela ne t'effraye pas?

CROCHARD, assis.

Oh! mes affaires sont en règle.

BERTRAND, interposé.

Eminence, les miennes ne le sont pas!

CROCHARD, avec dignité.

Ne faites pas attention, monseigneur, il est ivre... mais il est fort doux, et se laissera pendre fort gentiment.

(Bertrand fait au grand saut.)

RICHÉLIEU.

Combien te doute-t-on pour faire le coup?

CROCHARD.

Cinq cents pistoles.

RICHÉLIEU.

Dis-moi toute la vérité, et tu en auras deux mille.

CROCHARD.

Pour mes héritiers, monseigneur?

RICHÉLIEU.

Non, pour toi... et mille pour ton compagnon. (Bertrand.) Alons, j'attends, et ne mens pas!... Songes-tu, il y va de ta tête!

CROCHARD.

Voilà, monseigneur... Oh! c'est très-bien composé... Nous avons d'abord monsieur de Sourdiac...

HENRI, à part.

Sourdiac!

Le comte de Force.

CROCHARD.

Oh!

HENRI.

CROCHARD.

Messieurs de Tilladet, de Saint-Ibal... et enfin monsieur de Marillac...

HENRI, avec accablement.

Grand Dieu! Marillac!... Tu mens, misérable!

CROCHARD, avec accablement.

Ah! monsieur, je ne vous dis pas de malhonnêtetés!

RICHÉLIEU.

Continue.

CROCHARD.

C'est tout, monseigneur. Le reste n'est composé que de sacrilèges... comme... comme mon ami.

BERTRAND, soupirent.

C'est la vérité!

HENRI, stupéfait.

Marillac!... Marillac!... et c'est moi qui suis cause... Oh! mais je rêve...

RICHÉLIEU.

Ecoute, tu feras tout ce qui a été ordonné... tout! tu entends?

CROCHARD.

Oui, monseigneur.

RICHÉLIEU.

Tu vas rassembler les hommes, tu le rendras sur le pont Neuf à l'heure indiquée; tu joneras du couteau, s'il le faut, tu entends bien?

CROCHARD, à Bertrand.

Entends-tu?

BERTRAND, soupirent.

Oui.

RICHÉLIEU.

Et ce soir, quand tout sera fini, tu retourneras dans le cabinet que tu viens de quitter...

CROCHARD, souriant.

Un peu brusquement.

RICHÉLIEU.

Et l'on te comptera les trois mille pistoles, si tu as obéi... Si tu as enfreint un seul de mes ordres, tu mourras.

CROCHARD.

C'est convenu, monseigneur.

RICHÉLIEU.

Songe que tu auras partout des yeux pour te regarder et des oreilles pour l'entendre... Va!

(Il fait un signe à L'archevêque.)

CROCHARD, à Bertrand.

Allons, rustre, dis donc adieu au cardinal!

BERTRAND.

Bah!... le cardinal!... c'est lui! (Avec admiration.) Le cardinal! Il ne sera pas dit que j'aurai visité son palais sans emporter un souvenir de ce grand diplomate!

(Tandis que Richelieu parle à L'archevêque, il met sa presse-papiers en verrou dans sa poche.)

RICHÉLIEU, à L'archevêque.

Allons, monsieur... vous me répondez de ces deux hommes.

(L'archevêque fait sortir les deux hommes et sort avec eux.)

SCÈNE VI.

RICHÉLIEU, HENRI, puis un PAGE.

(Richelieu écrit rapidement. — Henri est tombé assis, la tête dans ses mains.)

RICHÉLIEU, à lui-même.

Ah! messieurs! nous verrons qui ne lâchera de vous ou de moi. (Il sonne.) Un Page qui parait. Pour le capitaine des gardes, (à un autre.) Qu'on prépare ma litière. (Le Page sort.)

HENRI, se levant.

Marillac!... mon ami!... c'est moi qui l'aurai tué peut-être!... lui qui m'a sauvé la vie!... Oh! mais c'est impossible!... et je suis... (Il va s'élancer et rencontre une Sentinelle à chaque porte; étonné.) Que veut dire ceci, monseigneur?

RICHÉLIEU, avec bousc.

Henri...

HENRI.

Suis-je donc prisonnier?

RICHÉLIEU.

Oui, mon ami; c'est la fatalité qui le veut.

HENRI.

Oh! tenez, monseigneur, la fatalité, c'est vous!

RICHÉLIEU.

Je te pardonne ces paroles, car je te plains et je souffre de ce qui t'arrive; mais la raison d'État avant tout, Henri!

REPRE.

La raison d'État!... mais je ne veux pas qu'il meure... je veux l'avertir...

RICHÉLIEU.

Enfant! je le sais bien, et c'est pour cela que tu es mon prisonnier.

HENRI, avec désespoir.

Mais si vous me laissez seul ici, je me briserai la tête contre ces murs, entendez-vous bien?... car, sans le vouloir, je suis un déaenacateur, un traître, car enfin je croyais n'avoir affaire qu'à...

RICHÉLIEU.

Qu'à d'obscurs comploteurs, n'est-ce pas?... Eh bien, as-tu donc regret d'avoir débarrassé des poignards de mon seigneur, sous prétexte que ces poignards étaient aussi mains de gentilhommes?

HENRI, comme lui.

Non, non, sans doute... mais encore une fois, je ne puis pas le laisser mourir... lui, lui suriout!... Ah! tenez, monseigneur... il y a peut-être moyen de m'épargner un remède éternel... Si je pouvais le sauver?... si tout à l'heure il ne faisait plus partie du complot!...

RICHÉLIEU.

Comment?

HENRI.

Je l'ignore; mais je chercherais, je trouverais... Oh! je ne dirai rien... je ne le préviendrai pas... (Avec des larmes.) Si je ne puis le sauver qu'en parlant, je le laisserai se perdre... Je vous le jure!... je vous le jure sur ma foi de gentilhomme!

RICHÉLIEU, lui tendant la main.

Monsieur Henri de Maille, vous êtes libre!

HENRI.

Oh! merci, merci!

(Il lui boie la main et s'éloigne dehors.)

UN PAGE, annonçant.

La libère de monseigneur!

RICHÉLIEU, sans surprise que devant former son escorte.

Allons consoler le roi! (Tous sortent.)

TROISIÈME TABLEAU.

LES TROIS-LENS DU PONT NEUF.

SCÈNE PREMIÈRE.

CROCHARD, BERTRAND, TABARIN, MONDOR, BANQUISTES, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE.

(Au lever du rideau, l'orchestre de Tabarin exécute une brillante fanfare. Mondor distribue son orvietan à la foule. — Un autre montre des chapeaux savants au fond. — Sur un autre théâtre, à gauche, un Banquiste avale des étoupes enflammées. — Au milieu du pont, un troisième jongle avec des poignées. — Ailleurs, une sorte de Provincial est la proie d'un Indigène qui l'achève son habit tandis que son premier C-mont fait le chapeau. — Tableau très-animé. — A droite, à gauche, Crochard est vuais sur une bague dans l'attitude de la méditation. — Bertrand va et vient d'un air loquace.)

MONDOR, entrant.

Demandez! demandez l'été de longue vie... la panacée universelle...

TOUS, tendant la main.

A moi! à moi!

LE MONTEUR DE CHENES.

Moulin va nous dire, messieurs, quel est le plus... marié de la société... Allons, chers, Montou!

(Le chapeau va finir sa des assistantes. La foule rit.)

LE MARCHAND DE SAVON, sort et revient.

Et l'on ne dira pas que ce jeune gentilhomme soit notre compère, car il arrive du fond de la Saalongo ou du Poitou... cela se voit assez à son air bête, messieurs... Eh bien, en un tour de main, vous son pourpoint remis à neuf, grâce à notre pierre de propriété et à notre can de Jouvence qui ferait plutôt disparaître l'étoffe que de laisser subsister les taches... Demandez, demandez, messieurs...

LA FOULE.

A moi! à moi!

BERTRAND, à part, regardant autour de lui avec inquiétude.

Quelle sorte position!... on n'a plus la liberté de ses mouvements... quand on se voit observé ainsi... Et pour ma part, je crois voir sur tête d'espion sous chaque toque de velours ou chapeau de feutre, et une jambe d'espion dans chaque botte, bottine, has de laine, gilette ou brodequin!

TABARIN, sort le son du tocoument.

Avec tout cela, mal moutre, vous ne m'avez toujours pas dit quels étaient ceux qui se masquaient le plus des médecins...

Je t'ai dit que c'était les imbéciles comme toi, parce qu'ils n'entendaient rien à la médecine.

TABARIN.

Eh bien, pas du tout : ceux qui se moquent le plus des médecins, maître Mondor, ce sont les malades.

MONDOR.

Et pourquoi cela, je te prie ?

TABARIN.

Parce qu'à chaque visite, ils leur tirent la langue.

(Il tire une langue démesurée. La seule rig.)

PRÉMIER BOURGEOIS, riant.

Est-il coiffe, ce Tabarin ?

TABARIN.

Maintenant, mon maître, pourriez-vous me dire quel est le plus intelligent, de l'homme ou de l'âne ?

MONDOR.

Que voilà bien une question de bourrique !... L'homme n'est-il pas le plus intelligent des animaux ?

TABARIN.

Non, maître Mondor, et la preuve, c'est que quand l'homme dit : *Dia-hou*, l'âne le comprend ; et que quand l'âne fait *As-hou*, l'homme ne le comprend pas. (La seule rig.)

LE BOURGEOIS, applaudissant.

Bravo, Tabarin !

TABARIN.

Ah ! voyons, maître ! quelque chose de facile !... Pourriez-vous me dire quels sont les gens qui désirent être bourgeois ?

MONDOR.

Mais c'est le point sans âme, c'est.

TABARIN.

Alors passez dessus !... Quels sont ceux-là ?

MONDOR.

Je ne sais pas. (ou etc.)

TABARIN.

Eh bien, je vais vous le dire, moi... Ceux qui désirent être bourgeois, ce sont les aveugles. (ou etc.)

MONDOR.

Toutes ces billevesées, Tabarin, sont indignes de l'illustre assemblée qui nous écoute... et je vais, moi, lui narrer quelque chose de plus digne d'elle.

TOUS.

Ah ! ah ! ah ! écoutez !

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARILLAC et LES AUTRES.

MONDOR.

C'est l'histoire invraisemblable quelquefois véridique, et fort naturelle quelquefois saugrenue, du prince Mirmidon et de son auguste famille... Vous y verrez la faiblesse de ce prince pour son fils favori, qui avait la mauvaise habitude de dévorer tous les amis qui venaient lui rendre visite... et qui le dévora enfin lui-même, un jour qu'il n'était venu personne.

TOUS.

Écoutez ! écoutez !

(Mondor continue de gesticuler, mais on ne l'entend plus. — Marillac, du Sourdier, Montlat et du Bouillon, venant de la droite, arrièrent les quatre Seigneurs et se mettent à la fois en causant.)

BERTRAND, lui et Crochard.

Maître, voici nos gentilshommes...

CROCHARD, les saluant.

Ah !

BERTRAND.

Qu'avez-vous donc ?

CROCHARD, d'un ton sérieux.

Bertrand... ne trouvez-tu pas que ce que nous allons faire n'est point d'une profonde délicatesse ?

BERTRAND.

Je ne vous dirai pas, maître ; je ne descends jamais au fond des choses.

CROCHARD.

N'es-tu point d'avis qu'on puisse être un coquin sans cesser d'être bouché ?

BERTRAND, soupirant.

Je n'ai jamais étudié cette question.

CROCHARD.

Sais-tu bien que jamais un Crochard n'a fait ce que nous faisons... Ah ! si tu es si sûr de toi, va !

BERTRAND, le consultant.

Rassurez-vous, seigneur !... on les a tous pendus !

MONDOR, criant.

Et voilà comme qu'il fut dévoré le premier compagnon du

prince Mirmidon... Le bon roi est quelque peine à digérer l'aventure, mais le charmant animal digéra très-bien le compagnon. (ou etc.)

MARILLAC, lui et Crochard de qui il s'est approché.

Eh bien, maître Crochard, tu as réuni tout ton monde ?

CROCHARD, levant.

Oui, monsieur le comte.

BERTRAND, le pressant.

Une superbe collection de bandits, monseigneur !

MARILLAC.

Tu as fait préparer la voiture où nous confierons le prisonnier ?

CROCHARD.

Oui, monsieur le comte.

BERTRAND, même jeu.

Elle stationne au coin de la rue Jern-Tison.

MARILLAC.

C'est bien !... (il se remue.)

CROCHARD, semblant prendre une résolution.

Monsieur de Marillac !

MARILLAC.

Eh bien ?

BERTRAND, à Crochard en lui désignant un homme enveloppé dans un manteau qui est à quelques pas d'eux.

OR nous observe !

MARILLAC, à Crochard.

Mais qu'as-tu donc ?

BERTRAND.

Rien, rien, monseigneur... c'est l'impatience !... et puis, vous comprenez ?... un enlèvement, ça ne suffit pas à son ardente imagination ; il espérait mieux que cela !... il comptait joner du couteau !... Que voulez-vous ?... il est trop artiste !... (Marillac s'éloigne, à part.) L'homme est parti... Nous l'avons échappé belle... ma foi !... de me même du maître, je vais me ménager une retraite.

(Il s'éloigne. — Bâtes dans la foule.)

MONTLAT, à Marillac.

Ah çà ! dites donc, chevalier... tous ces badauds-là vont nous gêner...

DE SOUBIGAC.

Oui, car le moment approche...

BOUILLON.

Quelle heure est-il ?

MARILLAC.

Attendez, je vais vous débarrasser de ce monde-là, et vous dire l'heure qu'il est.

(Il s'approche d'un Bourgeois.)

MONTLAT, riant.

Ah ! il veut jouer au tire-laide... c'est charmant !

(Marillac a saisi le mouchoir du Bourgeois.)

TOUS.

Bravo !

MARILLAC, avec une froide, le Bourgeois.

Comment allez-vous, monsieur ?

LE BOURGEOIS, saluant.

Mon gentilhomme...

MARILLAC, regardant le mouchoir.

Vous allez bien ?

LE BOURGEOIS, étonné.

Très-bien !

MARILLAC.

C'est tout ce que je voulais savoir... (Aux autres.) Puisque monsieur va bien, il est à présent quatre heures vingt minutes. (Tous riant.)

BOUILLON.

Ma foi !... il nous en remoulinait !

MONTLAT.

Parlez pour vous, monsieur de Bouillon... (il s'adresse à celui d'un autre.)

BOUILLON, riant.

Parlez ! mes maîtres, je ne serai point en reste avec vous ! (Il coupe l'encartouche du premier Bourgeois. — Arrivent les autres Gentilshommes se glissant dans la foule et criant, qui va mieux, qui en paquet, etc.)

DE SOUBIGAC, même.

Ah ! ah ! bravo... nous aurons de quoi dîner...

CROCHARD, à part, avec amour.

Charmante jeunesse !... Ils semblaient prendre à tâche d'augmenter mes regrets... (La foule applaudit.)

LE BOURGEOIS.

Bravo, Tabarin... Ma foi, il faut que je lui jette une pièce de monnaie. (Il cherche sa bourse, et on le tire par les bras. Avec un cri.) Ah ! je suis volé !

Moi aussi !...

UN AUTRE.

Moi aussi !...

TOUS.

Ma montre ! ma chaîne !... ma bourse !... A la garde ! le gnet ! le gnet !...
(Cris, rires, tumulte. — Le Gnet arrive, précédé d'un Commissaire en robe noire.)

LE COMMISSAIRE.

Qu'y a-t-il ?

UN BOURGEOIS.

Nous sommes dévalisés, monsieur le commissaire !... Et je parierais...

LE COMMISSAIRE.

Eh bien ?...

Que ce sont ces gens-là qui...

MARILLAC, marchant sur le Bourgeois.

Qu'est-ce que c'est, maraud ?... Où prends-tu ces gens-là, faquin !... (Au Commissaire.) Monsieur le commissaire, on me nomme le chevalier de Marillac. (Aux Montglat.) Faites comme moi... (En disant ces paroles, il glisse ce qu'il a pris dans la poche de l'un des Bourgeois. — Rires.) Et je vous affirme que je n'ai rien à ces manants.

MONTGLAT, qui a parlé bas à d. Bourgeois.

Monsieur, je suis le marquis de Montglat... (Rires) et vous en dirai autant que monsieur de Marillac...

LE COMMISSAIRE.

Messieurs, je ne doute pas...

DE BOUILLON.

Monsieur, je suis le duc de Bouillon... (Rires) et vous révélerai ce que vous ont dit mesieurs de Marillac et de Montglat. (Le Commissaire s'incline.)

CROCHARD, qui a vu le jeu de cartes.

Monsieur le commissaire, tous ces drôles-là se sont volés réciproquement... Je les ai vus...

TOUS, riant.

Oh !...

MARILLAC.

J'exige qu'ils se frottent...

TOUS LES SEIGNEURS, riant.

Où... où...

(Chaque Bourgeois a mis instinctivement la main à sa poche et en a retiré un objet appartenant à un autre. — Les Seigneurs éclatent de rire.)

TOUS LES BOURGEOIS, les uns aux autres, se masquant.

Ah ! gaché ! Ah ! blou ! Ah ! brigand !...

LE COMMISSAIRE.

Qu'on les arrête tous !

(Les Soldats se dirigent vers les Bourgeois qui commencent à se gourmer. Nouveau tumulte. — Les Seigneurs rient en riant. — La foule se disperse de tous côtés. — Henri de Maille rentre par la droite.)

SCÈNE III.

HENRI DE MAILLE, à droite ; CROCHARD, à gauche ; les AUTRES au fond.

HENRI, traversant.

Ah ! ils sont déjà là...

CROCHARD, à part.

Le jeune homme du palais Cardinal ! Il est chargé de nous épier, sans doute... (Avec dédain.) Il fait là un joli métier !

HENRI, à part.

Mon Dieu ! mon Dieu ! comment les sauver ?

MARILLAC, s'avançant vers Henri, le duc de Bouillon et le marquis de Montglat.

Allons, messieurs, le moment approche, et... (Après avoir regardé Henri.) Bien de Marillac !...

DE SOURDIAC, à part aux autres.

Le neveu de Son Eminence, diable !...

MARILLAC, se penchant.

Comment, c'est toi ?

HENRI, jouant le gaieté.

Oui, mon cher chevalier, je te tombe bien, je crois, pour vous aider à mystifier les braves bourgeois du pont Neuf... Pardieu ! si vous avez encore une bonne folie à faire, j'en suis...

MARILLAC.

Mais non, non... la farce est jouée... On se lasse de tout, même de détroisser les passants, et nous allons nous séparer...

HENRI.

Ah !...

MARILLAC.

Oui, de Sourdiac à un rendez-vous avec le poète Voltaire, à qui il a commandé un sonnet... Monsieur de Bouillon dîne à l'hôtel de Liancourt... Moi...

HENRI, à part.

Aurait-ils donc renoncé ?...

MARILLAC.

Ma foi ! moi, je ne sais plus où je vais. (Les autres remuent.)

HENRI.

Eh bien ! viens avec moi... Le sort m'a été favorable cette nuit, et je t'offre un dîner royal chez Puyvert, à la porte Saint-Honoré... Veux-tu ?...

MARILLAC.

Impossible, mon cher !... Je ne dînerai pas aujourd'hui...

HENRI.

Et tu restes ici ?

MARILLAC.

Oui.

HENRI.

Pourquoi ?...

MARILLAC.

Pour rien... Je veux entendre le carillon de la Samaritaine en regardant le cheval de bronze...

HENRI, à demi-voix.

Marillac, si je te demandais de me suivre quelque part à l'instant même...

MARILLAC.

Je serais forcé de te refuser.

HENRI.

Même s'il y allait de ma vie ?...

MARILLAC, étonné.

De ta vie ?... Allons, tu railles, enfant...

HENRI.

Si cela était pourtant ?...

MARILLAC.

Tu dis des folies !...

HENRI, cherchant toujours et avec une sorte de ferveur.

Eh bien ! oui, c'est vrai !... Il ne s'agit pas de moi... mais d'une autre... et je ne voulais pas te dire cela tout d'un coup...

MARILLAC.

Explique-toi ?

HENRI, avec effort.

Mademoiselle Suzanne de Fleux est plus souffrante qu'auparavant... On craint pour elle... Enfin, elle est bien mal...

MARILLAC.

Bien mal, dis-tu ?...

HENRI.

Elle te demande... elle t'appelle !...

MARILLAC.

Suzanne !... Oh ! mais tu mens !... Dis-moi que tu mens !...

HENRI.

Marillac !...

CROCHARD, à part.

Ah çà ! que signifie ?...

HENRI, voulant s'entraîner.

Viens ! viens donc !...

MARILLAC, s'excusant.

Non... non... Je dois rester ici !...

HENRI, s'excusant.

Eh bien ! donc...

MARILLAC.

Je t'ai juré, Henri... sur ma foi de gentilhomme...

HENRI, s'excusant.

Ah !...

MARILLAC.

Tu comprends bien que je dois rester, et aller-il de la vie de Suzanne ou de la vie de ma mère !... Ainsi, dis-moi donc que cela n'est pas... que tu voulais seulement m'éloigner d'ici... une gageure peut-être ; je ne sais pas, moi !... Mais tu ne m'as pas dit la vérité, n'est-ce pas ?... Suzanne n'est pas en danger de mort ?... Ah ! voyons, Henri, c'est sérieux à cette heure ; j'en appelle à ton honneur, et je te le jure de me répéter que Suzanne est mourante !...

HENRI, baissant les yeux.

Marillac !... (A part.) O mon serment !

CROCHARD, à part.

Je devine !...

MARILLAC.

Je savais bien !... Ah ! tu m'as fait mal ! car, vois-tu, cette enfant-là, c'est ma vie à cette heure...

HENRI, à voix basse.

Mais ta es sa vie aussi, toi... et demain peut-être tu l'auras tuée...

MARILLAC.

Quo venez-tu dire ?... Tu me réponds pas ?... (A voix basse.) Henri, tu sais tout... tu sais que j'ai juré la perte du cardinal !... Oh !

tu peux me l'avouer, Henri, je suis tranquille... je n'ai pas peur que tu me livres... Je te rencontrerai peut-être tout à l'heure ou face de moi et l'épée à la main... Tu pourras me haïr peut-être... (Les voûtes se meuvent.) mais je sais bien que tu ne me trahiras pas!

HENRI, à part.

Mon Dieu! mon Dieu!... et ne pouvoir rien lui dire!

MARILLAC, à part.

Adieu, Henri... Va faire ton devoir; moi, je vais faire le mien...

(Il veut s'éloigner.)

HENRI, le retient.

Non, non, tu ne me quitteras pas ainsi... Voyons, Marillac, renonce à tes projets!... Crou-moi... tu te briserais contre ce géant qu'on nomme Richelieu!

MARILLAC, étonné.

Adieu, Henri!

HENRI.

Marillac!

MARILLAC.

J'ai juré!... mon ami!... et je le répète, tu sais aussi bien que moi ce que vaut la parole d'un gentilhomme... Adieu... (Il remonte et se perd dans la foule.)

HENRI, remonte.

Marillac!... (Regardez au loin.) Ils sont entourés déjà!... Sous ces divers déguisements, je reconnais des gens du cardinal!... Ils attendent le moment d'agir... Mon Dieu! mon Dieu!... Marillac est perdu!

SCÈNE IV.

HENRI, CROCHARD.

CROCHARD, qui l'observe, à part.

Sa douleur me navre!... Allons! allons! mon parti est pris... L'histoire ne dira pas qu'un Crochard s'est déshonoré... (S'approchant de Henri.) Un moi, je vous prie, mon gentilhomme...

HENRI.

Que voulez-vous?

CROCHARD.

Je vous le dirai tout à l'heure; mais je vais vous dire d'abord ce que vous voulez, vous...

HENRI.

Eh bien?

CROCHARD.

Vous voulez sauver le chevalier de Marillac... (Mouvement de Henri.) Oh! ne vous mêlez pas de moi et causez... Vous voulez sauver le chevalier, mais vous ne le pouvez pas, attendez que vous ayez juré sur votre foi de gentilhomme de ne pas le prévenir du danger qu'il coule...

HENRI.

C'est vrai!

CROCHARD.

Eh bien, écoutez! je n'ai pas juré mot, sur ma foi de gentilhomme, d'abord parce que je ne le suis pas, et ensuite... Bref, je n'ai pas juré; on m'a prévenu officieusement, par exemple, que si j'ouvrais la bouche, une main inconnue me fermerait les yeux... mais c'est mon affaire cela... Or donc, dites un mot, et je sauve votre ami.

HENRI, avec joie.

Quoi!... tu pourrais?

(Un homme enveloppé d'un grand manteau s'est approché de Crochard.)

CROCHARD, bas, en l'approchant.

Prenez garde... on vous observe... (Écoute la voix.) C'est là! lors de l'entrée d'habitat de Bavière... il descendit sans broncher le long d'une corde tendue au haut des tours Notre-Dame. (A l'écouter.) Je crois que c'était un Génois, monsieur... (L'homme s'éloigne. Bas à Henri.) Comme je vous le disais donc, je jure ma peau en attendant ce que je vais tenter; car, vous le voyez, on ne me perd pas de vue... Or donc, résumons-nous: combien estimez-vous ma peau?

HENRI.

Tout ce que je possède...

CROCHARD.

C'est trop ou trop peu... Trop si vous êtes millionnaire; trop peu si vous êtes ruiné... Précisons, s'il vous plaît... les affaires sont les affaires...

HENRI.

Parle... je ferai ce que tu voudras.

CROCHARD.

A la bonne heure... Eh bien! Son Eminence avait promis deux mille pistoles pour moi et mille pour mon compagnon... Mais le cher enfant à des mœurs simples, il vit de peu; vous me

donnera les trois mille pistoles pour moi tout seul, et... (Se soulevant, il s'est approché de Crochard et dit, Crochard l'aperçoit.) C'était encore un fameux fanambule celui-là, et qui eut l'honneur de danser devant le roi Charles IX, lors du mariage de ce prince avec l'une des filles de Maximilien II. (A l'écouter.) Il se nommait Tuccaro et était né dans les Abruzzes. (Bas et avec ironie.) Ah! ah!... c'est qu'on ne me prend point en défaut, moi, mon gentilhomme!

(Les deux Jacques se sont rejoints; l'un des deux dérange son chapeau et l'en reconduit l'autre.)

LAUBARDEMENT, bas.

Je me méfie de cet homme!... ne le perdez pas de vue...

L'ÉCARTÉ.

Soyez tranquille, monsieur; Jacques Sirois a de bons yeux et la vue juste.

CROCHARD, à Henri.

Trois mille pistoles de ma peau, est-ce dit? J'aurais pu vous surfaire, mais comme elle est un peu tannée...

HENRI, bas.

Marché conclu!... Mais où le trouverai-je pour la somme?

CROCHARD.

Soyez tranquille, mon gentilhomme, si j'en réchappe, j'enverrai toucher...

(Henri s'écarte un peu. Les Premières ont de nouveau envahi le pont. Marillac et les Gentilhommes reculent.)

CROCHARD, à part.

Allons! maintenant de l'adresse, de la prudence! (S'approchant de Henri.) Ah! monsieur de Marillac!... je vais le prévenir, lui d'abord...

(Il cherche à la pointer.)

LAUBARDEMENT, bas à Henri.

J'en étais sûr... il nous trahit...

SIROIS.

Il n'arrivera pas jusqu'au chevalier.

(Il fait un signe: des hommes enveloppés de manteaux sortent sans effection de la foule et forment un cercle qui entoure Crochard et se resserrent peu à peu.)

CROCHARD, à part.

Tête et sang! les limiers ont flairé le vent. Il faut que je passe cependant!... (S'approchant de l'un des hommes, bas.) Laissez-moi passer... Service du cardinal!

(Le cercle se resserre toujours, repousse Crochard vers la gauche de droite. Crochard, qui voit que le terrain va lui manquer, avec rage.)

Ah! vous croyez que le sanglier se laissera prendre comme celui-là? Eh bien! nous allons voir...

(Il tire son poignard. Au même instant, le cercle s'est reformé tout à fait. On voit seulement Crochard qui se débat. La musique des Saltimbanques a repris plus bruyante que jamais. — Le pont Neuf a repris son ordinaire.)

DE SOURDIAC, bas à Marillac.

Ils approchent...

CROCHARD, s'échappant.

Oh! vous ne me lemez pas encore...

(Il cherche un débouché pour fuir et, s'en trouvant pas, il se jette sur l'escalier qui conduit au troisième.)

SIROIS.

Par l'enfer! où est-il passé?

CROCHARD, parlant sur les toitures.

Mort-diable!... je n'en aurai pas le démenti!

SIROIS, l'apercevant.

Le voilà!

CROCHARD, criant.

Décampes mes! gentilhommes, vous êtes...

SIROIS, qui a tiré sa pistolet.

Misérable!

(Il tire sur Crochard. Crie, jette. La foule s'épouille; les Seigneurs se rapprochent. Crochard, qui avait dit tout à coup, se relevant, et avec force.)

Vous êtes trahis!

LAUBARDEMENT, avec rage.

Ah!

(Il fait un signe, les hommes d'honneur vers l'escalier.)

CROCHARD.

Dans une minute, le pont sera une souricière!

(Tout en parlant, Crochard a tiré son épée et tient tous les Seigneurs qui veulent monter.)

CROCHARD, criant.

Tenez! là-bas!... les mousquetaires du cardinal!... Files!... il n'est que temps!

HONGLAY, à de Sourdiac.

Ma foi! c'est partie remise!

LES AUTRES.
Oui... oui... Viens, Marillac.

Non, je reste.

(Les Hommes et Stroz ont gagné quelques marches.)
SIEUX.

Courage, vous le tenez !
CROCHARD, à part. Il est de corps par-dessus la balustrade.

Pas encore !... Assez avant, il faut plonger !...

(Il suit une trouée dans la foule, saisi sur le parapet et de là dans la rivière.)

LA FOULE.

Ah !...

(Bizarre. Les Gentilshommes se ruent dans la foule et sortent par la droite.
— Au milieu instant, des Montiquiers du Cardinal accourent par la gauche et occupent toutes les issues.)

LACARDENON, avec rage.

Il est trop tard !...

Il en reste un... Il fera la besogne à lui tout seul !
Cris à gauche.

Le cardinal ! le cardinal !

MENSI, s'écriant.

Malheureux, que fais-tu ?

(Marillac tire son épée.)

Je tiens mon serment.

MARILLAC.

Tu te perds !...

MENSI.

Laisse-moi !

MARILLAC.

Eh bien, non, tu ne passes pas ! (à part.) Je le sauverai tous deux !...

MARILLAC.

Laisse-moi, tu dis-je !

MENSI.

Non... cent fois non !

MARILLAC, furieux.

Eh bien donc, le neveu d'abord !

(Ils se battent, marqués par la foule qui tourne le dos et qui s'écrie à l'arrivée du Cardinal.)

Cris.

Le cardinal ! le cardinal !

SCÈNE V.

LES MÉANS, LE CARDINAL.

(La Mère du Cardinal paraît, escortée de Cavaliers le menaçant au poing.
— En ce moment, Henri est blessé, Marillac le reçoit dans ses bras.)

LA FOULE.

Ah !...

Insensé ! tu t'es perdu !...

MARILLAC, lui à Henri.

Oui... ou je t'ai sauvé !...

(Le Cardinal sort de sa lièvre et promet ses regards autour de lui.)

Cris, dans la foule.

Vive le cardinal !

RICHIEUX.

Merci ! merci !... Mais où sont donc ceux qui demandaient sa mort tout à l'heure ?... où sont donc les poignards ?...

MENSI, s'écriant.

Il n'y a plus de poignards ici, monseigneur... il n'y a que deux épées... il n'y a pas de criminels à tuer ; il n'y a que deux coupables qui ont déboué aux édiels de Sa Majesté contre le duc... Ces deux hommes ont mérité la mort comme le marquis de Rieux... et ces deux hommes sont le chevalier de Marillac et le vicomte de Maille.

(Il chancelle et donne son épée à un Officier.)

MARILLAC, lui.

Tu es blessé ?...

MENSI.

Légèrement, monseigneur.

RICHIEUX.

C'est heureux pour vous, monseigneur de Marillac. (à Henri.) Vous serez malade trois mois, monseigneur, et le chevalier de Marillac vous soignera à la Bastille.

MENSI, avec joie.

Oh ! monseigneur !... mais le marquis de Rieux ?...

RICHIEUX, avec son sergent.

Le marquis de Rieux ira vous voir...

MENSI.

Merci, mon oncle ! (s'approchant de Marillac.) Je savais bien que je les sauverais tous deux !...

(Richieu est remonté dans sa lièvre. — Le cortège se reforme.)

Cris.

Vive le cardinal !

QUATRIÈME TABLEAU.

LE ROI DES HALLES.

Un cabaret au marché des Innocents.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAUDET, puis MARTIN et DEUX GARÇONS.

(Au lever du rideau. Baudet est sur le seuil du cabaret. — On entend au loin crier : Vive Beauport, vive le roi des Halles !)

BAUDET, criant en regardant un chapeau.

Oui, vive le roi des Halles, et à bas Mazarin !

(Martin accourt par la droite avec les Garçons.)

MARTIN.

Maître Baudet ! maître Baudet ! voulez-vous nous dire ?...

BAUDET, indécidément.

Pourquoi ces cris de : Vive Beauport ! mes enfants ?... eh bien, c'est parce que notre cher duc est de retour d'Orléans où il avait accompagné la grande Mademoiselle, mademoiselle de Montpensier, la fille de monseigneur Gaston d'Orléans. Pourquoi ces cris de : Vive la Fronde ! parce que tout Paris est sens dessus dessous pour chasser le Mazarin !...

MARTIN.

Mais nous voulons seulement savoir le nombre...

BAUDET.

Le nombre des soldats que commande monsieur de Turenne pour Mazarin, et monseigneur de Condé pour la Fronde ?

MARTIN, riant.

Non ! le nombre de convièrs qu'il faut mettre dans la grande salle, là !

BAUDET, sérieux.

Et c'est pour ça que tu viens me déranger, tripe brute !... va-t'en !... allez-vous-en tous !... Je ne suis pas cabaretier, je suis fondeur.

(Tancrède, de Lude et ses amis sont entrés.)

SCÈNE II.

TANCREDI, DE LUDE, BAUDET, et quelques Gentilshommes.

TANCREDI.

Il vous faudra pourtant bien, cette fois encore, monsieur Baudet, cumuler les charges de sergent dans la garde bourgeoise et de chef dans vos cuisines, car ces messieurs et moi nous avons grand faim et grand soif.

BAUDET.

Il suffit, messieurs... et je ferai cet effort pour de braves soldats de monseigneur de Condé.

DE LUDE.

Ah ! c'est bien heureux !

BAUDET.

Dans un instant, vous serez servis... et j'espère que votre souper ne souffrira pas de mes préoccupations politiques.

DE LUDE.

Espérons-le, maître Baudet.

BAUDET.

Mais vous conviendrez, messieurs, qu'il faut une tête bien organisée pour... car il est fort difficile d'être à la fois d'un côté et d'un autre.

DE LUDE.

Bah ! bah !... c'est la mienne à des choses !... Voyez plutôt monsieur de Goodi ! il a, par Dieu ! bien trouvé le moyen de servir à la fois la cour et la ville, la Fronde et le Mazarin.

BAUDET.

Ah ! messieurs, j'ai beaucoup étudié cette question, et si vous le permettez... (il se s'assoit.)

TANCREDI.

Pardieu, maître Baudet... mais sommes-nous au Parlement ou au cabaret ?

BAUDET.

Messieurs, je...

TANCREDI.

Êtes-vous homme d'État, ou cuisinier ?

BAUDET, étonné.

Je suis l'un et l'autre, messieurs.

TANCREDI.

En ce cas, que l'homme d'État nomme le cuisinier, et que le

cuisinier ne nous ramène pas l'homme d'État... Allons ! (à la pensée.)

BAUDET.

Il suffit, mon gentilhomme ! il suffit... Allons, vous autres, à vos fourneaux, et vive la Fronde !

(Il sort bouillant, suivi des Garçons.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins BAUDET et les Garçons.

TANCÈDE.

Ah ! mes amis, foi de Tancrède ! je suis heureux de me trouver au milieu de vous ! car l'effaire sera chaude demain, et l'armée de monsieur de Turenne nous prépare une rude besogne... Aussi, vive Dieu ! nous profiterons des heures qui nous restent... car, après tout, qui sait si nous souperons demain.

DE LUCE.

Bah ! nous souperons toujours quelque part.

TANCÈDE.

Fût-ce chez Pluton ?

DE LUCE.

Oh ! oui ! quelles sombres pensées, mon cher Tancrède !

TANCÈDE.

Que voulez-vous ! c'est un présentiment qui m'est tout personnel, bien merci !... Un orfèvre me l'a prêté que le vendredi me serait fatal... c'est demain vendredi, et... (murmure.) Mais, soyez tranquilles, notre repas ne se ressentira pas de la prédiction, et, foi de Tancrède, je vous mets tous au défi d'être plus gais et plus turbulents que moi !

DE LUCE.

A la bonne heure, c'est parlié en Rohan !

TANCÈDE, mort.

Mon cher de Luce, il ne faut pas m'appeler ainsi : le Parlement l'a défendu.

DE LUCE.

Ah oui, au fait, on m'a touché deux mots de cela ; mais j'ignore complètement les détails de l'affaire.

TANCÈDE.

Oh bah ! ces détails m'intéressent que moi, et tout au plus...

DE LUCE.

Ils intéressent aussi les amis, pardieu ! et si tu me refuses d'être des tiens, il faudra absolument nous couper un peu la gorge.

TANCÈDE.

Bien obligé, j'ai trop faim, et si tu me laisais ça m'empêcherait de souper... Écoute donc : j'ai général ; ça n'est pas la peine de nous asseoir. Tuais, je vais te narrer ça à la façon des historiens ! (Il se met à raconter.) Tancrède de Rohan, fils putatif de Henri, duc de Rohan, prince de Léon, chef du parti protestant sous Louis XIII, fut baptisé secrètement, dans la crainte que le cardinal de Richelieu n'eût la fantaisie d'en faire un catholique. Enlevé secrètement par sa sœur, la princesse Marguerite, qui craignait qu'un jour il ne réclamât sa fortune, le jeune Tancrède fut envoyé en Hollande, où il passa son enfance à Leyde, d'abord chez un mercier qui le nourrissait mal, puis chez un maître d'école qui le battait bien... Ça t'amuse-t-il ?

DE LUCE.

Va donc !

TANCÈDE, triste.

C'est que moi, ça m'ennuie... Écoute, j'en arrive tout de suite au dénouement. Rappelé par sa mère, le duc Tancrède eut à soutenir un procès contre sa chère sœur, qui s'était mariée au comte de Chabot, et l'enfin défense lui a été faite de porter le nom des Rohan, et cela sur la réquisition de célèbre avocat Querc-Falon, deux noms qui furent moins encore ensemble que je n'ai juré, mais, après eux... Mais, bah ! on n'a que vingt-quatre heures pour moudre ses juges, et il y a un an que les miens m'ont condamné... Or, donc, que le diable les emporte, et n'y pensons plus... Je serai Tancrède tout court de par le Parlement, jusqu'au jour où je serai Tancrède de quelque chose, de par mon courage et mon épée, si le vendredi le permet, bien entendu.

DE LUCE.

Cher ami !

TANCÈDE, s'animant.

Ah ! je suis un aventurier, un bâlard, un enfant perdu ! Eh bien ! l'enfant perdu deviendra gentilhomme, le bourgeois araché de l'arbre des Rohan s'implantera sur les champs de bataille ! j'arriverai, moi, cette boucraie-là de mon sang... Et alors, qui sait ? ma devise, un jour, vaudra peut-être celle des aïeux de Marguerite : « Roi ne puis, prince ne daigne, Rohan suis ! »

DE LUCE.

Pourquoi dans ces paroles d'espérance des notes aussi dououreuses ?

TANCÈDE.

Ah ! c'est qu'au fond je souffre, ami... car cette ambitieuse espérance est loin encore de se réaliser, et jusque-là, je ne serai, je le répète, que Tancrède l'aventurier, l'officier de fortune, et si Tancrède aime demain, s'il aime aujourd'hui quelqu'une grande et noble dame, il pourra bien mourir pour elle, elle ne vivra pas pour lui...

DE LUCE.

Tancrède !

TANCÈDE.

Heureusement, s'il m'est défendu d'aimer, il ne m'est pas défendu de haïr.

DE LUCE.

De haïr, dis-tu ! Et qui donc ?

TANCÈDE.

Eh pardieu !... celui qu'elle aimera... celui qu'elle aime !...

DE LUCE.

Celui qu'elle aime... ah ça, ce que tu me disais tout à l'heure, ce n'était donc pas des propos en l'air... ton amour à un corps, une âme !

TANCÈDE.

Oui, et de profondes racines aussi, je te le jure.

DE LUCE.

Et tu dis que tu as un rival ?

TANCÈDE.

Oui.

DE LUCE.

Qui est-ce ?

TANCÈDE.

Paul Mancini ! (En ce moment, Mancini, qui est entré, s'arrête et écoute.)

DE LUCE.

Mancini... un parent du Mazarin... et qui sert dans l'armée royale ?

TANCÈDE.

Oui, c'est un des plus jeunes officiers de monsieur de Turenne.

DE LUCE.

Mais l'héroïne de ce doux roman ?

TANCÈDE.

L'héroïne...

MANCINI, qui s'est approché, à demi-voix.

Je vous défends de la nommer, monsieur.

TANCÈDE.

Mancini !

DE LUCE.

Mancini !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MANCINI.

TANCÈDE.

Ah ! de par tous les saints, monsieur, vous venez de me toucher !... (Il porte la main à son épée.)

MANCINI, froidement.

Ne tourmentez pas votre épée, monsieur, car la mienne doit rester au fourreau.

TANCÈDE.

Qui l'y retient donc ?

MANCINI.

Mon devoir, monsieur, je ne m'appartiens pas en ce moment. Je suis chargé par monsieur de Turenne, d'un message pour (à Mancini) mademoiselle de Montpensier, une noble dame que j'admire et que je respecte... Or, comme Mademoiselle n'était ni chez elle, ni chez monseigneur Gaston d'Orléans...

DE LUCE.

Vous venez la chercher au cabaret ?

MANCINI.

Pardonnez-moi, monsieur le marquis... ce n'est pas Mademoiselle que je comptais rencontrer ici, mais bien monsieur le duc de Beaufort, qui pourrait sans doute m'aider dans mes recherches.

ORS AU DEHORS.

Vive Beaufort ! vive le roi des Halles !

DE LUCE.

Ma foi, monsieur, vous allez le voir, car on l'apporte.

MARTIN, aux jeunes gens.

Messeigneurs, vous êtes servis.

TANCÈDE.

A bientôt, monsieur Mancini !

MANCINI.

A demain, monsieur.

TANCÈDE.

Où cela ?

MANCINI.

Dans la malice !

TANCRÈDE.

Je vous salue!... Venez-vous, messieurs?
(Ils entrent à droite, suivis de Martin, Beaufort et les autres paraissent au fond.)

SCÈNE V.

BEAUFORT, MANCINI, M^{me} PATIN, CLAUDINE, JEANNETTE, PÉRVENCHE, DAMES DE LA HALLE, puis le COADJUTEUR.

TOUTES, entrant.

Vive Beaufort!

BEAUFORT.

Merci, merci, mes toutes belles! Mais, ventre-saint-gris! comme disait mon grand-père Henri IV, je vous demandai la permission de souffler un peu, car cette promenade dans mon beau royaume des Halles m'a fortinement altéré.

MADAME PATIN.

Tu vas être servi, mon roi.

BEAUFORT.

Merci, ma petite reine.

(Il lui prend la taille.)

MADAME PATIN.

Boudet, du vin!

TOUTES.

Du vin! du vin!

BAUDET, secouant avec des bouteilles.

Voilà, voilà, mesdames! (S'adressant.) Monsieur le duc, permettez-moi de vous exprimer... (Il met un verre en terre et se relève précipitamment, en poussant un cri.) Bigre! un clou!

BEAUFORT.

C'est bien!... plus un mot, tu gâterais tout ce que tu viens de dire.

(Bière général. — On apporte du vin. — Baudet sort au lointain.)

MANCINI, qui s'est approché.

Monsieur le duc, seriez-vous assez bon pour...

BEAUFORT.

Eh! mais, c'est monsieur de Mancini; vous appartenez à monsieur de Turenne, n'est-il pas vrai?

MANCINI.

Oui, monseigneur.

BEAUFORT.

Tant pis pour nous, monsieur, car je sais que vous êtes aussi brave soldat que bon gentilhomme. (Mancini s'incline.) Mais qui vous amène parmi (s'adressant) vos ennemis, monsieur? (Il le tend la main.)

MANCINI.

Je suis porteur d'un message de monsieur de Turenne pour mademoiselle de Montpensier, et je désire savoir de vous, monsieur le duc, le moyen le plus prompt pour remplir ma mission auprès de Son Altesse.

BEAUFORT.

Le moyen le plus prompt, mon jeune gentilhomme, consiste à rester devant ce cabaret, sous les piliers... Dans un instant, vous aurez l'honneur de voir notre général, la grande Mademoiselle, et ses deux marchands de camp, les belles comtesses de Fiesque et de Frontenac, car Son Altesse passera par ici en revenant de l'hôtel de ville.

MANCINI.

Merci, monseigneur. (Il salue et s'en va.)

MADAME PATIN, à table avec les autres.

Eh bien, dis donc, mon roi, est-ce que tu passerais aux mazarins, par hasard?

BEAUFORT, allant à elle.

Non, pardieu! car je me plais trop au milieu de nos belles frondeuses! (Il embrasse sa main.)

MADAME PATIN.

C'est bon, bel enjôleur!

BEAUFORT.

A votre santé, mes jolies commères!

TOUTES.

A la tiennel! à la tiennel!

(Mancini est remis et se rendrait le Coadjuteur qui était entré une seconde auparavant. Quand est envolé d'un grand manteau et porte un grand chapeau rabattu sur les yeux.)

GONDI, lui.

Un mot, s'il vous plaît, monsieur de Mancini.

MANCINI, étonné.

Pardieu, monsieur, mais qui êtes-vous?

GONDI.

Un ami de la reine, un fidèle serviteur du roi... Écoutez, monsieur, vous savez, n'est-ce pas, ce que renferme la missive dont vous êtes porteur?

MANCINI.

En effet, monsieur, car monsieur de Turenne veut bien m'honorer de sa confiance; je lui sers de secrétaire en ce moment, et c'est moi-même...

GONDI.

C'est vous-même qui avez été chargé d'écrire à Mademoiselle pour lui faire des propositions de paix?

MANCINI.

Je n'ai rien à répondre, monsieur.

GONDI.

Sol!... Il est dit dans cette lettre que tous ceux qui ont pris part aux troubles de la Fronde seront conservés dans leurs biens, et que les prisonniers faits de part et d'autre seront mis en liberté, n'est-ce pas?

MANCINI.

Mais encore une fois, monsieur...

GONDI.

C'est juste... pardon... Il y a encore une autre clause, et cette clause, la voici: Monsieur Mazarin rentrera librement dans Paris et rétablira demain ce qu'il était hier... Or, cela vous intéresse un peu, monsieur de Mancini... Eh bien! songez-y si cette lettre parvient à monsieur Gaston d'Orléans, la négociation réussit; elle échoue si elle arrive à Mademoiselle, qui déteste votre parent, et...

MANCINI.

Eh bien, monsieur?

GONDI.

Eh bien, ne comprenez-vous pas? Il faut que cette lettre parvienne à monsieur Gaston.

(Il tend la main.)

MANCINI.

Pardieu, monsieur, je vous ai trop écouté déjà... Cette lettre est pour Mademoiselle, c'est à Mademoiselle que je la remettrai.

GONDI.

Monsieur de Mancini, réfléchissez...

MANCINI.

Un soldat ne connaît que son devoir, monsieur; je ferai le mien...

(Il s'éloigne et disparaît.)

GONDI.

Au diable l'entêté petit gentilhomme!... N'importe! tout n'est pas perdu, et tant que les portes de Paris seront fermées, la Fronde sera bien malade... et il ne faut pas qu'elles s'ouvrent... Vite un mot au président du Conseil; il a besoin qu'on l'encourage pour mal faire.

(Il écrit dans un coin de cabinet.)

BEAUFORT.

Eh bien, ma jolie madame Patin, as-tu réussi à faire un frondeur de ton mari?

MADAME PATIN.

Un frondeur, lui?... Ah ben ouï! Il est ben trop feignant pour ça... en voilà un endormi!

BEAUFORT.

On le réveille!... Il me semble qu'avec ces yeux-là...

MADAME PATIN.

Où! j'aime ben mieux qu'il dorme... Ah ça, mon grand roi, tu sais que tu dînes avec nous?

BEAUFORT.

Pardieu!

MADAME PATIN.

J'ai envoyé ici tous les plus beaux fruits de la boutique.

CLAUDINE.

Moi, mes poissons les plus frais!

JEANNETTE.

Mes poulardes les plus dodues!

PÉRVENCHE.

Et moi une cargaison de fleurs pour la table du banquet!

MADAME PATIN.

C'est ça, des fleurs partout, même par terre! ça fait qu'on ne se fera pas de mal quand on tombera sous la table... (Toutes rient.) Ah ça, à propos, qu'est-ce qu'on m'a dit à ce matin sur le Carreau? que notre roi était mal dans ses affaires... qu'il manquait d'argent, qu'il avait des dettes... C'est-il vrai, ça?

BEAUFORT.

Aussi vrai, ma petite, que M. de Gondy est un tartufe, et le Mazarin un fripon!

(Gondy s'est levé avec un mouchoir.)

MADAME PATIN.

Oh! mais les dames de la Halle n'entendent pas ça!

TOUTES.

Non! non!

Et ta Majesté est priée de lever un impôt extraordinaire sur ses sujets du marche des Innocents.

BEAUFORT, vivat.

Hein?... par exemple!

TOUTES.

Où... où.

MADAME PATIN.

Moi, d'abord, je m'impose pour deux cents écus.

JEANNETTE.

Moi pour cent.

CLAUDINE.

Moi pour dix.

TOUTES.

Moi aussi! moi aussi!

MADAME PATIN.

Tu n'as pas un écu au soleil... Eh bien! nous allons t'en faire reluire... il faut que notre roi nous fasse honneur.

TOUTES.

Où!... où!...

MADAME PATIN.

Et pour commencer... tu le feras requinquer à neuf par le tailleur de la cour. Je me charge du pourpoint et du manleau.

JEANNETTE.

Moi, du chapeau.

PERVENCÉE.

Moi, des fleurs pour mettre dessus... c'est-à-dire des plumes.

CLAUDINE.

Nous autres, nous nous chargeons du reste de l'équipage.

TOUTES.

Où!... où!...

BEAUFORT.

Et qui est-ce qui se charge du logement?...

TOUTES.

Moi!... moi!...

BEAUFORT.

C'est charmant!... Mais tout à l'heure le roi des Halles sera plus riche que le roi de France! (Gondi est allé au fond et a donné sa lettre à ses valets à lui. On entend une grande rumeur dans la cour.)

MADAME PATIN.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

BEAUFORT, se levant.

Est-ce que l'armée royale assiègerait le marché?

(Toutes vont se fond.)

MADAME PATIN.

Ah! sainte Vierge! c'est un cheval qui se cabre au milieu de la foule!... Mais il est enragé!... son cavalier ne peut plus le tenir.

BEAUFORT, se frottant.

Eh! mais, son cavalier!... c'est une cavalière! C'est Mademoiselle!

(Il s'élanse dehors.)

MADAME PATIN.

Ah! quelqu'un a prévenu le duc!... il s'élançait! (Pendant un cri.) Ah! le pauvre garçon, il a été renversé!...

JEANNETTE.

Mademoiselle a sauté à terre!...

MADAME PATIN.

Elle vient par ici et l'on amène le blessé!

TOUTES.

Les voilà! les voilà!

MADAME PATIN.

LES MÊMES, BEAUFORT, MADAMOISELLE, LA COMTESSE DE FIESQUE, LA COMTESSE DE FRONTENAC, puis MANCINI, sortant par deux valets de la suite de Mademoiselle, TANCHEDE, DE L'UDE.

MADAMOISELLE, entrant, à un valet.

Vous m'amènerez un autre cheval, je ne remonterai pas celui-là. (A Beaufort.) A coup sûr, c'est un mazarin!

TANCHEDE, à part.

C'est elle!...

BEAUFORT.

Vous n'êtes pas blessée, princesse?

MADAMOISELLE.

Eh! non, sans doute; c'est ce brave jeune homme qui a payé les folies de cette maudite bête... Ah! voici notre blessé!

(On a fait asseoir Mancini sur une chaise. — On l'enlève.)

MADAMOISELLE, à la foule.

Voyons, mes amis, je n'avais pas le droit de vous empêcher

de nous étouffer tout à l'heure, mais maintenant je réclame pour ce jeune gentilhomme... il n'est pas de ma maison. (On lui touche légèrement du doigt; tous s'écartent au riant.) Ces diables-là, quand ils vous embrassent... ils vous broient! (Elle a pris au verre des mains d'une des femmes, y a trempé son mouchoir et essuie le sang que Mancini a à la tête.)

MADAMOISELLE.

Tenez, ce pauvre enfant! la gourmette l'a frappé au front!... Il a du sang plein les yeux!

MANCINI.

Où! ce n'est rien, madame... une égratignure...

MADAMOISELLE.

Où, à cacher le doigt!... Eh! mais, je ne me trompe pas, c'est monsieur de Mancini!

BEAUFORT.

Ne vous l'avais-je pas dit, princesse?

MADAMOISELLE.

Eh! non, sans doute, tête de linotte que vous êtes!... Monsieur de Mancini, vous conduirez deux fois généreusement envers une ennemie...

MANCINI, avec tristesse.

Mon ennemi!... vous, princesse!

(Il a effleuré la suite de Mademoiselle.)

MADAMOISELLE, se part d'un air, à voix basse.

Prenez garde, monsieur de Mancini, vous allez me compromettre auprès de mon paiti. (Elle rend le verre à l'une des femmes.) Soufflez-vous?

MANCINI.

Non... non, madame, plus du tout, quand ce mouchoir reste sur ma blessure.

(Il appuie le mouchoir sur son cœur.)

MADAMOISELLE, vivat.

Enfant!

(Elle lui tend la main et cache, Mancini la couvre de baisers.)

TANCHEDE, à part.

Où! je savais bien que j'avais raison de le haïr!

MANCINI, à part.

Sa main a touché mes lèvres!... O mon Dieu! c'est trop de bonheur! je crois que je n'y résisterai pas.

MADAME DE FIESQUE.

Qu'avez-vous donc?

MADAME DE FRONTENAC.

Vous palissez...

MANCINI, à Mademoiselle, qui s'est approchée vivement de lui.

Rien... ce n'est rien!... (M.) Oh! je suis bien heureux!...

MADAMOISELLE, à part.

Pauvre enfant! comme il m'aime!...

MADAME DE FIESQUE.

Mais il se trouve mal!...

(Elle appuie la tête de Mancini sur son épaule et lui fait respirer ses baisers.)

BEAUFORT, part.

Vertueusement!... il y a donc des demoiselles dans l'armée de monsieur de Turenne?

GONDI, qui s'est approché de Mancini.

Où! cette lettre!... si je pouvais!... (A madame de Fiesque.) Attendez, son pourpoint est trop serré sans doute.

(Il met la main dans le pourpoint et en retire le mouchoir.)

MANCINI, qui s'aperçoit au moment où il revient à lui.

Ah!... (Il se lève.) Pardon, monsieur, c'est sans doute cette lettre que vous cherchiez... (Il lui présente la lettre.) Bickdément, vous tenez donc bien à ce qu'elle parvienne à monseigneur Gaston d'Orléans?

MADAMOISELLE.

Que signifie?... (Secrètement Gondi.) Monsieur de Gondi!...

BEAUFORT, à part.

Monsieur de Gondi!... l'ou diable sort-il?

MANCINI, présentant la lettre.

De la part de monsieur de Turenne, Mademoiselle.

MADAMOISELLE.

Donnez!... (M.) (A part.) Et monsieur de Gondi voulait?... (Après avoir parcouru la lettre.) Ah! ah! des propositions de paix, et pour conditions le rappel de monsieur de Mazarin. (Regardant M. de Gondi.) Je comprends tout... (S'adressant vers lui.) Monsieur de Gondi, je suis heureuse de me trouver face à face avec vous.

GONDI, voulant s'éloigner.

Mademoiselle...

MADAMOISELLE.

Restez donc, monsieur... Ah! ah! vous étiez d'avis que l'on remit cette missive à monseigneur Gaston, parce que vous espériez pouvoir exploiter à votre profit un des moments de faiblesse assez fréquents chez mon père... Les choses ont tourné différemment, et c'est à moi que vous avez affaire... Écoutez

donc ce que j'ai à vous dire... Monsieur de Gondi, en ce moment vous faites une chose infâme !...

GONDI.

Madame !...

MADAMEISELLE, d'un ton d'autorité.

Laissez-moi parler, monsieur... Je reviens de l'hôtel de ville... J'allais, muni des pleins pouvoirs de monseigneur d'Orléans, demander au Conseil l'ordre d'ouvrir les portes Saint-Antoine et Saint-Honoré... Cet ordre, on a refusé de me le signer, et c'est votre faute... Oui, c'est vous, monsieur, qui avez tout fait, et voulez-vous que je vous dise pourquoi ?... C'est parce que vous savez que monsieur de Gondi n'a pas les forces nécessaires pour tenir contre monsieur de Turenne, s'il ne reçoit pas de secours, on s'il ne peut opérer sa retraite dans Paris... C'est parce que vous savez que monsieur de Gondi sera écrasé, et que, le cas échéant, on vous a promis une belle récompense... N'est-ce pas que c'est la vérité, monsieur de Gondi ?...

GONDI.

Madame !...

MADAMEISELLE.

Vous servez la Fronde hier, monsieur. Aujourd'hui vous servez la reine... Qui donc servirez-vous demain ?... Le titre de chef de parti a toujours été le rêve de vos jours et de vos nuits... Alors vous avez précipité le Parlement dans les cabales, et le peuple dans les séditions... Vous avez joué près de la reine tantôt le rôle d'ennemi et tantôt celui de conciliateur... Vous avez par ambition allumé les feux de la discorde, et c'est encore par ambition que vous voulez les éteindre à cette heure ; mais ce n'est pas être chef de parti cela, monsieur de Gondi ; cela ne s'appelle pas servir une cause ; cela s'appelle en trahir deux !

GONDI.

Pardon, princesse, mais...

MADAMEISELLE.

Restez, monsieur, je n'ai pas fini... Vous aimez les sentiers tortueux, à ce que je vois ; car vous avez des amis dans les deux camps... Vous recevez des deux mains... de la popularité d'un côté, et de l'autre un chapeau de cardinal... Le chapeau... vous l'avez peut-être un jour, et celui-là vous aura le droit de le garder devant tout, même devant moi ; mais en attendant, chapeau bas, monsieur !... Est-ce que la duchesse de Montpensier, c'est-à-dire la fille de Gaston d'Orléans ne mérite pas qu'un Gondi se découvre devant elle ?...

(Elle fait tomber son chapeau.)

GONDI, hérisse.

Oh !...

MADAMEISELLE.

Vous pouvez vous retirer, monsieur de Gondi... Il n'y a plus rien à faire ici pour votre ambition.

GONDI, à part, s'écroulant.

Oh ! tout n'est pas dit encore, ma fille princesse !

BEAUFORT, lui rendant son chapeau.

Monsieur de Gondi, votre chapeau !...

GONDI.

Merci, monsieur !... Monsieur de Turenne m'en donnera un autre. (Il salue et sort.)

BEAUFORT.

C'est ce que nous verrons.

MADAMEISELLE, précipitée.

Maintenant, vous tous, écoutez... On vous promet votre pardon, mais à une condition, c'est que vous le mériterez par votre soumission à monsieur de Mazarin... Cela vous convient-il ?

TOUTS.

Non... non... A bas Mazarin !... Vive la Fronde !...

MADAMEISELLE.

Monsieur de Mancini, veuillez reporter à monsieur de Turenne la réponse des Parisiens. (A bascule.) Duc... j'établis ici mon quartier général... Je vais attendre quelque temps la décision de messieurs les maires et échevins... et quel qu'il arrive, duc, c'est à la Bastille que nous nous retrouverons... (A madame de Fronsac.) De Fiesque, trouvez-moi un coin où l'on soit tranquille... Nous avons à travailler pour la Fronde.

MADAMEISELLE, à Mancini.

Adieu, monsieur de Mancini !... (Les tendant la main, et d'une voix douce.) Que Dieu vous garde !...

MANCINI, penché sur le bras de Madame-Isabelle, et à voix basse.

Oh ! madame ! maintenant je puis mourir...

MADAMEISELLE.

Je vous le défends !

MANCINI, avec amour.

Oh ! alors, je vivrai !

TANCÈRE, à part.

Oh ! que je souffre ! (Mancini m'en étouffe.)

MADAME PAÏN, des deux côtés.

Allons, à table, et vive Madame-Isabelle !

TOUTS.

Vive Madame-Isabelle !

(Madame-Isabelle entre avec Madame de Frontenac à gauche. — Basile entre à droite avec les Dames de la Baie.)

SCÈNE VII.

TANCÈRE, DE LUDE.

(Tancère, qui n'a pas cessé de regarder la princesse, la suit encore à présent qu'elle s'éloigne.)

DE LUDE, frappé sur l'épaule de Tancère.

Eh bien ! bel amoureux, es-tu donc changé en statue ?

TANCÈRE.

Je suis changé en fou... en insensé !...

DE LUDE.

Rah ! laisse donc !... tu mourais de faim, et tu es changé en homme qui a bien soupe... voilà tout !

TANCÈRE.

Oh ! tais-toi... je ne sais pas, entends-tu ?

Non !... eh bien alors, c'est peut-être pour cela que tu es si triste... Vois-tu, tu n'as pas bu assez... viens, nous allons recommencer.

TANCÈRE.

Oh ! mon ami !... jamais je ne me suis senti le cœur si triste, l'âme si vicieuse !... Oh !... cette femme !... je donnerais ma vie tout entière pour un baiser comme celui qu'elle a jeté à ce Mancini !

DE LUDE.

Tu serais, pardieu ! bien avancé après... Ecoute, mon cher, je suis, je crois, un peu gris, mais ça ne fait rien, je suis tout de même capable de te donner un conseil... (Crie.) Maître Baudet !... du vin !... du vin de Chypre ! (Mancini en apporte.)

DE LUDE.

Vois-tu, mon cher Tancère, je te dirai d'abord que tu as trop de rayons autour de la tête.

TANCÈRE.

Marquis !...

DE LUDE.

Ne te fâche pas... Je vais t'en dire bien d'autres... Ta tendresse fait fausse route... oui, mon cher, Son Altesse Royale, tout Altessé qu'elle est, aime l'audace, les entreprises téméraires, j'en répondrais !...

TANCÈRE.

Ah çà ! sache-tu bien de qui tu parles ?

DE LUDE.

Je parle d'Anne-Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier ; et je le soutiens... Madame-Isabelle, malgré son illustre origine, a tout autant, si ce n'est plus, de caprices dans l'esprit et dans le cœur que la première petite marquise venue, et je n'en veux pour preuve que cette innombrable quantité d'uniens noyés et brisés tour à tour... (Comptant sur ses doigts.) Louis XIV au berceau... Louis de Bourbon... Philippe IV... le prince de Galles... l'archiduc Léopold... le duc de Savoie... et dix autres peut-être... Crois-moi, mon cher Tancère, Madame-Isabelle, avec sa nature ardente, passionnée, avide d'extraordinaire, n'aimera jamais l'amant timide qui ne dira ses vœux qu'aux étoiles !

TANCÈRE.

Que feras-tu donc le jour où tu seras à ma place ?

DE LUDE.

Oh ! d'abord, mon cher, je n'y serai jamais. Moi, je n'aime pas ; je bois et je me bats, cela me suffit.

TANCÈRE.

Mais si tu aimais ?...

DE LUDE.

Oh ! cela se verrait de suite... Moi, je suis pour les moyens expéditifs... je suis de l'école des Marillac et autres... Quand un homme leur déplaît, quand ils adorent une femme...

TANCÈRE.

Eh bien ?

DE LUDE.

Eh bien ! ils tuent l'un et empoisonnent l'autre.

TANCÈRE.

L'enlever !... elle !

DE LUDE.

Oh ! moralement... c'est-à-dire que l'on enlève d'assaut un aveu, un soupir, une promesse, un baiser... enfin, on enlève quelque chose !

TANCÈRE.

Ah ! tiens, tu déraisonnes...

DE LUDE, riant.

Je parle d'amour ! (Il est allé à la porte de cabinet où se trouve Madame-Isabelle.)

elle, et regarde.) Viens donc voir... là, à travers de ces planches mal jointes!... ma foi!... d'honneur je ne connais pas de créature plus adhérente et mieux faite pour inspirer l'audace!

TANCREDÉ.

Oui... oui!...

DE LUDÉ.

Tiens, si c'était moi, j'enfoncerais cette porte pour aller me jeter à ses pieds et lui dire que je l'aime.

TANCREDÉ.

Lui dire que je l'aime!... mais c'est ma seule ambition, mon seul rêve depuis une année... Oh! tiens, ne parlons plus de cela... [car, en vérité, je ne sais ce que j'éprouve; je sens ma raison qui s'en va, et je ne pourrais rattacher ensemble deux idées!... Je ne sais qu'une chose, c'est que je l'aime!... je n'ai plus qu'un désir ardent, obstiné... être aimé d'elle!]

DE LUDÉ.

Prends garde!... on vient!
(Il se fait ranger précipitamment. — La porte s'ouvre, Mademoiselle et M^{lle} de Fiesque et de Frontenac paraissent.)

MADMOISELLE.

De Fiesque, montez à cheval et portez cette lettre à l'hôtel de ville... Vous, Frontenac, portez celle-ci à mon père.
(Toutes deux s'inclinent et reculent. — Mademoiselle les suit au fond.)

DE LUDÉ, lui.

Le hasard te sert à merveille!... profite-en. Allons!... allons!... de l'audace et tu seras heureux!... Je vais boire au succès de tes amours... à tout à l'heure.

(Il retourne. — Mademoiselle redescend et s'assied à gauche.)

SCÈNE VIII.

MADMOISELLE, TANCREDÉ.

MADMOISELLE, à elle-même.

Pas de réponse du Conseil!... Je ne puis tenir à mon impétuosité!... Attendons encore cependant!... Mais si, dans une heure je n'ai pas reçu la permission que je demande, je saurai bien m'en passer. [Elle note cela sur son cahier.]

TANCREDÉ, qui la contemplant.

D'honneur!... cette femme aurait dû être reine de France!... (s'approchant.) Qu'elle est belle!... mais que de fierté dans le regard!... que de dédain sur les lèvres!... (avec un peu d'égarement.) Oh!... forcer ce regard à s'abaisser sur vous, et ces lèvres à vous sourire!... Pouvoir couvrir de baisers cette chevelure enflammée!...

(Il effleure les cheveux de la Princesse.)

MADMOISELLE, se retournant précipitamment.

Qu'est-ce donc?

TANCREDÉ, effrayé.

Oh!...

MADMOISELLE.

Monsieur Tancrède!... Que me voulez-vous?

TANCREDÉ, prenant une résolution.

Allons!...

(On voit que son tirasse a grandi par à peu depuis un instant.)

MADMOISELLE.

Eh bien! voyons, monsieur, que voulez-vous de moi?

TANCREDÉ, tombant à genoux.

Un pardon, madame!...

MADMOISELLE.

Un pardon!... de quoi vous accusez-vous donc, monsieur?...

TANCREDÉ, dont le drapeau s'élève.

Je m'accuse d'avoir un secret dans le cœur et de manquer de force pour l'y garder... Je m'accuse d'être dévoré de desirs et de n'avoir pas le courage de les éteindre!... Je m'accuse... je m'accuse de vous aimer!...

MADMOISELLE.

Plait-il?... Je n'ai pas entendu, monsieur... Est-ce que vous oseriez répéter?

TANCREDÉ.

Eh bien! oui, je vous aime!...

MADMOISELLE, dédaigneuse de dire.

Ah! ah! ah!... bravo, monsieur Tancrède!... (Devenant sérieuse.) On ne joue pas mieux l'amour au théâtre de Bourgogne... Voulez-vous donc quitter la carrière des armes?

TANCREDÉ.

Madame!...

MADMOISELLE.

Relevez-vous!... Nous avons un peu l'habitude des camps, monsieur Tancrède, et nous prenons cette incertitude pour une plaisanterie de frère d'armes à frère d'armes.

TANCREDÉ, à part.

Oh! je crois que je deviens fou!...

MADMOISELLE.

Voici notre main, monsieur Tancrède, comme gage de notre pardon!...

TANCREDÉ.

Ma main!... Oh!... (Elle la couvre de baisers.)

MADMOISELLE, relevant vivement sa main.

Oh! monsieur, vous êtes ivre!...

TANCREDÉ, avec un cri.

Ivre!... Et monsieur de Mancini, savez-vous s'il l'était, madame!...

MADMOISELLE.

Que voulez-vous dire?

TANCREDÉ, se gisant de plus en plus.

Oui... oui... il l'était, lui!... mais c'était de bonheur!... et d'espérance!... Son ivresse à lui... c'était vos yeux qui la lui avaient versée!...

MADMOISELLE.

Insolent!... (Elle lui enlève sa main.)

TANCREDÉ, lui levant la main.

Eh bien! moi aussi, je suis ivre, mais ivre de passion comprimée, de douleur contenue, et mon ivresse est plus terrible que la sienne!... (Mouvement de la Princesse.) Oh! appelez si vous voulez, Madame... Faites-moi tacer, mais je vous aime!... je vous aime!... faites-moi chasser!...

MADMOISELLE.

Appeler, pourquoi?... Mais je ne vous crains pas, monsieur... Vous faire chasser?... mais je n'en ai pas le droit!... N'êtes-vous pas ici chez vous?

TANCREDÉ.

Madame!... Oui, en effet, le cabinet c'est le foyer naturel de celui qui n'a pas de famille; l'asile de l'enfant perdu!... Oh! je m'attendais à ce mépris!... Oui, n'est-ce pas, madame, pour vous la tendresse de l'officier de fortune est une offense, son amour est une insulte?... Eh bien! que Dieu me pardonne! mais mon cœur est las de souffrir, et c'est au tour de votre orgueil!...

(Il s'écarte vers Mademoiselle et l'enlève de ses bras. — Celle-ci fait sa part en arrière et s'élève sa cravache.)

MADMOISELLE.

Misérable!...

(La cravache retombe et va siffler la figure de Tancrède.)

Ah!...

TANCREDÉ, avec un cri.

MADMOISELLE.

Vous avez osé, je crois, insulter une d'Orléans!... une fille de France!... Ah! je le vois bien, le Parlement avait raison, monsieur!... vous n'êtes pas gentilhomme!... vous n'êtes pas un Rohan!...

TANCREDÉ.

Madame!...

(A ce cri poussé par Tancrède, de Lude et les Gensdarmes ont paru à gauche. — Beaufort et les Dames de la haute ont paru à droite.)

BEAUFORT, s'élançant.

Qu'y a-t-il donc, princeesse?... Est-ce que l'un de ces jeunes seigneurs aurait osé?...

DE LUDÉ.

Monsieur le duc!...

BEAUFORT.

Eh bien! après?...

(Il porte la main à son épée. De Lude se fait avant. — Mouvement.)

MADMOISELLE.

Arrêtez!... Ce n'est rien, Beaufort, un laquais que j'ai chassé.

(Elle fait cloquer sa cravache.)

TANCREDÉ, à part, avec honte.

Oh! la raison m'est revenue!...

MADMOISELLE, à madame de Fiesque, qui paraît au fond.

Eh bien, de Fiesque?...

DE FIESQUE.

Princesse, je viens de l'hôtel de ville... Le Conseil délibère encore.

MADMOISELLE.

C'est bien... Nous attendrions sa décision à la porte Saint-Antoine... A cheval, messieurs, à cheval!...

TOUS.

Vive Mademoiselle! vive la Fronde!

TANCREDÉ, à part.

M'opprime!... méprisé par elle!... Oh! je n'ai plus qu'à mourir!...

(On entend dans la cour: Vive Mademoiselle!)

CINQUIÈME TABLEAU.

LE CANON DE LA BASTILLE.

Le théâtre représente une partie des fortifications du côté de la porte Saint-Antoine. — Fortifications qui partagent la scène. — A droite, la maison de M. Delcroix. — Au milieu du théâtre et faisant saillie, une face de contrescarpe armée de canons. — Plus loin, la porte Saint-Antoine. — Un corps de garde dans un enfouissement. — En dehors des fortifications, des fourgons et des charrettes de marcher. — On entend la canonnade dans la lointain.

SCÈNE PREMIÈRE.

DE LUDE, UN CAPITAINE, DEUX SENTINELLES, DANDINET; DES VIVANDIÈRES, SOLDATS.

(De Lude s'assied par la gauche avec un Tambour et quelques soldats.)

PREMIÈRE SENTINELLE, de la porte.

Qui vive?

DEUXIÈME SENTINELLE.

Aux armes!

TROISIÈME SENTINELLE.

Qui vive?

DANDINET.

France!

PREMIÈRE SENTINELLE.

Avancez à l'ordre!
(De Lude s'avance, croise son lûde avec la battonnette du Soldat, et il échange le mot d'ordre avec lui. — Le porte prend les armes. Le tambour lat ses charp. — On retire les pistons.)

DE LUDE, à son Officier.

Quelle consigne, capitaine?

LE CAPITAINE.

Surveiller avec soin cette partie des remparts, et n'ouvrir la porte Saint-Antoine que sur un ordre écrit de nosseigneurs les membres du Conseil.

DE LUDE.

Bien, capitaine.

(Il entre au poste avec ses pistons. — On retire les sentinelles de la porte.)

DANDINET, sur le balcon.

Ah! ah! ventre-Mahon! nous serons aux premières places pour le branle-bas... Nous allons rire!

(On a relevé les Sentinelles de l'ancien poste. Le Capitaine s'élève par la droite avec les Soldats. Les autres se groupent diversement. — La Canonnade leur verse à boire. — Delcroix sort tout effaré de la maison.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, DELCROIX.

DELACROIX, se heurtant les oreilles.

Ah! canon maudit!... In ne te tairas donc pas? (Seigneur.) Hélas! qu'allons-nous devenir?

DANDINET.

Pardine!... vous allez devenir soldat comme moi, comme eux, comme tout le monde.

DELACROIX.

Moi! soldat?... et qui vieillirait sur ma maison?

DANDINET.

Ah! c'est à vous cette boîte-là?... (à lui.) Elle est bien exposée!...

DELACROIX.

Je le crois bien!... en plein soleil à onze heures!

DANDINET, riant.

Et en plein boulets à midi!

DELACROIX.

Quelle fatalité!... une propriété qui se louait si bien!... Tous les six mois j'augmentais mes loyers... Et à cette heure... (soupirant.) tous mes locataires sont partis!... Ah! maudits frondeurs!... maudits mazarins!... Ma pauvre maison!...

DANDINET.

Ah bah!... il vous en restera les morceaux... ça se vend très-bien, les démolitions!

DELACROIX.

Ah! je suis mort!... je suis assassiné!

DANDINET.

Eh non!... vous vous y ferez... Vous vendrez comme c'est facile de ne pas être propriétaire!...

DELACROIX.

Mais tu ne songes donc pas que ma maison m'a coûté quarante mille écus?

DANDINET.

Quarante mille écus!... Eh bien, franchement, je ne vous en donnerais pas ça aujourd'hui.

(En ce moment, un canon non déchargé ou peu plus rapproché, et une balle vient frapper un des reliefs de la maison.)

DELACROIX, avec un cri.

Ah! miséricorde!...

DANDINET, ramassant quelque chose.

Voyons! ne hennissez donc pas comme ça... on vous la rendra, votre maison... en détail!... Tenez... en voilà déjà un petit peu. (Il lui donne un morceau de plâtre. Les Soldats rient. Ramassant la balle.) C'était une balle morte... Vous comprenez, elle s'est dit: « Voilà une maison agréable, bien située; il n'y a pas beaucoup de monde, on doit y être tranquille... » et elle est venue mourir chez vous.

DELACROIX, furieux.

Va-t'en un diable!... (On entend le canon.) Oh! ma pauvre maison! ma pauvre maison!

DANDINET.

Tenez... écoutez... vous me faites de la peine, et je vais vous donner un conseil... Êtes-vous fort, vous?

DELACROIX, repassant.

Oh oui!... en ce moment surtout!...

DANDINET, lui montrant le canon.

Eh bien, mettez votre maison par là.

(Nouveaux rires. — Delacroix, furieux, écarte la tête des Soldats.)

LA SENTINELLE, criant.

AUX ARMES!

(Les Soldats courent à leurs arquebuses et ferment la huis. — Mademoiselle et sa suite arrivent par la droite.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADEMOISELLE, LES COMTESSES DE FIESQUE ET DE FRONTEAC; BEAUFORT, à cheval; OFFICIERS, LAQUEURS.

MADEMOISELLE.

Tenez, duc, voici une maison dont on peut, je crois, faire un observatoire.

DELACROIX.

Ma maison?

BEAUFORT.

En effet, princesse; elle est juste en face du faubourg... c'est un heureux hasard.

DELACROIX, à part.

Quelle dérision!... Mais nous verrons bien si... (à sa suite. Beaumont a déjà mis pied à terre et s'est avancé vers la maison; il frappe.) Pardon, monsieur le duc... mais...

BEAUFORT.

Est-ce que vous êtes le suisse de céans?

DELACROIX.

J'en suis le propriétaire!

BEAUFORT.

C'est à merveille!... Préparez donc vite les chambres du devant pour Son Altesse Mademoiselle et pour sa suite.

DELACROIX.

Mais...

BEAUFORT.

Vous nous remercerez plus tard! (Il lui tourne le dos.)

DELACROIX, furieux.

Le remercier!... le remercier!... (Sur sa porte de Duc.) J'y vais, monsieur le duc!... j'y vais...

UN PAGE, à cheval et éperonné.

Pour Mademoiselle.

MADEMOISELLE.

Une missive de monsieur de Condé!... Comment as-tu fait pour arriver jusqu'ici?... as-tu donc des ailes?

LE PAGE.

Monsieur de Condé en a, princesse... Nous avons sauté un fossé, et nous voilà!

MADEMOISELLE, avec agitation et lui donnant la lettre.

Tenez, duc, voici la communication que je reçois à l'instant! Le péril devient plus grand d'heure en heure, pour l'armée de monsieur de Condé... Les mazarins ont enlevé la position de l'Époux; et, si l'on ne reçoit pas bientôt des renforts, monsieur le Prince est perdu, et la cause de la Fronde est perdue avec lui!

BEAUFORT, avec colère.

Certes!...

MADEMOISELLE.

Et est ordre qui n'arrive pas!... Ah! messieurs du Conseil, vous me le paierez!

BEAUFORT.

Eh! madame, si vous m'en croyez, nous ferons de ces portes-là ce que nous avons fait de celles d'Orléans!... Dites un mot... et...

(En disant ces paroles, il s'est avancé vers la porte et se trouve au face de de Lude.)

DE LUDE.
Pardou, monsieur le duc, mais j'ai la consigne de n'ouvrir les portes que sur un ordre du Conseil... et...

BEAUFORT.
Eh bien! mais je ne vous prie pas de les ouvrir, monsieur; je parle seulement de les enfoncer.

DE LUDE.
Mais avant ou après, monsieur le duc, il vous faudra me passer sur le corps, je vous en préviens.

BEAUFORT.
Je l'entends bien ainsi.
(Mouvement. — De Lude s'est rapproché de ses Soldats. — Beaufort s'est rapproché des siens.)

MADMOISELLE, à part.
Faudra-t-il donc en venir là!...

(Elle se remet, se Conterre arrive par la droite.)
De l'hôtel de ville.

MADMOISELLE, avec joie.
Ah! enfin! (à tous.) Bas les armes!... Voici l'ordre, monsieur de Lude.

(De Lude y jette les yeux et s'arrête.)
BEAUFORT, risant.
Je l'ai me mieux ainsi.

(Il tend la main à de Lude.)
DANDINET, à part.
Et moi aussi. Je n'aurais pas voulu battre la charge contre c'te belle colonelle-là.

(De Lude a descend des autres.)
MADMOISELLE.
Maintenant, duc, ne portez pas une minute.... Ressemblez tous nos défenseurs, et qu'ils volent rejoindre l'armée de monsieur le Prince.

BEAUFORT.
J'y cours, mademoiselle...

MADMOISELLE.
Vous me retrouverez là! (Elle désigne la maison.) Venez, mesdames!

(Les trois Femmes sortent dans la maison. — Beaufort remonte à cheval et sort par la droite. — Tancrède paraît à gauche.)

SCÈNE IV.

TANCRÈDE, DE LUDE, DANDINET, SOLDATS en fond.

TANCRÈDE, à lui-même.
Vous n'êtes pas un Rohan! a-t-elle dit... Mon Dieu! mon Dieu!... aurai-je assez de sang pour effacer tant de mépris!...

DE LUDE, l'apercevant.
Ah! c'est toi, Tancrède!

TANCRÈDE.
Laisse-moi; ne me parle pas!... C'est ta faute si je suis à cette heure aussi dégradé... aussi avili.

DE LUDE.
Pardonne-moi, ami!... j'étais fou... j'étais ivre...

TANCRÈDE.
Oh! et ne pouvoir aller me faire tuer là-bas!... car ma compagnie est encore enchaînée ici...

DE LUDE.
Comme la mienne.

TANCRÈDE, apercevant Mademoiselle sur la terrasse.
La princesse!... la voilà!... C'est elle... Oh! j'ai peur de rencontrer son regard!

MADMOISELLE, à madame de Fiesque, qui l'en voit pas.
De Fiesque... vite, envoyez cet avis à monsieur de Condé. Cherchez quelqu'un d'adroit, de courageux... (à de Frontenac.) C'est nécessaire, car on ne trouvera le Prince qu'au premier rang, et l'on pourrait bien ne pas arriver jusque-là.

TANCRÈDE, avec joie.
Oh! si j'osais!

DANDINET, à part.
C'est ça qui ferait joliment mon affaire. Quel guignon de n'être que tambour!

(Madame de Fiesque paraît, la lettre à la main. — Tancrède court à elle.)
Madame...

MADAME DE FIESQUE.
Monsieur Tancrède!...

TANCRÈDE, écartant la voix, et avec l'accent de la prière.
Son Altesse a un ordre à porter. C'est une mission dange-reuse, et si elle daignait me choisir...

MADAME DE FIESQUE.
Mais...

(Elle interroge Mademoiselle du regard.)

MADMOISELLE, brèvement.

Merci, monsieur; nous en chassons un autre.

TANCRÈDE, à part, avec douleur.

Oh!

DANDINET, involontairement.

Si Son Altesse voulait!...

(Il s'arrête hésitant.)

Tot!

MADAME DE FIESQUE, risant.

Qu'est-ce que j'ai dit là?

MADMOISELLE.

De Fiesque, donnez le billet à cet enfant.

TANCRÈDE, à part.

Oh! c'est trop! c'est trop!

DANDINET, de sa joie.

A moi? pour tout de bon?... C'est-y possible?... Ah! cristi, je vas-t'y courir... Soyez tranquille, princesse, je vais plus vite qu'un écheval; et puis, moi, je me glisse partout, je passe entre les jambes... je marche sur les têtes... je file entre les baïes!... Aussi, j'en suis bien sûr, j'arriverai. Je ne rapporterai peut-être pas ma peau ici, mais, j'en réponds, je porterai la lettre là-bas! (Il se jure comme on lui en disait.) Ordre de Mademoiselle!

(Il disparaît.)

DE LUDE, à part, regardant Tancrède qui est tombé assailli sur le parapet.

Pauvre garçon!...

MADMOISELLE, sur le balcon, regardant au loin avec son lunettes.

Mon Dieu! cette parole d'espoir arrivera-t-elle à temps!... On dirait que nos trompes commencent à plier; leur feu a cessé... serait-ce déjà la déroute?

DE FRONTENAC, à Mademoiselle.

Princesse, rentrez, de grâce!... vous êtes trop exposée ici...

TANCRÈDE, debout.

Ah ça, il n'y aura pas donc une halle pour moi?

MADMOISELLE, qui regarde toujours.

Mais je ne me trompe pas!... ce cavalier qui se dirige bride abattue de ce côté, c'est le Prince! c'est monsieur de Condé! Venez, de Frontenac... venez! (Elle disparaît.)

DE LUDE.

Le Prince!... Aux armes!...

(Condé, à cheval, tête nue, sans hâle, couvert de sang et de poussière, arrive au bas des remparts, saute à terre, jette la bride au Page qui le suit et se dirige vers la maison. — Il rencontre Mademoiselle qui ca sse.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, CONDÉ.

MADMOISELLE.

Prince... c'est vous!

CONDÉ.

Oui, madame; je viens chercher les renforts que vous me promettez... car, foi de Condé! je le jure, je défendrai le terrain pied à pied!

MADMOISELLE.

Ces renforts, je les attends, Prince! Mais vous chancelez...

CONDÉ.

Oui, mes forces sont épuisées, et si je tombais je ne pourrais plus me relever. Mais soyez tranquille, madame, je ne tomberai pas... Dieu! quelle journée!... Tous mes amis... vos plus fidèles serviteurs, tous ou bannis! Les la Rochefoucauld, les Vignerot, les marquis de Laigues, le comte de Bassa... Oh! la reine Anne d'Autriche aura de terribles comptes à rendre à son fils et à Dieu!... Sans son compte attachement pour son aventurier, je n'aurais pas tiré contre moi cet épic qui n'était jamais sorti du fourreau que pour combattre les ennemis du pays...

MADMOISELLE.

Espérons, Prince, que ce laquais italien sera bientôt chassé de France par la victoire.

CONDÉ.

Oui, car il est temps de mettre un terme à cette lutte impie qui épuise mon courage, épuise mes forces!...

MADMOISELLE.

Monseigneur!

CONDÉ.

Princesse, l'étranger seul profite de la guerre civile. En ce moment même, l'envoyé de l'archiduc Léopold qui traite de la paix à Rueil, n'impose-t-il pas des conditions qu'il aurait lui-même qualifiées d'absurdes le lendemain de la victoire de Rocroy?

MADMOISELLE.

Rocroy! Oh! tenez, ce souvenir glorieux est d'un heureux augure, Prince!... et je le sais... vous triompherez!... Oui,

vous triompherez, grâce à Dieu... à votre épée... (On entend, à la cantonnade, des clairons et des tambours.) et grâce aussi aux braves qui viennent se ranger sous vos bannières!...

(Beaufort paraît entouré d'Officiers et suivi de Soldats en toutes armes.)

TOUS, en entrant.

Vive la Fronde!

CONDÉ.

J'aimerais mieux entendre Montjoie et Saint-Denis! mes- sieurs. Mais enfin, à défaut de ce noble cri de nos pères, pou- sions-en un autre qui ne laisse après lui ni regrets ni remords. Vive la France! soldats, et en avant!

TOUS.

Vive la France!

(Condé saute sur son cheval et salue Mademoiselle. — Tous sortent au bruit des clairons et des tambours. — Mademoiselle les regarde s'éloi- guer. — Dandinot est revenu.)

SCÈNE VI.

TANCÈDE, MADEMOISELLE, DELACROIX, DANDINET.

DANDINET, tout essouffé.

Ouf! me voilà j'ai-t-y couru. (Après avoir regardé Mademoiselle.) Oh! la princesse!

MADMOISELLE.

Ah! c'est toi... Comment te nommes-tu?

DANDINET.

Dandinot, mon général!

MADMOISELLE.

C'est bien! Je ne t'oublierai pas.

DANDINET, essouffé de joie.

Ma fortune est faite!

DELACROIX, gémissant.

Et moi, je suis ruiné.

DANDINET.

Tiens, c'est vous?... Qu'est-ce que vous faites donc là? Est-ce que vous êtes mort?

DELACROIX.

Hélas! je n'en vaux guère mieux!

DANDINET.

Vous êtes blessé?

DELACROIX.

Non, c'est elle...

DANDINET.

Qui ça, elle?... Ah oui, je comprends!... Votre boîte. Eh bien, regardez donc la mienne. (Il se tourne de côté et montre sa cuisse qui est percée à jour.) Figurez-vous qu'au moment où je traversais devant les lignes pour rejoindre monsieur le Prince qui était en tête, à la droite, voilà que tout à coup j'entends derrière moi : ttitititit... c'étaient les balles ennemies qui exécutaient un roulement sur ma cuisse. Ce qui fait que j'ai rapporté ma peau, mais qu'elle n'a pas rapporté la sienne. Du reste, j'aime mieux ça. (Une vive fusillade se fait entendre à quelque distance. — Tous les carreaux de la maison volent en éclats.)

DELACROIX.

Ah! c'est pour en devenir fou. (Il recule vivement.)

MADMOISELLE, qui interrompait toujours le dialogue avec une longue-vue. La lutte est plus furieuse que jamais... Les troupes de mon- sieur de Turenne ont l'avantage; nos amis battent en retraite de ce côté!

TANCÈDE, qui regarde aussi.

Ouf... c'est vrai... Ah! enfin!... Oh! viens donc, Mancini; viens, je t'attends!

DÉ LUDE, à son Soldat.

Soldats, à vos postes! (Aux Canonnières.) Et vous, caconniers, à vos pièces!

LE COMMANDANT DES CANONNIÈRES.

Pardon, mon officier, mais nous n'avons pas d'ordre pour tirer sur les troupes royales.

DE LUDE.

C'est bien... nous nous en passerons.

(En ce moment, la fusillade redouble. — Des Soldats de Condé accourent jusqu'au pied des remparts, portant des blessés.)

MADMOISELLE.

Aux armes, soldats! aux armes!...

(Beaufort, avec un gros de Soldats, combattant toujours, paraît alors, battant en retraite.)

BEAUFORT.

Soutenons la retraite, et protégeons les blessés!

CONDÉ, paraissant en combattant.

Tenons bon, mes amis!... Tout n'est pas perdu!

(En ce moment Mancini, suivi de quelques Soldats, s'élance près du rempart.)

MADMOISELLE, s'approchant et avec un cri.

Mancini!

TANCÈDE, avec joie.

Ah!

MANCINI, avec orgueil.

Elle me voit!

(Il s'élance sur un porte-drapeau de Condé et lutte avec lui.)

TANCÈDE, venant au piquet.

Mancini!... tu vas payer tous ses dédains! (Il ajuste Mancini. — Mademoiselle l'a aperçu.)

MADMOISELLE, avec un cri.

Mon Dieu!

TANCÈDE.

Ce cri... Oh! elle mourrait de sa mort! (Il jette son piquet.)

MADMOISELLE, avec joie.

Ah!

(A cet instant Mancini, entouré de frondeurs, est forcé de franchir la porte Saint-Antoine avec l'étendard qu'il a enlevé. Il est blessé, mais combat encore.)

MADMOISELLE, avec douleur, en jetant un regard sur Tancède.

Il est perdu!

TANCÈDE, avec joie.

J'ai compris... Oh! il faut qu'elle me pardonne tout à fait!

(Il s'élance près de Mancini qui, épuisé, est forcé de s'appuyer contre la maison. — Le combat continue en dehors et sur la porte-à-l'eau.)

TANCÈDE, aux Soldats.

Arrêtez... Cet homme est mon prisonnier! —

LES SOLDATS.

Non, non! à mort le mazarin!

TANCÈDE, courrant Mancini de ses bras.

Cet homme est mon prisonnier, vous dis-je! et vous me tra- ces avant de...

(Dans le désordre un coup d'arquebuse part des rangs des Soldats vient frapper Tancède.)

TANCÈDE, tombant.

Ah!

MADMOISELLE, s'élancant vers lui.

Tancède blessé! (Avec force.) Arrête, arrière tous!... Non! Dieu!

(Dandinot s'élance au fond et ramène un chirurgien qui paraît se blesser.)

TANCÈDE.

Une larme! une larme pour moi... vous m'avez donc por- donné?... Oh! alors je puis mourir...

MADMOISELLE.

Non, non... vous ne mourrez pas!

TANCÈDE.

Si, si... je le sens bien... Une dernière grâce... Votre main à pauvre Tancède... à l'officier de fortune.

MADMOISELLE.

A l'officier de fortune?... non, non... mais au noble gentil- homme... au dernier des Rohan!

TANCÈDE.

Merci... Oh! merci... (Il meurt.)

MADMOISELLE.

Ah!...

(Elle s'agenouille auprès de Tancède.)

BEAUFORT, entrant, à Mademoiselle.

Princesse... le maréchal de la Ferté-Sennectère s'approche avec de nouveaux renforts... Nous allons être écrasés! (Il retourne.)

MADMOISELLE, comme elle.

Mon Dieu! mon Dieu!

CONDÉ, qui s'est approché à la faveur du tumulte.

Madame...

MADMOISELLE.

Quoi? que voulez-vous encore?

CONDÉ, les bras étendus.

Faites refermer cette porte... La cause des frondeurs est per- due, et, alors...

MADMOISELLE, avec surprise.

Alors?...

CONDÉ.

J'ai parlé d'Anne d'Autriche, parole de Mazarin, que vous serez reine de France!

MADMOISELLE.

Reine de France!

CONDÉ.

Eh bien! votre réponse, Mademoiselle?...

MADMOISELLE.

Ma réponse?... (Versant les regards qui traversent le pont-levis.) Je tiens l'envoyer moi-même au Mazarin!

(Elle s'élance vers le rempart, arrache la mèche des mains d'un ce-)

nommer et met le feu successivement aux deux pièces qui sont près d'elle. — Aussitôt un grand tumulte dans le faubourg, et les frondeurs reviennent au combat guidés par Beaufort et de Lude.)

BEAUFORT.

En avant! En avant!

(De Lude répète : En avant et charge avec les Soldats.)

GONDÉ, à part.

Ah! Mademoiselle, voilà un coup de canon qui vient de tuer votre mari!

BANDINET, frappé sur la porte Saint-Antoine, criant.

Les mardis reculent!... Ils sont bousculés!... Victoire!... victoire!...

CRIS au fond.

Victoire!... Victoire!

(Gondé et Beaufort paraissent; les frondeurs arrivent en foule. Ils portent des étendards et amènent des prisonniers.)

BEAUFORT, à Gondé.

Monseigneur... vous venez d'ajouter une page à votre histoire.

GONDÉ.

Celle-là, je voudrais pouvoir l'en arracher, monsieur le duc!

MADAMOISELLE.

Oui, car elle est tachée de sang français!

VOUS.

Vive Condé! Vive la Fronde!

ACTE II.

LOUIS XIV ET LOUIS XV.

SIXIÈME TABLEAU.

LES FACHEUX DE MOLIERE.

(L'intérieur de la place Royale. Au milieu, la statue de Louis XIII avec des garçons et des fleurs. Galeries d'arbres, la grille de face et, en dehors, les maisons de la place.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME SCARRON, MOLIERE, LAGRANGE, DUPARC.

(Au lever du rideau, madame Scarron est assise sur un banc de pierre de face, sous les arbres, et tricote. Différents personnages de la cour et de la ville se promènent dans la place. Molière, Lagrange et Duparc entrent par la droite.)

DUPARC, s'avançant.

Et moi, je vous répète, Molière, que c'est folie à vous de ne pas vous rendre vous-même chez Son Altesse le duc d'Orléans, quand il a si gracieusement daigné vous promettre de s'intéresser à vous.

LAGRANGE.

Bah!... il fait si beau... et le soleil est si doux sous ces arbres de la place Royale... n'est-ce pas, Molière?

DUPARC.

C'est cela!... c'est cela! monsieur Lagrange... voilà de vos conseils à vous!... il fait si beau!... le soleil est si doux!...

LAGRANGE, montrant madame Scarron à Molière.

Elle... regardez donc là... tout près... cher maître... cette jolie femme...

DUPARC.

Bon! aux femmes maintenant!... Ah! monsieur Lagrange... tenez, sur mon honneur! vous êtes venu au monde tout exprès pour jouer les étourdis! mon pauvre garçon!

LAGRANGE.

Peut-être bien!... Comme vous pour marmoter les grondeurs éternels... mon bon monsieur Duparc!

DUPARC.

Qu'est-ce à dire!...

MOLIERE.

Allons!... allons!... mes amis!... Duparc, j'ai tort peut-être de ne pas me rendre moi-même chez monsieur d'Orléans... mais j'ai travaillé beaucoup la nuit dernière, vous le savez?... Ne comprenez-vous pas qu'il me soit agréable de venir me reposer un peu de maux sous ces ombrages.

DUPARC.

Sans doute... sans doute...

MOLIERE.

Je vous prie donc, mon cher Duparc, de vouloir bien me remplacer, en cette occasion, en vous rendant chez Son Altesse pour avoir sa réponse au sujet de la demande que je lui ai faite de jouer devant la cour... Lagrange vous accompagnera...

DUPARC.
Un fier compagnon!... merci!

MOLIERE.

J'attendrai ici l'issue de votre visite... et si vous déplaît ou si vous fatigue de venir m'y retrouver...

LAGRANGE.

C'est cela... je reviendrai seul, moi... (Montrant madame Scarron.) Mais les beaux yeux et les jolies mains!

DUPARC, à Lagrange.

Comment donc!... sans doute!... S'il y a une bonne nouvelle à apprendre à Molière... c'est vous qui vous en chargez... monsieur le cerveau brûlé!... non pas!... non pas!... j'ai encore des jambes, Dieu soit loué!... et là le prouve... (S'adressant.) Je cours chez Son Altesse... A bientôt, Molière!

LAGRANGE, qui regarde madame Scarron.

Ah!... et ma compagnie... Duparc... c'est comme cela que vous vous en souciez... (Muet, à Molière.) Oh! il n'en est pas quitte pourtant, et je vais tant le faire enragier en route qu'il en marchera dix fois plus vite... Au revoir!...

(Il s'éloigne vivement du côté de Duparc.)

SCÈNE II.

MOLIERE, MADAME SCARRON, puis MONTMORT, VILLAREST.

MOLIERE.

Bons et chers camarades!... Ah! sous la brutale rudesse de l'un et l'insouciance légèreté de l'autre, il y a pourtant du comar, j'en suis sûr... de la générosité... du dévouement!... Ils ont partagé mes peines et mes fatigues jusqu'à ce jour... Ils partageront bientôt, je l'espère, mes joies... mes triomphes... peut-être... (Il sort un livre de dessous son pourpoint.) Mais j'avais apporté avec moi cette nouvelle comédie de monsieur Scarron... Voyons donc un peu ce qu'il y a dans *Héritier ridicule* qui ait valu la peine d'être représenté trois fois le même jour devant le roi... (Il s'approche de l'un d'eux et se trome toujours sous madame Scarron. — Muet.) Excusez-moi, madame... mais vous scrutez-il incommode que je prise place à vos côtés sur ce banc?

MADAME SCARRON, s'asseyant.

Nullement, monsieur... ce banc est au roi d'abord!... et à tout le monde ensuite.

MOLIERE, s'asseyant après avoir salué de la main; à part.

Lagrange avait raison... une tête intelligente... et les plus gracieuses petites mains... l'air peu caustique... mais après tout, tant mieux... elle ne me distraira pas dans ma lecture. (Il se met à lire. — A ce moment Montmort et Villarest entrent par la droite.)

MONTMORT, à Villarest.

Oui, mon cher, l'anecdote est très-vraie... mademoiselle d'Houdancourt est folle à lier du marquis de Richelieu...

VILLAREST.

Il serait possible?... Une jeune fille que sa mère élève à la brochette pour en faire une demoiselle d'honneur de la reine... quand nous aurons une reine...

MONTMORT, riant.

Où?... quand nous aurons une reine... Oh! mon cher, pour le jour où le roi se mariera, j'ai dans la tête un projet de manteau de moire grise, couvert de dentelles d'or rattachées avec des points couleur de feu... ce sera d'une élégance... (Après un moment muet.) Tiens!... mais qui est-ce que je vois assis là sur ce banc? Mais c'est Molière!...

VILLAREST, se levant.

En effet...

MONTMORT, assis à cet.

Eh! bonjour, mon cher Molière! que je suis aise de vous voir...

VILLAREST.

Et moi pareillement.

MOLIERE, se levant et saluant.

Messieurs...

(Au nom de Molière, madame Scarron a relevé la tête pour regarder ce dernier.)

MONTMORT.

Mais il y a un siècle qu'on ne vous a vu, mon cher ami!... D'où venez-vous donc?... de la lune?...

MOLIERE.

De Lyon, tout simplement...

MONTMORT.

De Lyon?... Pourquoi de Lyon... n'est-ce pas, Villarest?... Qu'est-ce qu'on peut faire à Lyon?...

MOLIERE.

Mais comme partout, je crois, messieurs... son métier... quand on en a un...

VILLAREST.

Où!... oui... Montmort... j'ai entendu parler de cela... Ce

cher Molière a joué par là son *Médecin volant* et sa *Jalousie de Barbouille*, que nous avons tant applaudis il y a huit ans à l'hôtel du prince de Conti...

MONTMORT.

Oh ! la *Jalousie de Barbouille* surtout... Ai-je assez ri pour ma part au *Barbouille*... Et qu'est-ce que vous faites pour l'instant, à Paris, mon cher Molière ?

MOLIÈRE, montrant sa liste.

Vous le voyez... l'essai de lire...

VILLARET, sans Molière.

On plutôt vous courtoises cette belle dame qui est à vos côtés...

MOLIÈRE.

En aucune façon, je vous jure... Je ne la connais même pas...

MONTMORT, qui a pris le livre des mains de Molière.

Peuh !... Quel vous lisez de ces choses-là, mon bon ami !... *L'Héritier ridicule*... du Scarron !... Ah !... mais c'est donc pour perdre votre temps ?... mais c'est archi-mauvais le Scarron !... Tout le monde est d'accord là-dessus aujourd'hui.

MOLIÈRE.

Et tout le monde reviendra demain sur son erreur, monsieur de Montmort... voilà mon opinion... Et je vous avoue que, pour ma part, moi qui ne redoute pas de prendre mon bien où je le trouve... on le sait... j'ai rencontré maintes fois dans les œuvres de l'auteur du *Roman comique* des beautés qui me séduisent... et dont je serai fort heureux, peut-être, du faire mon profit un jour.

MONTMORT.

Pas possible !... Oh !... ce Molière ! il se moque des gens avec un sérieux... il est impayable !... Allons, allons !... mon cher... prenez mon bras, tenez... et venez faire, avec Villaret et moi, le tour de la place... Nous vous amuserons plus en cinq minutes que votre Scarron en deux heures... et dans un autre genre, nous.

MOLIÈRE.

Je n'en doute pas, messieurs... mais j'attends ici deux de mes amis... et je ne puis...

MONTMORT, pressant le bras de Villaret.

Eh bien ! tant pis pour vous, mon cher !... Mais nous reviendrons, entendez-vous ?... Oh ! nous allons revenir... Nous ne vous lâcherons pas comme ça.

MOLIÈRE, à part.

Tant pis !...

MONTMORT, emmenant Villaret.

Nous allons nous promener en causant... Figure-toi, mon cher, que le marquis de Richelieu avait promis...
(Ils ont disparu tous deux en causant vers le fond.)

SCÈNE III.

MOLIÈRE, MADAME SCARRON.

MADAME SCARRON, à Molière.

Monsieur Molière...

MOLIÈRE, étonné.

Madame...

MADAME SCARRON.

Si vous mettez jamais dans vos comédies de ces gens qui viennent à tort et à travers semer d'inutiles ou de sottises paroles sur votre passage, comment appellerez-vous ces fâcheux-là, je vous prie ?

MOLIÈRE.

Ma foi, madame, vous avez trouvé vous-même le terme le plus convenable, je pense ; je les appellerai des fâcheux...

MADAME SCARRON.

A merveille !... Et celle dont vous venez tout à l'heure de défendre le mari avec tant de délicatesse et de bon goût, sera là alors pour applaudir à votre nouvelle œuvre... je vous le promets...

MOLIÈRE.

Comment, madame, vous service ?...

MADAME SCARRON.

La femme de Scarron, monsieur.

MOLIÈRE, se levant et part.

Oh ! madame !...

MADAME SCARRON.

Restez donc, monsieur... La femme d'un poète pauvre, infirme et déjà à moitié oublié, mérite-t-elle tant de respects ?

MOLIÈRE.

Oui, madame, quand la femme de ce poète... pauvre, c'est possible... mais oublié... ou qu'on oublie... je le nie... est, ainsi que vous, belle, spirituelle et brune. Je hais le hasard qui m'a fait vous rencontrer, madame ; car, déjà plusieurs fois depuis mon retour à Paris, si je n'avais risqué d'être mal reçu de Scarron...

MADAME SCARRON.

Vous lui auriez fait l'honneur d'une visite ?... Eh bien, venez donc chez lui, monsieur... venez... et quoique notre maison ne respire ni l'élégance ni la richesse, nous tâcherons que vous ne vous y déplaisiez pas trop, toutfois... au cheval de notre pauvre malade... en compagnie de messieurs de Turenne et Mignard... et de mesdames de la Sablière et de Sévigné.

MOLIÈRE.

Une noble compagnie, madame... et digne en tous points du poète illustre et de la sainte femme qui la reçoit... Mais en vérité, madame, excusez cette observation... Savez-vous que, jeune et belle comme vous êtes, cela est vraiment, de votre part, au-dessus de tout éloge d'avoir consenti...

MADAME SCARRON.

A lier mon existence à celle d'un homme dont la maladie a fait presque un être en dehors de l'espèce humaine !... Est-ce donc à vous, un poète aussi... et qui sera illustre un jour, j'en suis sûr, est-ce donc à vous, qui êtes bon et généreux, chacun le sait, d'être surpris qu'en face d'une misère immense, sans remède, je me sois sentie prise d'une telle pitié, que, pour soulager cette misère, sinon pour l'entretenir absolument, j'aie passé par-dessus tout... tristesses, ennuis... voire même... répugnances ?... Notre mission, à nous autres femmes en ce monde, n'est-elle pas d'aimer et de plaindre ?... Eh bien ! j'aime et je console celui qui ne trouvait plus, depuis longtemps, que dédains et cruautés... Sourire aux heureux est chose facile et ordinaire, monsieur... mais pleurer avec ceux qui souffrent... voilà, je pense, où est le devoir aimé de Dieu !...

SCÈNE IV.

MOLIÈRE, MADAME SCARRON, puis MADAME PILLOU,
MADAME DE LONGUEVILLE.

MADAME SCARRON.

Mais pardon, monsieur Molière. Je crois que vous aurez bien de la peine à continuer votre lecture ; ma société d'un côté, les fâcheux de l'autre... (à part) Et tenez... oh ! on ne vous laissera pas tranquille.

MOLIÈRE, à part.

Ah ! cette fois, ce sont deux figures de femmes que vous devez connaître, au moins de vue !

MADAME SCARRON.

Oui, oui... madame de Longueville, la duchesse, qui passe sa vie à faire ce qu'on nomme aujourd'hui du beau langage... et madame Pillou... la parvenue... qui passe ses jours à imiter la duchesse...

MADAME DE LONGUEVILLE, entrant à droite auprès de madame Pillou.

Mon Dieu, ma chère, arrêtons-nous, par grâce, un instant... car ce méchant soleil nous traite de Turc à More... sans égard pour le satin de notre visage...

MADAME PILLOU.

Il est bien vrai, chère duchesse... et, pour ma part, je lui serais vraiment obligée, de la dernière obligation, de se cacher un peu derrière quelque nuée complaisante...

MADAME DE LONGUEVILLE.

D'ailleurs, n'est-ce pas messieurs de Villiers et Plapison que nous apercevons là-bas ?

MADAME PILLOU, se levant et part.

La perspicacité de vos regards est au-dessus de toute louange, chère duchesse... Voilà bien véritablement messieurs de Villiers et Plapison... les arbitres souverains des belles choses, qui se dirigent de ce côté...

MADAME SCARRON, à Molière.

Quels sont ces messieurs de Villiers et Plapison, je vous prie ?

MOLIÈRE.

Des gens qui n'ont jamais rien fait, afin d'avoir plus de temps à eux pour nier ce que font les autres...

(Entrée de de Villiers et de Plapison.)

Eh ! je vous l'avais bien dit, Plapison... ce sont les belles des belles... L'incomparable duchesse de Longueville... et l'imitable madame Pillou.

PLAPISON.

Sur l'honneur, mesdames, si je refusais de me rendre au témoignage de mes yeux, c'est que ce cruel de Villiers m'avait si bien fatigué le cœur et le cerveau en me disant son dernier sonnet, que je n'étais plus sur terre, moi...

DE VILLIERS.

Même pour y voir des arques, mon cher Plapison !

PLAPISON.

Ah ! très-joli !...

MADAME DE LONGUEVILLE.

Trop joli, même !...

MADAME PILLON.

Oh! oui... trop joli...

DE VILLIERS.

Vous pâtraient-ils, mesdames, de prendre notre bras...

MADAME DE LONGUEVILLE.

Mon Dieu, monsieur de Villiers... c'est que nous ne vous dissimulons pas, cette chère madame Pillon et moi, que nous sommes sur les dernières limites de la fatigue...

MADAME PILLON.

Oh! c'est bien vrai... les dernières limites...

PLAFISSON.

N'est-ce que cela... belles dames... Eh bien! mais nos chaises sont là... à l'une des portes... toutes prêtes à transporter au bout du monde, s'il le faut, tant de charmes et de grâces...

DE VILLIERS, adressant ses bras à madame de Longueville.

Allons!... encore un peu de courage pour les mignons supports de votre olympienne stature, madame la duchesse...

MADAME PILLON.

Oh! oui... ce sont nos supports qui sont bien endommagés!...

PLAFISSON.

Et tout en vous escortant, en galans chevaliers, postés à la portière de vos chaises, belles dames... je vous vous réclame, moi, le sonnet de mon ami de Villiers... Ce sonnet si pur et si touchant... que j'en suis encore comme un fou en me le rappelant...

DE VILLIERS.

Et moi, de mon côté, belles dames... je vous vous réclame, et vous réclame, le mot le plus adorable que j'aie entendu de ma vie... Un mot de Plafisson, bien entendu... à propos de ce pauvre Corneille... dont quelques bons gens daignent encore s'occuper... (Traduisant ses bras à madame de Longueville.) Allons!...

PLAFISSON, même pris à madame Pillon.

Allons!...

MADAME DE LONGUEVILLE.

Allons!... puisqu'il le faut... chère madame Pillon... mais nous en mourrions!

DE VILLIERS.

Hein?...

MADAME DE LONGUEVILLE.

De fatigue... de fatigue...

MADAME PILLON, à Plafisson.

De fatigue!...

(Les quatre personnages ci-dessus s'éloignent par la gauche.)

SCÈNE V.

MADAME SCARRON, MOLIERE, puis DE LA PÉPINIÈRE.

MOLIERE, se levant et s'asseyant.

Eh bien! que pensez-vous, madame, de ce jargon?... On dit la langue française pauvre... mais ces gens-là la font misérable!... Oh! les beaux-esperts et les précieuses!

MADAME SCARRON.

A inscrire sur vos tablettes, avec nos fâcheux, n'est-ce pas, monsieur Molière?...

MOLIERE.

Oh! je n'y fuitrai pas, madame, je vous le jure!... O ridicules... ô vices!... ô mensonges de la société!... Que j'aie un théâtre à moi, et ma plume se brisera sous mes doigts, ou je vous clouera sur mes planches!... (Regardant à droite de la Pépinière qui s'enfuit vers de Lagrange.) Encore un type!... mais d'un genre plus amusant, celui-là, du moins: c'est le bourgeois gentilhomme... Regardez-le... marchant tout bouffi d'argent et d'orgueil comme un paon qui fait la roue... il me connaît un peu... il va m'honorer d'un regard sans doute... et d'une phrase ou deux sur sa noblesse et ses châteaux!...

DE LA PÉPINIÈRE, à ses valets.

Allons! drôles!... à distance!... à distance!... s'il vous plaît!... Six pas... ni plus ni moins... six pas, entendez-vous!... c'est le compte... entre des espèces comme vous et un homme comme moi... (Appelant Molière.) Eh! mais, c'est ce monsieur Molière que j'aperçois là, je crois!... Bonjour, mon cher, bonjour. Il vous faut me venir voir un de ces jours à mon hôtel, mon cher, mon hôtel que j'ai fait bâtir tout exprès pour moi... dans le quartier Saint-Germain... je vous donnerai à travailler à quelque divertissement... pour ma société... et je vous paierai bien, entendez-vous? car j'aime les arts... moi... j'encourage les arts... moi... (Molière s'incline.) Ah revoir donc, Molière... au revoir!... (A ses valets.) Eh! eh! eh!... six pas... mesurez-les... six pas... ou je vous chasse!...

(Il disparaît par la gauche.)

MOLIERE, riant.

Ah! ah! ah!... Que vous disais-je, madame?...

MADAME SCARRON.

En effet, celui-là est plus amusant que les autres... S'il est ridicule, du moins il l'est franchement!...

(Elle se lève.)

MOLIERE.

Mais vous partez déjà, madame... Ah! c'est juste... vous êtes venue là pour vous reposer... et avec mon cours interrompu d'observations de meurtres!...

MADAME SCARRON.

Vous m'avez distraite de mes chagrins, monsieur.

MOLIERE.

De vos chagrins?...

MADAME SCARRON, lui montrant Duparc et Lagrange qui arrivent à droite.
Voilà vos amis qui reviennent, monsieur... Oh! bien vos amis, je crois, ceux-là...

MOLIERE.

Duparc et Lagrange!... Excusez-moi, madame... (Cependant à eux.) Eh bien!... la réponse de Son Altesse?...

LAGRANGE.

Sa réponse!... cher maître!... m'écarter que vous ne la pouvez espérer... il promet!...

DUPARC.

Permettez!... permettez!... Que diable, monsieur Lagrange, c'est moi que Molière a chargé de la commission... c'est donc à moi de rendre compte du résultat!...

LAGRANGE, à part.

Oh! vilain bougon!... (Regardant madame Scarron.) Tiens! la jolie dame qui est toujours là!...

MOLIERE, à Duparc.

Je vous écoute, Duparc...

DUPARC.

La réponse de Son Altesse, la voici : Jeudi prochain, vingt-quatre octobre, nous jouons devant Sa Majesté, dans la salle des Gardes du vieux Louvre!...

MOLIERE, avec joie.

Devant Sa Majesté!... Enfin!... Ah! cher Duparc!... cher Lagrange!... le monde est à moi!... (Appelant madame Scarron qui le regarde passer.) Oh! pardon, madame!... pardon!... Vous venez de me dire que vous avez des chagrins... et je laisse éclater ma joie devant vous!

MADAME SCARRON.

Je n'en suis point jalouse, monsieur Molière... loin de là!... Oui, le monde est à vous maintenant de par le génie qui brille dans vos yeux... et j'applaudis d'avance à vos futures victoires... Adieu donc... Seulement... un mot encore... si vous voulez bien, avant de nous quitter!...

MOLIERE.

A vos ordres, madame.

LAGRANGE, à Duparc.

Tiens!... tiens!... Molière qui cause avec la jolie dame, dites donc, Duparc!

DUPARC.

Eh bien! c'est qu'il a quelque chose à lui dire, probablement.

MADAME SCARRON.

Vous avez promis une visite à mon mari, monsieur Molière... Cette visite... voulez-vous la lui faire ce soir?

MOLIERE.

C'est trop d'honneur pour moi, madame... Ce soir, à huit heures, je serai chez vous.

MADAME SCARRON.

Et... si je me permettais alors... ce soir... de vous remettre un placet... avec prière de le faire passer au roi par l'intermédiaire de monsieur d'Orléans?... Scarron est bien pauvre, monsieur Molière... il faut que ses amis s'occupent de lui... et vous êtes de ses amis... je le sais maintenant!...

MOLIERE.

Votre placet sera demain entre les mains de monsieur d'Orléans, madame, et après-demain entre les mains du roi, je m'y engage.

MADAME SCARRON, sortant le malle de Molière.

Merci!... Au revoir donc, monsieur... à bientôt!...

MOLIERE, s'inclinant.

A bientôt!... (Il se voit des yeux passant qu'elle s'éloigne.) Pauvre et noble femme!... elle implore quand elle a tout pour commander... (Souriant.) Après cela... qui sait?... elle commandera peut-être un jour!...

LAGRANGE.

Quelle est donc cette dame, maître?

MOLIERE.

Une charmante personne, et qui trique à merveille, mon ami.

DUPARC.

C'est bien fait!

Oh! c'est bien fait.

LAGRANGE.

MOLIÈRE, repartant à gauche.

Mais qu'ai-je vu?... mes fâcheux qui accourent de ce côté... Oh! je n'ai plus le temps de les entendre. (Entendant Ours et Lagrange.) Vite! vite! mes amis! Allons étudier! Jeudi nous jouons devant le roi Nicomède et le Docteur amoureux. (Il s'éloigne vivement par la gauche, suivi de Duparc et Lagrange.)

SCÈNE VI.

MONTMORT, VILLAREST, entrant bras dessus bras dessous, en riant.

MONTMORT, à Villarest.

Hâtons-nous, mon cher... Coquartre Molière doit nous attendre avec une impatience... Eh bien! il est parti...

VILLAREST.

Quand nous avions pris la peine de revenir ici!

MONTMORT.

Tout exprès pour lui... Tiens, vois-tu, Villarest, tous ces histrions et écrivains, ça ne vaut pas une bouffée fanée.

VILLAREST.

C'est mon opinion!

MONTMORT.

Au diable Molière!... Nous le sifflerons à sa première pibée, n'est-ce pas?

VILLAREST.

Nous le sifflerons encore à sa dernière, parbleu!

MONTMORT.

Nous le sifflerons toujours! C'est si bon!... et si facile de siffler!...

(Ils se prennent le bras et s'éloignent.)

SEPTIÈME TABLEAU.

UN DÉCOR DU GRAND ROL.

Un plateau très-éclairé. — Au fond, des arbres dont on ne voit que le haut et qui masquent la vue. — À droite, le château, auquel on monte par un perron. — À gauche, des arbres.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHAUVELOT, HYACINTHE.

CHAUVELOT, entrant vivement par la droite, portant une boîte de Bierre. Et cet animal d'Hyacinthe... où est-il?... où est-il?... je vous le demande!... voilà une heure que je le cherche partout... (Repartant à gauche.) Ah! c'est lui, je crois, là-bas... Eh oui... viens... viens vite... dépêche... (Montrant les arbres.) Ces fleurs dans le grand salon, où tous les rafraîchissements sont disposés déjà. (Il entre dans le château.)

HYACINTHE, accourant en criant à la suite.

Voilà, voilà, notre maître... Quoi qu'il faut ratisser? (S'arrêtant au-dessus de lui.) Tiens, il n'y a plus personne... Eh! notre maître... Est-ce qu'il n'est envolé?

CHAUVELOT, sortant de château.

Ah! te voilà, bêtire... c'est bien heureux.

HYACINTHE.

Vous êtes trop honnête, notre maître.

CHAUVELOT.

Hein? (Lisant les épaves.) Ça croit que c'est pour avoir le plaisir de le voir qu'on l'appelle... Voyons... le roi va arriver...

HYACINTHE.

Ah! tant mieux.

CHAUVELOT.

Vous-tu te taire, hein? Le roi va arriver... Déjà quelques seigneurs se promènent en l'attendant dans le parc. La besogne est-elle complètement achevée là-bas? (Il montre le fond. Hyacinthe se agite peu.) Eh bien! me répondras-tu?

HYACINTHE.

Mais vous m'avez ordonné tout à l'heure de me taire.

CHAUVELOT.

Quelle bêtise!... (Crisse.) Et je l'ordonne de parler, là, maintenant... La besogne est-elle terminée là-bas?... m'entends-tu?

HYACINTHE, trop vite.

Oui, notre maître, tout est fini... tout à fait fini, absolument fini. On a travaillé la nuit dernière, comme vous l'avez ordonné, sans s'arrêter, en vrais enrages... et moi le premier, notre maître, j'y ai gagné, j'en suis sûr, une peur bleue... que j'espère bien que vous me revaudrez ça... car enfin, si je suis malade de m'être éreinté le corps et l'âme à force de coups de hache, ça mérite bien, je crois...

CHAUVELOT.

Silence!... Je crois que le drôle se permet de demander quelque chose, vraiment! quand on ne m'a rien donné encore, à

moi!... Un dernier mot et va-t'en... Nos hommes sont-ils à leur poste?

HYACINTHE.

Oui, notre maître, tous... tous... et Thomas, et Pierre, et Joseph, et Jacquot, et Sidoine, et Paul, et François, et Louis, et Cyprion, et Baliveau, et Robert, et cent autres. Chacun, selon sa consigne, est au bas de l'arbre qui lui a été assigné, l'œil au guet, la corde en main, et un premier signal...

CHAUVELOT, apercevant de Villiers et Plapissou qui entrent à distance, se précipitant sur Hyacinthe.

Assez, assez, gredin!... (A part.) Des seigneurs qui se dirigent de ce côté... S'ils entendaient... Eh bien! merci! c'est pour le coup que voilà une surprise qui ne surprendra plus personne... et que M. de Colbert me chassera!

HYACINTHE.

Pourquoi donc l'est-ce que vous me serez comme ça, notre maître?

CHAUVELOT.

C'est pour l'étrangler, si tu as le malheur d'ouvrir encore la bouche, animal... (Le prenant.) Allons... marche! (Ils s'éloignent.)

SCÈNE II.

DE VILLIERS, et PLAPISSOU, qui se promènent en rond, revenant en arrière, puis VILLAREST et DE MONTMORT.

DE VILLIERS.

C'est égal, mon cher Plapissou, le jarret n'y est plus... comme il y a quinze ans. Vous en souvenez-vous... quand nous fassions cent fois en une heure le tour de la place Royale?

PLAPISSOU.

C'est vrai! c'est vrai! Autre temps, autres jarrets, mon cher de Villiers... Mais y a-t-il quinze ans de cela, croyez-vous?

DE VILLIERS.

J'en suis trop sûr... hélas!... C'était à l'époque des premiers débuts de ce Molière au théâtre du Petit-Bourbon... et au moment où je composais ma comédie de Zélide... que le drôle eut l'impudence de trouver mauvais...

PLAPISSOU.

Eh! moi! vous avez bien pris votre revanche depuis, en baissant cruellement ses œuvres à mesure qu'elles paraissent.

DE VILLIERS.

Tâche à laquelle vous m'avez aidé de tous vos moyens, mon cher Plapissou, je le reconnais hautement...

PLAPISSOU.

Oh! moi!... que voulez-vous?... ça paraît un cœur... J'ai toujours détesté ce Molière d'instinct... Je ne sais pas pourquoi, mais tous ces gens qu'on intitule de grands hommes... ça me prend sur les nerfs... (Il Villarest et de Montmort partent, les apercevant.) Eh! mais... ce sont ces chers marquis de Montmort et de Villarest!

DE VILLIERS.

Ah! mais c'est un tour pendable que vous nous jouez là, messieurs... Nous nous imaginons, Plapissou et moi, être les premiers à Meudon, pour attendre l'arrivée du roi.

VILLAREST.

Et vous ne serez que les seconds!

MONTMORT.

Si nous nous coupons un peu la gorge, pour savoir à qui restera le terrain!...

PLAPISSOU.

Merci!... merci!...

VILLAREST.

Ah! ce cher Plapissou, il n'aime pas beaucoup à mettre l'épée à la main...

PLAPISSOU.

Ce n'est pas mon métier de me battre... tiens!... je laisse cela aux soldats...

VILLAREST.

Et au maréchal de Turenne, et au roi, n'est-ce pas? qui a si vaillamment conduit, l'année dernière, l'expédition du Rhin? A propos du roi, messieurs, que vous semble de son idée de faire bâtir un château ici?

DE VILLIERS.

Dame!... Sa Majesté se déplaçait à Saint-Germain... Elle se rapproche de Paris... elle a raison, si cela lui plaît.

MONTMORT.

Elle se rapproche de Paris... soit! mais à quoi sert de se rapprocher de quelqu'un qu'on ne voit pas... si on ne le voit pas... On aura beau dire et beau faire... avec ces bois qui masquent la vue, là-bas, Meudon sera toujours un endroit fort triste.

DE VILLIERS.

Ah! ça, c'est un mot de Sa Majesté sur Meudon... à sa dernière visite, monsieur de Montmort!... Vous volez les mois de Louis XIV!

On ne vole qu'aux riches, n'est-ce pas, marquis?...
 DE VILLIERS.
 Ah ça, messieurs, étiez-vous hier à la représentation du
Malade imaginaire de Molière, au Palais-Royal?...
 MONTFORT et VILLARST.
 Sans doute... sans doute!...
 DE VILLIERS.
 Au fait, qu'en souvenirs, monsieur de Villarst... vous avez
 sauté l'un des premiers sur le théâtre... Quel esclandre, hein ?
 PLAFISSON.
 Ce pauvre Molière ne s'en relèvera pas... il était déjà ma-
 lade... cela va l'achever...

MONTFORT.
 Tant pis pour lui... pourquoi aussi s'avise-t-il...
 VILLARST, qui repoussait au fond, à gauche.
 Messieurs, messieurs, n'est-ce pas le roi et sa suite qui s'avan-
 cent là-bas...

LES TROIS COURTISANS, s'élancent sur la gauche.
 Le roi!...
 MONTFORT.
 Oui, oui, c'est bien Sa Majesté... avec madame de Montespan
 et monsieur de Colbert, le contrôleur général...
 DE VILLIERS.
 Oh!... la favorite est plus belle que jamais, aujourd'hui !
 MONTFORT.
 Plus belle... croyez-vous, de Villiers?... Moi, depuis que le
 roi commence à s'ennuyer près d'elle, je trouve que madame
 de Montespan a bien perdu.

VILLARST.
 Le roi s'ennuierait près de madame de Montespan!... qui dit
 cela?
 DE VILLIERS.
 On ne le dit pas encore... on se contente de le penser...

PLAFISSON.
 Et quelle est l'heureuse mortelle, à votre avis, qui serait
 appelée à remplacer bientôt la favorite dans le cœur du roi ?
 MONTFORT, regardant à droite.
 L'heureuse mortelle, messieurs ! Tenez, regardez de ce côté,
 cette femme au costume sévère, au maintien composé, qui af-
 fecte de monter seule vers ce plateau... comme si elle n'était
 pas digne de marcher au milieu de tout ?

VILLARST.
 La veuve Scarron... la gouvernante des enfants du roi... Ah !
 ah ! ah ! une femme de trente-huit ans... allons donc !... quand
 le roi n'en a pas encore trente-cinq!... Ah ! ah ! ah !

MONTFORT.
 Pensez-en ce que vous voudrez, Villarst... Mais là voilà...
 suivez mon conseil... croyez-moi, si vous tenez à rester bien en
 cour, saluez madame Scarron, bien bas... comme moi... plus
 bas que moi... si c'est possible.

DE VILLIERS, aux autres.
 Il a peut-être raison!...
 (De Montfort est allé à madame Scarron, qui entre par la droite, et
 s'incline profondément devant elle.)

VILLARST, aux autres.
 An fait, quand on salue, ça coûte si peu...
 PLAFISSON.
 De se baisser un peu plus ou moins, parlent !
 (Ils s'avancent tous trois vers madame Scarron et la saluent ensemble
 humblement. A ce moment les Pages qui précèdent la Roi paraissent
 à gauche; puis, le Roi, accompagné de madame de Montespan, pa-
 rais, suivi de Colbert, Lauzun et de plusieurs autres Seigneurs.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LOUIS XIV, MADAME DE MONTESPAN, COLBERT,
 SEIGNEURS et DAMES DE LA COUR, puis MOLIERE.

LOUIS XIV, à Colbert.
 Oui, monsieur le contrôleur général, nous sommes enchantés
 du goût et de la magnificence qui ont présidé aux plans de
 cette demeure toute royale... et nous vous en adressons, devant
 tous, nos sincères félicitations.

COLBERT.
 Oh! sire... c'est trop de bonheur pour moi déjà que d'avoir
 vu vous plaire.

LOUIS XIV, à madame de Montespan.
 Mais qu'avez-vous, madame ? vous semblez mal à l'aise...
 MADAME DE MONTESPAN.
 Oh!... ce n'est rien, sire... un peu de fatigue peut-être.

LOUIS XIV.
 Entrez donc vite nous reposer, je vous prie... (aux Seigneurs.)
 Venez-vous, messieurs... Colbert va nous faire les honneurs du
 château... (Les Seigneurs s'inclinent. — Louis XIV, précédé de Colbert, va

prendre la main à madame de Montespan, lorsqu'il aperçoit madame Scarron inno-
 cente à droite.) Mais, je ne me trompe pas... c'est madame SCARRON
 que j'aperçois là... (Il se retourne brusquement, le Roi va à madame Scarron
 qu'il salue.) En vérité, madame, c'est rareté que de vous ren-
 contrer près de nous, maintenant... Me feriez-vous la grâce de
 me dire pourquoi l'on ne vous voit plus jamais ?
 (A ce moment, Molière paraît à gauche et écoute.)

MADAME SCARRON.
 Sire, pardonnez-moi... tant que mon service m'a fait un de-
 voir d'aller à la cour, je m'y suis montrée ; mais maintenant
 que vos enfants sont presque toujours avec leur mère...

LOUIS XIV, regardant madame de Montespan.
 Ah!...
 MADAME DE MONTESPAN.

Sire...
 LOUIS XIV, avec un geste de contentement à madame de Montespan.
 Permettez, madame...

MADAME SCARRON, continuant.
 Je m'abstiens d'une représentation qui ne peut convenir à la
 veuve du poète Scarron.

LOUIS XIV.
 Vous avez raison, madame ; et il y a longtemps que ce nom ne
 devrait plus figurer sur les listes de la cour ; mais j'espère que
 demain la marquise de Maintenon paraîtra au lever de la
 reine.

MADAME SCARRON, s'inclinant.
 Oh! sire...
 (Le Roi la saluait et prend la main de madame de Montespan pour mon-
 ter au château, suivi des Seigneurs.)

DE MONTFORT, à de Villiers, Plafisson et Villarst.
 Eh bien ! que vous disais-je tout à l'heure ?

DE VILLIERS.
 Ob!... saluons... saluons encore...
 VILLARST.

Saluons toujours...
 PLAFISSON.
 Oui, oui... madame de Montespan vacille sur son trône de
 rose... Monsieur donc à madame de Maintenon!...
 (Ils passent tous quatre en saluant madame de Montespan toujours
 immobile, et disparaissent à leur tour en entrant dans le château. —
 Pendant ce temps là, Molière s'est avancé lentement vers elle ; il est
 vieilli et semble souffrant.)

SCÈNE IV.

MOLIERE, MADAME DE MAINTENON.

MADAME DE MAINTENON, se voyant seule.
 Enfin... enfin!... Ah! mon cœur, contents-tu!... sage est
 celui qui sait cacher sa joie comme sa douleur!

MOLIERE, près d'elle.
 Même auprès de ses vieux amis, madame ?
 MADAME DE MAINTENON, avec un cri.

Molière!
 MOLIERE, le saluant.

Salut à la marquise de Maintenon... salut à l'étoile qui se
 lève!

MADAME DE MAINTENON, lui tendant la main.
 Non, non ! salut à l'amie... d'abord... à l'amie toujours...
 Molière... à l'amie qui n'oubliera jamais... Oh ! je suis heu-
 reuse de vous voir, tenez, Molière... et vous avez raison tout
 à l'heure... Oui, devant vous, je puis laisser éclater ma joie...
 devant vous qui avez remis il y a quinze ans mon premier pla-
 cet au roi... et qui me retrouvez aujourd'hui...

MOLIERE.
 Toujours noble, belle, spirituelle et pieuse, comme il y a
 quinze ans, madame...

MADAME DE MAINTENON.
 Toujours belle... aimez-vous ?

MOLIERE.
 Vous savez bien qu'on m'accuse au contraire de trop dire la
 vérité...

MADAME DE MAINTENON.
 Oh!... j'ai été bien ingrate envers vous, pourtant, depuis
 quelques années... C'est à peine si nous nous sommes rencon-
 trés... quelquefois, par hasard... n'est-ce pas?... et si nous avons
 échangé alors un regard, une parole... un sourire... Mais si vous
 saviez ce qu'il m'a fallu de peines et de soins... pour marcher
 pas à pas... dans cette route que je m'étais tracée!... Que d'hu-
 miliations, que de dégoûts, que de honte d'abord!... et com-
 bien j'ai dû dévorer de larmes souvent en secret!... Mais me voici
 enfin près du but que j'avais rêvé... ce but, je l'aperçois... Je le
 touche presque du doigt... je vais l'atteindre... et... (S'arrête
 et se penche vers elle et puis continue.) Mais parlons de vous, à présent, vous

avez remporté bien des victoires, Molière... pendant ces quinze années... n'est-ce pas? Oh! je vous l'avais prédit... souvenez-vous-en!... bien des chefs-d'œuvre, le *Misanthrope*, *Tartuffe*, *l'École des Femmes*, *l'Avare*!... et tant d'autres, ont accumulé sur votre front les palmes de la gloire!...

MOLIÈRE.

Pauvres palmes, madame, qui ne touchent que le front sans garantir le cœur...

MADAME DE MANTENON.

Qu'entendez-vous? vous avez des chagrins, Molière?... En effet, je n'avais pas remarqué encore comme votre visage est défilé... votre contenance abattue... Oh! des envieux, des jaloux, des méchants!... n'est-ce pas?

MOLIÈRE.

Non!... les envieux et les jaloux, je les dédaigne... Les méchants, le roi, dans sa suprême bienveillance, les écarte de ma route...

MADAME DE MANTENON.

Qu'est-ce donc alors?

MOLIÈRE.

Permettez, madame... S'il est de ces vœux ardents qu'une femme peut craindre de dévoiler même devant son ami le plus dévoué... c'était là, je crois, du moins votre pensée tout à l'heure, madame...

MADAME DE MANTENON.

Molière!...

MOLIÈRE.

Eh bien!... pardonnez-moi... mais vous devez le comprendre bien mieux encore, madame, il est aussi de ces douleurs qu'un homme de mon âge redoute d'avouer... même à une femme aussi compatissante que vous...

MADAME DE MANTENON, se levant et s'approchant.

Je n'insiste pas... (à part.) C'est vrai! pauvre Molière!... j'oubliais qu'il aime et qu'on ne l'aime pas!... (et la porte de l'alcôve et les pages paraissent.) Mais voici le roi qui reparait, je crois... Ne venez-vous pas pour lui parler, Molière?...

MOLIÈRE.

En effet... Encore une grâce à lui demander... la dernière, sans doute!...

MADAME DE MANTENON.

Oh! quelle idée!...

MOLIÈRE.

Hélas! madame... ne faut-il pas que la fatigue achève ce que le chagrin a commencé?...

(Pendant ces derniers mots, les Seigneurs et Dames de la cour sont descendus à moitié sèches; le Roi vient ensuite, causant avec madame de Montespan.)

SCÈNE V.

TOUS LES PERSONNAGES DU TABLEAU.

DE VILLES, à ses côtés, s'approchant Molière.

Molière ici...

PLAFISSON.

Nous qui l'espérons dans son lit...

VILLERST.

Que vient-il faire?...

MONTFORT.

Nous accuser, sans doute... Gare à nous!...

MOLIÈRE, qui s'est avancé vers le Roi.

Sire...

LE ROI.

Ah! c'est vous, Molière?... Très bien... Soit ici, soit au Louvre, j'attendais votre visite aujourd'hui... car vous avez des plaintes à m'adresser, n'est-ce pas? (à part.) Oui, oui... je sais ce qu'il s'est passé hier au Palais-Royal... Plusieurs des gardes, et quelques seigneurs de la cour, m'ont dit, ont dit, ont dit entrer de force à votre théâtre, et, ce qu'il y a de plus honteux, comme un de vos valets leur réclamait le prix de leurs places, ces faux gentilshommes, ces faux braves, n'ont pas craint de tirer l'épée et d'en frapper le pauvre diable qui obéissait à sa consigne... Tout cela est-il vrai, Molière?

MOLIÈRE.

Oui, Sire.

LE ROI.

Eh bien! justice vous sera rendue, entendez-vous? justice pleine et entière... je vous en donne ma parole royale... Tout le monde payera dorénavant, je le veux, pour aller vous applaudir... Et quant à ceux qui ont causé le scandale d'hier, je leur impose l'obligation de faire une pension à la veuve du malheureux qu'ils ont tué. Cela vous satisfait-il ainsi, Molière?

MOLIÈRE.

Oh! Sire, je n'osais tant espérer.

COLBERT, qui causait avec Chauvelot.

Alors, tu es certain que tout est préparé?

CHAUVELOT.

Tout, monseigneur!...

COLBERT, s'avançant vers le Roi.

C'est bien!...

LE ROI, à Colbert.

Et là-dessus, monsieur le contrôleur général... nous allons retourner, s'il vous plaît, vers notre carrosse, pour reprendre le chemin de Paris...

COLBERT, se retirant.

Sans plus me faire d'observations sur votre château de Meudon, Sire?

LE ROI.

D'observations... Pourquoi cette question, monsieur de Colbert?... Ah! ah!... je ne sais... mais votre sourire cache quelque chose, il me semble!...

COLBERT.

Oh!... il n'en cache pas tant que ces arbres au pied de cette terrasse, sire!...

LE ROI, se levant.

Bon!... le regret que nous avons manifesté devant vous, l'autre jour, vous a touché au cœur, à ce qu'il paraît, monsieur le contrôleur général?... Que voulez-vous?... en effet, nous l'avons vu... si ces bois ne masquaient pas la vue... le château de Meudon tenait un séjour sans pareil.

COLBERT.

Eh bien! sire, une prière... Daignez lever la main... rien qu'un geste... un seul... et ces bois qui vous gênent, souriez, comme tout ce qui est en France, à votre pouvoir, vont aussitôt disparaître...

LE ROI.

Comment?... Nous prenez-vous pour une fée, monsieur de Colbert?...

COLBERT.

Pourquoi pas, Sire, si vous voulez en prendre la peine!...

LE ROI.

Vraiment?... Mais vous me donnez envie d'en faire l'expérience... Soit donc... je lève la main en ordonnant que ces massifs d'arbres disparaissent!...

(Il lève la main. Un son de trompe part d'en bas. — A ce signal tous les arbres du fond disparaissent et l'on aperçoit les campagnes environnantes et Paris dans le lointain.)

TOUT LE MONDE, avec admiration.

Ah!...

LE ROI.

Bravo! monsieur de Colbert... c'est de la magie, en effet, cela!... mais de la magie magnétique, et dont nous vous laissons tout le mérite!... A la bonne heure... maintenant, du moins, de cette terrasse nous pourrions saluer notre bonne ville de Paris... (A madame de Barres.) N'est-il pas vrai, madame... notre bonne ville de Paris... que nous chérissions tant!...

COLBERT.

Et qui vous respecte et vous adore, Sire!...

DE VILLES, à ses côtés.

Ces pauvres arbres, dites donc!... C'était bien la peine de pousser si lentement...

MONTFORT.

Pour tomber si vite...

PLAFISSON.

Bah!... pourquoi poussaient-ils ainsi, puisque cela devait déplaître au roi!

MADAME DE MANTENON, qui causait avec Molière; à ce dernier.

Eh bien! Molière, que dites-vous de cette scène?...

MOLIÈRE, lui faisant la main.

Je dis qu'à l'étranger comme en France, madame... qu'en batailles comme en magnificences et en amours, enfin... le roi est un grand roi, qui n'a qu'à vouloir... et qui voudra...

MADAME DE MANTENON, se levant et se dirigeant vers le Roi.

Chut!... Croyez-vous, Molière... ce qui fera avant tout de Louis XIV un grand roi devant la postérité, ce ne sera ni ses batailles gagnées, ni ses palais construits, encore moins ses amours, trop nombreuses peut-être...

MOLIÈRE.

Que sera-ce donc, alors, madame?...

MADAME DE MANTENON.

Ce sera, comme il vient de le faire tout à l'heure, ami, d'avoir tendu la main au plus illustre poète du monde... à Molière!... (Elle tend la main à Molière qui la porte à ses lèvres. Le Roi et toute la cour sont tournés vers le fond.)

HUITIÈME TABLEAU.

L'ENFER DE LA RUE MONTMARTRE.

L'intérieur d'une maison de jeu, sous Louis XV. — Un salon demi élégant. — Tables de jeu. — Portes latérales, l'une à gauche donnant sur la chambre à Dufresne, l'autre à droite sur un antichambre.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUFRESNE, ses deux AMIS, VALETS; puis JOCELYNE et JOCELYNE, ensuite MANDRIN.

(Au changement à vue, les deux Valets entrent par la droite, apportent les bougies et les instruments nécessaires pour le jeu. Dufresne sort par la gauche suivi de ses deux Amis.)

DUFRESNE, à ses Amis.

Allons! allons! messieurs, maintenant que nous avons dîné... à nos affaires!... Le monde ne doit pas tarder à arriver, et le Bézé!... (Montrant plusieurs personnes, hommes et femmes, qui entrent à droite, à part.) Oh! l'admirable endroit qu'une maison de jeu pour recevoir les joueurs bonne compagnie! (Il salue les gens qui entrent et qui se sont dirigés vers le fond. Les deux Amis se sont déjà avertis, l'un et l'autre, à chacun des tables. Les Joueurs entourent les tables, et les parties commencent à s'engager, à part et se traitant les uns.) Encore deux ou trois années de ce métier... et je m'achète un petit château à la campagne... Je me marie... j'ai beaucoup d'enfants, et j'essaye enfin de devenir tout à fait un honnête homme. (Les Mandrin parait déguisé en valet, se tient à l'écart, se frotte les yeux.)

MANDRIN, d'une voix sourdine.

Oui, monsieur, oui, monsieur... Je cherche... je cherche en effet, et j'ai trouvé, je crois, car je suis bien ici dans l'Enfer de la rue Montmartre, n'est-il pas vrai?

DUFRESNE.

En plein Enfer, monsieur... Eh! eh! eh! en plein Enfer... ou plutôt dans un des plus agréables salons de jeu de Paris... car ce nom d'Enfer qu'on a donné à ces sortes d'établissements dont je m'honore d'être l'un des chefs...

MANDRIN.

N'est qu'une aimable facétie, eh! eh!... une métaphore... une image... Je comprends... je comprends. Dans le véritable enfer... il y a des diables qui tourmentent des damnés... n'est-ce pas?... tandis que dans celui-ci...

DUFRESNE.

Oh! dans celui-ci... vous voyez, monsieur... de charmantes femmes... de charmants garçons... des croupiers honnêtes...

MANDRIN.

Oui... oui... dans celui-ci... il n'y a que des voleurs et des volés...

DUFRESNE.

Plait-il, monsieur?

MANDRIN.

Histoire de rire, monsieur!... histoire de rire... eh! eh!... Que voulez-vous?... j'ai soixante-dix ans, et j'arrive de Carpentras... Comme vieillard et comme provincial, il m'est bien permis d'avoir des idées arrêtées...

DUFRESNE.

Enfin, monsieur, que venez-vous faire ici? et que demandez-vous?... Voulez-vous jouer?... voyons!...

MANDRIN.

Jouer!... moi!... Par exemple!... à l'horreur!...

DUFRESNE.

Encore... (à part.) Parbleu!... voilà un plaisant original. (Mot.) mais alors...

MANDRIN.

Mais alors... monsieur... monsieur? DUFRESNE, avec bonté.

DUFRESNE, monsieur.

MANDRIN.

Eh bien, monsieur Dufresne... alors je vais vous expliquer, en deux mots, si vous le permettez, le motif de ma visite dans votre Enfer...

DUFRESNE.

Eh! du moment que vous ne jouez pas, que voulez-vous qu'il y ait d'intéressant pour moi dans vos explications?... MANDRIN.

C'est juste!... Du moment que je ne suis pas un imbécile... et une dupe, à quoi vous sert-il de perdre votre temps avec moi... n'est-ce pas?

DUFRESNE.

... vous allez recommencer?... MANDRIN.

MANDRIN.

Au contraire!... je finissais. (Les autres ont honte.) Allons! allons! cher monsieur Dufresne, ne vous fâchez pas!... et daignez, je vous prie, accepter ces cinquante louis.

DUFRESNE, regardant le louis.

Cinquante louis!...

MANDRIN.

Que je vous offre tout simplement pour que vous me permettiez de passer une heure ou deux dans ce salon...

DUFRESNE.

Hein?... comment!... c'est pour cela... Eh! si vous me l'aviez dit tout de suite!

MANDRIN.

Vous n'auriez pas accepté ma bourse?

DUFRESNE.

Pardon!... Si, si... Oh! je l'aurais acceptée plus tôt!... Seulement...

MANDRIN.

Vous vous seriez montré tout de suite plus poli envers moi... eh! eh!... en me gratifiant immédiatement aussi... de ce charmant sourire... qui vous fend la figure en deux... A la bonne heure!... Fendez!... mon ami!... fendez!... eh! eh! eh!... ça vous rend plus laid... mais ça vous rend plus drôle!... (Les autres se regardent.) Oui, mon bon monsieur Dufresne... avant de reprendre le chemin de ma province, j'avais résolu de venir faire une étude de mœurs... dans une maison de jeu...

DUFRESNE.

Et vous la ferez, monsieur, vous la ferez à votre aise... soyez tranquille... D'abord ma maison est une des mieux fréquentées... vous allez voir... eh! vous allez voir... Il vient ici monsieur le comte de Charolais... un très-grand seigneur... celui qui m'a fait avoir le privilège de cette maison...

MANDRIN.

Ah! oui-àh... Et puis?

DUFRESNE.

Et puis, monsieur de Courteville, un riche financier... aussi riche que notre roi Louis XV, monsieur!... mais plus gros...

MANDRIN.

Et puis...

DUFRESNE.

Et puis... et puis, mal! mon bonhomme, je crois qu'on a besoin de moi là-bas! nous reprendrons la conversation plus tard. (à part.) Le vieux fou!... Maintenant que j'ai sa bourse... s'il crut que je vais la mettre dans du coton...

MANDRIN, à part.

Bon!... j'en ai déjà pour mes cinquante louis, à ce qu'il paraît!... Mais en revanche, si le drôle ne compte là-dessus que pour s'enrichir... Eh! eh! eh! des louis du ma fabrique!... Ah! voleurs des grandes villes qui méprisent les voleurs des grandes routes... nous verrons qui de nous l'emportera! (Les Charolais, suivi de Courteville, de Balliani et de trois Chevaliers, paraît à droite. Il se retire un peu à gauche. — Le jeu continue.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHAROLAIS, SAINT-GERMAIN, DE COURTEVILLE, DE BALLIANI, TROIS CHEVALIERS.

CHAROLAIS, au premier plan.

Mais entrecourez, monsieur de Saint-Germain... En vérité, on dirait d'une jeune fille à la porte de son amoureux!... Ah! ah! ah!... Avez-vous vraiment peur d'une maison de jeu!...

DE BALLIANI.

Monsieur le comte a peur!...

TOUS.

Il a peur!... Ah! ah! ah!...

DE COURTEVILLE, entrant.

On rit!... Passez-moi le mot messieurs... passez-moi le mot!...

SAINT-GERMAIN.

Le mot, monsieur de Courteville, le voici: Ces messieurs me raillent de mon étourdissement de voir des gentilshommes hanter un tripot... et de la rogner qui m'est montée au front eu y entrant avec eux.

CHAROLAIS.

Ah! ah! ah!... Très-amusant!

TOUS.

Ah! ah! ah!...

DE COURTEVILLE, à Saint-Germain.

Je n'ai pas compris le mot... voilà pourquoi je ne ris pas... ce n'est pas de ma faute, monsieur le comte... vous disiez donc!...

CHAROLAIS.

Eh! Plutôt d'occasion! monsieur le comte de Saint-Germain,

qui nous a fait l'honneur de dîner avec nous, à votre table, ce soir, nous disait qu'une maison de jeu n'était pas un lieu de distraction digne de gens comme nous... Avez-vous compris cette fable?

DE COURTEVILLE.

A peu près... Et que répondez-vous à monsieur le comte de Saint-Germain, monsieur de Charolais?

CHAROLAIS.

Que, pour ma part... tout ce qui est en dehors de la vie routinière en ce monde me plaît ou m'amuse.

SAINT-GERMAIN.

Surtout quand ce sont de mauvais sentiers qui s'offrent à vous pour vous conduire à ce plaisir que vous recherchez partout, n'est-ce pas, monsieur de Charolais?

CHAROLAIS.

C'est possible, monsieur de Saint-Germain... Que voulez-vous?... il est dans ma nature d'être méchant... on ne se refait pas... n'est-il pas vrai? (Se levant.) Bref, je l'avoue donc, j'aime les maisons de jeu... moins pour l'or que j'y récolte... que pour les douleurs que j'y observe... les désespoirs que j'y admire! (Mouvement en homme qui s'en va par la droite.) Tenez, encore un désespéré qui s'en va... (Se retournant en coup de patinet dans la cour.) Bon! il n'a pas même pris le temps de descendre l'escalier, pour se faire sauter la cervelle!... (Reparaissant les deux mains écartées.) Et, à ce bruit, pas un de ceux-là n'a bougé... voyez!... on se tue à côté d'eux... que leur importe! ils jouent toujours!...

ah! ah! ah!... (Prenant un épais de Saint-Germain.) Et vous ne trouvez pas cela magnifique... (Saint-Germain rit.) Allons! allons!... monsieur de Saint-Germain, tout d'abord que vous êtes, tout intelligent que je vous crois... vous n'êtes pas encore de ma force... (Court.) Dufresne... à boire!... j'ai soif!... (Reparaissant, à Saint-Germain.) Parlez-donc... je ne vous retiens plus... puisqu'il vous répugne, à vous, un homme qui fait de l'or, dit-on, eh! eh!... de chercher à en gagner aux autres... Fuyez-vous donc!... vous qui préférez l'avenir... sans savoir profiter du présent... Encore une fois, moi, je vous le répète, je suis bien ici... je m'y plais... et j'y reste!... Emporter la vertu avec vous... dans votre manteau... tant mieux!... bon voyage!... Le mal me tend les bras... il m'entraîne... il me couvre de ses baisers brûlants... j'aime le mal... vive le mal! (Tendant ses vœux.) A boire!

RUE.

A boire!... (Des Valets servent Charolais et ses Amis; de Courteville s'est approché de Saint-Germain et cause avec lui.)

MANDRIN, à part.

Parbleu! voilà une profession de foi qui sortirait de ma bouche, que personne en France n'y trouverait à redire!

CHAROLAIS, se rapprochant de Saint-Germain.

Cependant, avant de vous éloigner, monsieur de Saint-Germain... une gracieuseté... hein?... Qu'est-ce que cela vous fait... je n'ai pas souvent l'honneur de me rencontrer avec vous... dîtes-moi ma bonne aventure...

DE COURTEVILLE.

Oh! oui... et à moi aussi, monsieur le comte!...

LES AMIS DE CHAROLAIS, se rapprochant.

Et à nous aussi!

SAINT-GERMAIN.

Mais, messieurs...

CHAROLAIS.

Oh! nous n'acceptons pas d'excuses, nous vous en prévenons!... monsieur le comte... que diable!... on vous dit un divin du premier ordre, un necromancien sans pareil... Eh bien, voici ma main, tenez... (A ses amis.) Allons! et vous aussi, messieurs... dites-nous bien vite le sort qui nous est réservé... nous nous soumettons d'avance à vos prédictions... sinistres ou brillantes!...

TOUS, tendant la main.

Oui! oui!...

MANDRIN, à part.

Ah!... c'est là ce fameux comte de Saint-Germain qui en rembrunait, dit-on, à Nostradamus lui-même!... Parbleu! je ne serais pas fâché non plus... si je pouvais profiter de l'occasion... Eh! eh!... ce doit être amusant de se moquer d'un sorcier!

CHAROLAIS, à Saint-Germain.

Eh bien, comte, vous nous refusez! Prenez garde... si vous reculez ainsi... pour tirer l'horoscope de quelques-uns des plus grands noms de France... ou tenez!...

SAINT-GERMAIN, bas à Charolais.

Des grands noms... ou cela donc, monsieur? Voulez-vous donc m'obliger à dire à ceux dont vous faites vos amis... qu'ils ne sont pour la plupart que des chevaliers d'industrie... sortis de la fange... et qui y retomberont?...

CHAROLAIS.

Ah! ah!... c'est vrai!... c'est vrai!...

LES CHEVALIERS, écoutant Charolais.

Qu'est-ce donc?

CHAROLAIS, les repoussant.

Rien, messieurs!... monsieur de Saint-Germain me disait tout bas que cela le fatiguait d'expérimenter sur les masses, et qu'il préférait choisir d'eux d'entre nous... monsieur de Courteville et moi, par exemple... (Bas à Saint-Germain.) Vous voyez que je vous fais la tâche plus légère... (Haut.) pour faire preuve de ses curieux talents.

SAINT-GERMAIN, prenant la main de Courteville et celle de Charolais.

Soit! messieurs!... Cependant... je vous en préviens, mes prophéties ne sont pas toujours courtes de rose!...

CHAROLAIS.

Eh bien! j'en donne-moi ça en vert, à moi!... monsieur de Saint-Germain... c'est l'espérance... et, à ce cher financier... en jaune... il est marié... ça nous suffira... Pas vrai, Courteville?

COURTEVILLE, riant.

Oui!... oui!... eh! eh!... ça nous suffira!... Nous disons donc, monsieur de Saint-Germain, que vous voyez dans ma main?

SAINT-GERMAIN.

Que vous mourrez dans la misère, monsieur de Courteville!...

COURTEVILLE.

Dans la misère... Ah! très-joli!... ah! ah!... (S'adressant à Charolais.) Non!... je ne ris plus, au fait...

CHAROLAIS, à Saint-Germain.

Et moi, monsieur, que vous promettez-vous donc, voyons, de si sombre?

SAINT-GERMAIN, le saluant.

Qu'avant que douze heures se soient écoulées, monsieur de Charolais, nous nous reverrons...

CHAROLAIS.

Ceci n'a rien de bien effrayant encore...

SAINT-GERMAIN.

Permettez!... et qu'au moment où nous nous reverrons... vous serez sur le point de mourir!...

CHAROLAIS.

Ah!... à la bonne heure... voilà qui devient plus extraordinaire... Ah! ah! ah!

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!...

SAINT-GERMAIN, avec finesse.

Ne riez pas! ne riez pas! vous tous qui avez osé me demander de vous dévoiler l'avenir... inclinez-vous au contraire à ma voix... inclinez-vous et tremblez... car... c'est la vérité, entendez-vous?... Je n'ai à vous prédire que des larmes... des douleurs et du sang...

CHAROLAIS, étonné.

Ah! ah!... mais c'est plein de gaîté, décidément, eber comte!...

SAINT-GERMAIN.

Taisez-vous!... Taisez-vous! vous surtout, monsieur de Charolais... Vous! qui avez pris à tâche de ternir un nom que vos ancêtres avaient fait grand et noble... taisez-vous, vous qui vous êtes fait infime et cruel à plaisir... Taisez-vous!... vous à qui le roi a fait grâce de la vie... vous en souvenir d'il y a dix ans de vos mérites impies... mais en vous avertissant que celui qui vous tuerait avait d'avance sa grâce!...

CHAROLAIS.

Monsieur!...

SAINT-GERMAIN.

Qu'est-ce?... Ah! c'est juste... vous me demandiez l'avenir, et vous voulez que je ne touche pas au voile que vous avez jeté sur le passé... Mais c'est votre passé pourtant, messieurs, qui fait l'avenir si terrible, comme ce sont Crévet et Rosbach... les batailles perdues, ô France! qui menacent le bonheur et la fortune de ses destinées futures. (Avec une sorte d'apaisement.) Tenez!... tenez!... regardez-là-bas... ce nuage, qui s'avance lentement à l'horizon!... Voyez-vous comme il est sombre et menaçant!... il renferme la foudre qui doit nous frapper tous!... tous!... grands et petits, sans distinction de talent ou d'ignorance, de vertus ou de vices, de courage ou de lâcheté!... tous!... Ô siècle de Louis XV, siècle impie!... tu as semé l'infamie, tes fils récolteront la douleur!... (Haut.) Adieu!... adieu, messieurs!...

CHAROLAIS.

Ah! ah!... au revoir plutôt, monsieur de Saint-Germain, à mon dernier soupir, n'est-ce pas?

SAINT-GERMAIN.

Oui!... A bientôt, monsieur!

MANDRIN, qui a suivi cette scène, à part.

Oh!... je n'en aurai pas le démenti! (Court à Saint-Germain, pour

(dit que Charolais et ses amis rient et croquent entre eux.) Monsieur le comte... un dernier mot encore ! je vous en prie... Que dit la main d'un pauvre vieillard de ma sorte !...

SAINT-GERMAIN, reculant.

Ah !... *(prieux.)* Elle me dit que la place est ici, avec ces hommes !... Entends-tu, Mandrin ?

MANDRIN, frappé.

Ah !...

(Saint-Germain est sorti vivement.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins SAINT-GERMAIN.

CHAROLAIS, d'assaut.

Ah ! ma foi, ce comte de Saint-Germain a usurpé sa réputation d'homme extraordinaire, à mon avis... Pensez-vous de même, messieurs ? Ce n'est qu'un emuieux pédant qui se donne des airs de sorcier, et pas autre chose !... De Courtville, quand vous nous traiterez encore, vous ne l'inviteriez plus, n'est-ce pas ?... ou je brûle votre hôtel... après vous avoir pendu à la porte !...

DE COURTVILLE.

Eh !... eh !... moi pendre... monsieur le comte !... mais ce serait vous faire un ennemi de Mandrin, à qui vous enlèveriez ainsi de la besogne !...

MANDRIN, revenant à lui.

Hein !... l'on parle de moi !...

CHAROLAIS.

C'est vrai... au fait... sac d'or... sac d'or... sac d'or... Mandrin vous a juré de vous déconner !...

DE COURTVILLE.

Où ! où !... si je ne lui faisais remettre, dans un endroit convenu, la somme de deux cent mille livres !... eh ! eh !...

CHAROLAIS.

Impôt auquel vous comptez bien vous soustraire, n'est-ce pas ?

DE COURTVILLE.

Pardieu ! si j'y compte... mais j'en suis certain même !... il semblerait bien à voir vraiment qu'un fermier général se reconnût le débiteur d'un bandit !... La nuit où ce gueux de Mandrin a osé venir me taper dans mon hôtel... dans ma propre chambre à coucher, pour cette somme de deux cent mille livres... j'ai promis tout ce qu'il a voulu... j'étais seul avec lui, et j'avais peur... Maintenant que je me fais garder toutes les nuits par des gardes-françaises... qu'il essaie d'entrer chez moi, s'il veut... je l'en défie !

MANDRIN, lui tapant sur le bras.

Eh ! eh !... vous avez peut-être tort de l'en défier, monsieur... Mandrin est bien fin !...

CHAROLAIS, qui causait avec les autres.

C'est égal, ce Mandrin, je voudrais bien le voir en face !... moi !...

MANDRIN, s'approchant de Charolais.

Ca n'est peut-être pas si difficile que monsieur le comte se l'imagine !

CHAROLAIS.

Vous éprouvez, bonhomme ?

MANDRIN.

Dans le m'y mettant un peu de bonne volonté... quand on cherche bien le diable... on luit toujours par le trouver !...

CHAROLAIS.

Comment est-il, ce gueux-là, hein, Courtville ?

DE COURTVILLE.

Oh ! affreux !... horrible !... épouvantable !... monsieur le comte !... il a huit pieds de haut... les cheveux rouges... le nez long... la bouche énorme et les yeux jaunes...

TOUTS, riant.

Ah ! ah ! ah !...

MANDRIN, à part.

Si ce n'est que sur des signalements de cette sorte qu'on m'attrape jamais... je risque de mourir centenaire !...

CHAROLAIS, à son tour.

Mais, avec tout cela, messieurs, notre soirée se passe d'une manière assez monotone, ce ne semble-t-il pas ? l'Enfer n'est pas gai ce soir... *(riant.)* Eh ! Dufrenoy !...

DUFRENOY, entrant.

Monsieur le comte.

CHAROLAIS.

Peut-on faire une partie chez toi ?... as-tu de gros joueurs ?

DUFRENOY.

Hum ! hum !... à la douce ! à la douce, monseigneur !... il n'y en avait qu'un, qui allait assez bien tout à l'heure, et...

CHAROLAIS.

El il est mort... n'est-ce pas... Eh ! eh !... *(se levant.)* Allons !...

moi qui cherchais des émotions... Je vois que je serai forcé d'aller finir ma nuit comme un bon bourgeois, dans mon lit... Tadiu !... c'est dommage pourtant !... le vin de Courtville m'avait mis en goût d'aventures !...

(Ici Maurice et entre par la droite, rêveur et les mains dans ses poches.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MAURICET.

CHAROLAIS, reprenant, à ses amis.

Enfin ! parlons-nous, messieurs !...

TOUTS.

Parlons !...

DE COURTVILLE.

C'est ça... bah !... Allons nous coucher !...

MANDRIN, à part.

Si je vous le permets, honnête financier !...

(Ils vont sortir suivis de Mandrin, quand Charolais se heurte contre Maurice.)

Mauricet.

Hei !... animal !... tu ne peux pas faire attention !

MAURICET.

Animal, vous-même !... C'est vous qui m'avez heurté !...

CHAROLAIS.

Hein !...

(Il s'avance sur Maurice.)

MAURICET, se croisant les bras.

Et puis ?...

CHAROLAIS, rient.

Ah ! ah ! ah !... regarde-moi donc ça, messieurs... je vous prie, un petit clerc de procurer qui se donne des airs de mousquetaire... Vraiment !... *(Prenant le cas de Courtville.)* Prêtez-moi un instant votre canne, de Courtville.

DE COURTVILLE.

Comment donc, monsieur le comte !...

MAURICET, s'attachant la ceinture des amis de Charolais.

Ah !... *(Il se casse sur son genou ; la ressemblance frôlement à Charolais.)* Vous auriez eu tort de vous en servir, monsieur !... il y avait une paille !...

TOUTS LES SEIGNEURS ET DE COURTVILLE, avec colère.

Hein !...

MANDRIN, à part.

Tiens ! tiens !... pas trop mal pour un petit clerc, ma foi !...

DE COURTVILLE.

Mais il faut faire châtier ce drôle qui ose manquer de respect à monsieur le comte !...

LES SEIGNEURS.

Où !... où !...

(Ils s'avancent vers Maurice.)

CHAROLAIS, les arrêtant d'un geste.

Que pas un de vous ne touche à ce jeune homme, messieurs. *(A de Courtville.)* Monsieur de Courtville, voici votre canne... *(S'avançant vers Maurice.)* Et vous, mon ami, voici ma main. J'ai eu tort de vous offenser, je le reconnais, et je vous en demande pardon !

TOUTS, avec surprise.

Ah !...

MAURICET, prenant avec enthousiasme la main de Charolais.

Monsieur !...

MANDRIN, à part.

Monsieur de Charolais qui fait attendre honorable... ceci n'est pas naturel !...

DE COURTVILLE, qui causait avec les autres.

Oh ! j'y suis... j'y suis... ce cher comte aura flûré quelque bon tour à jouer à ce petit insolent qui ne respecte ni les financiers, ni les rois !...

CHAROLAIS, à Maurice.

Et maintenant, j'espère, mon jeune compagnon, c'est bien fini, n'est-ce pas, vous ne m'en voulez plus ?

MAURICET.

Monsieur, je suis un enfant de Paris... c'est vous dire, je crois, que si je ne sais pas reculer quand on m'offense, je ne sais pas non plus conserver de ressentiment quand on me lève la main !...

CHAROLAIS.

A la bonne heure !... Et que venez-vous faire ici, voyons... un enfant ? Est-ce une indication que de vous le demander ?...

MAURICET.

Oh ! ma foi non ! monsieur !... Soudainement *(montrant les Falgouères.)* devant tous ces messieurs... je ne voudrais pas !...

CHAROLAIS.

Où !... où !... *(Aux seigneurs.)* Je suis à vous, messieurs. *(Montrant Maurice à l'écart.)* Eh bien, mon ami... vous venez jouer,

n'est-ce pas?... essayer de gagner quelques pistoles pour quelque partie de plaisir demain... avouez-le?...
MAURICET.

Une partie de plaisir! mieux que cela, monsieur... une joie... un bonheur!...

CHAROLAIS.
Un bonheur!... vraiment?... Oh!... pardon... pardon... j'en demande trop peut-être...

MAURICET.
Non, non, monsieur... et d'après la manière toute loyale dont vous venez de vous confier avec moi, tout à l'heure... vous qui paraissiez un grand seigneur... et moi qui ne suis rien, refuser de vous faire la confidence de mes rêves, de mes desirs en venant ici, ce serait...

CHAROLAIS.
Ce serait une défiance indigne de vous et de moi... Nous disons donc... Oh! parlez... parlez... Je suis sûr que votre récit va m'intéresser beaucoup, et, de plus, qu'il résultera pour tous deux de ces confidences quelque chose dont ni l'un ni l'autre n'aura à se repentir...

MAURICET.
Vous êtes trop bon, monsieur... Au reste, mon récit ne sera pas long, alicé!... Je me nomme Mauricet, monsieur; j'ai vingt-cinq ans, et je suis clerc de procureur.

CHAROLAIS.

Bon!...

MAURICET.
Or, monsieur... quoique clerc de procureur... je suis amoureux...

CHAROLAIS.
Très-bien!... Mais pourquoi ne seriez-vous pas amoureux... quoique clerc de procureur?...
MAURICET.

Parce qu'en général, monsieur, les clercs de procureur étant fort pauvres, n'ont guère le droit d'aimer au point de s'en marier...

CHAROLAIS.
Ah! vous êtes si amoureux que cela, mon cher enfant... Et qui voulez-vous épouser?

MAURICET.
La fille d'un petit marchand de la rue des Bourdonnais, monsieur!... Un ange, monsieur... un amour, monsieur... un chérubin, monsieur... avec des cheveux noirs comme ça... un pied petit comme ça... des yeux grands comme ça... et des cils longs comme ça...

CHAROLAIS.
Une merveille enfin!... comme toute femme qu'on aime!...

MAURICET.
Oh! oui, que ma Nicette est une merveille, monsieur!

CHAROLAIS.
Ah!... elle se nomme Nicette...

MAURICET.
Nicette Colol... la fille du père Colol... oui, monsieur... Oh! vous voyez leur boutique d'ici... j'en suis sûr... Au Chat qui pétole... au coin de la rue des Bourdonnais... une boutique peinte en vert... et pour enseigner un gros chat jaune qui dévide un peloton de fil blanc...

CHAROLAIS.
Bravo!... j'y suis!... j'y suis en effet!... j'y suis parfaitement... Continuez donc votre histoire, je vous prie, mon cher Mauricet.

MAURICET.
Voilà : j'avais promis à Nicette et à ses cousins et cousines... et il faut vous dire qu'elle a beaucoup de cousines et encore plus de cousins, monsieur, Nicette... Sept cousines... et quatorze cousins...

CHAROLAIS.
Ah! ah! ah!... rien que cela...

MAURICET.
Rien que cela... Bref, j'avais promis à Nicette, ornée de toute sa famille, de la conduire aux Porcherons, où elle n'a jamais mis le pied encore, le lendemain du jour où nous aurions signé le contrat.

CHAROLAIS.
Et bien?

MAURICET.
Et bien, nous avons signé le contrat aujourd'hui, monsieur... Je suis donc mener demain Nicette, ses cousins et cousines, aux Porcherons, n'est-ce pas?...
CHAROLAIS.

Ça me semble tout simple.

MAURICET.
Tout simple!... Mais si je conduis Nicette aux Porcherons

demain matin, monsieur... il faut non-seulement qu'elle y déjeune avec moi... qu'en pensez-vous?... mais encore que ses sept cousines et quatorze cousins y déjeunent aussi!... Or, pour nourrir tant de parents que ça... les parents, ça mange raide, voyez-vous, quand ça s'y met... il faut de l'argent!...

CHAROLAIS.

Et vous n'en avez pas?...
MAURICET.

J'en ai un peu... mais je n'en ai pas beaucoup.

Et vous voudriez en gagner assez?

MAURICET.

Juste!

CHAROLAIS, tapant sur l'épaule de Mauricet.
Hum! quand je vous disais, mon jeune ami, que notre rencontre profiterait à l'un et à l'autre. Le récit de vos amours m'a fort amusé. A cette heure, je veux vous porter bonheur en vous dirigeant au jeu.

MAURICET.

Vraiment?

CHAROLAIS.
Avez-vous déjà joué au biribi, mon garçon?

Jamais, monsieur.

CHAROLAIS.
Vous voyez bien!... quelle chance pour vous de trouver quelqu'un qui vous conseille. (Appelant.) Dufréne!...

DUFRENE, s'avancant.
Voilà, monsieur.

CHAROLAIS, les.
Renvoie tout ce monde... Je veux être seul ici avec ces maîtres...

DUFRENE.

A vos ordres, monsieur le comte.

CHAROLAIS, le réprimant.
Ah!... écoutez encore... Ce garçon va jouer contre toi... il faut que tu gagnes... tu m'entends?...
DUFRENE, s'inclinant.

On fera tout ce qu'il faudra pour ça. (Il se retournant vers les deux.) Messieurs et messieurs, on ferme le salon!

LES JOUEURS, avec dédain.

Ah!...

DE COURTEVILLE, à Charolais.
Comment, on ferme le salon?...

MAURICET, à Charolais.

On ferme le salon?

CHAROLAIS, à ses amis.
Chut!... (A Mauricet.) C'est exprès, pour que personne ne dérange ou ne trouble votre partie... Laissez-moi faire.

MAURICET, à part.
Que diable complète-t-on contre le petit clerc?... Oh! mais je ne veux pas m'en aller ainsi, moi... et je ne m'en irai pas.

(Il s'assied au fond dans un fauteuil et fait semblant de dormir. Pendant ce temps, les Valets et les Croupiers ont subi dehors les Joueurs et les Joueuses. Charolais cause avec de Courteville et ses amis. — Mauricet, qui a tiré sa bourse de sa poche, compte son argent.)
CHAROLAIS, à ses amis.

Ecolez et regardez, messieurs... Je pourrais me dispenser dès à présent de faire perdre son argent à ce jeune drôle avant de lui prendre sa maîtresse... comme c'est bien mon intention... mais je ne suis pas fâché de voir ce qu'il va dire quand on lui aura vidé sa bourse.

MAURICET, à lui-même.
Vingt-cinq livres!... Si j'en gagnais seulement cinquante!...

DUFRENE, s'avancant vers Charolais.
Quand monsieur le comte voudra... (Après avoir demandé qui jouait de domier.) Hein! ce vieux qui est resté!

CHAROLAIS.
Laissez... laissez... ce vieux n'est pas gênant, lui... A ton poste, vite. (A Mauricet.) Mon ami, on n'attend plus que vous.

MAURICET.
Ah! on n'attend plus... (A part.) Quelque ça, c'est drôle que ce monsieur ait fait partir ainsi toute la société tout exprès pour moi!

CHAROLAIS.

Et bien?

MAURICET, allant vers la table de jeu où ont déjà réuni de Courteville, de Balbi, les deux autres seigneurs et Dufréne.

Voilà, voilà, monsieur!

CHAROLAIS.
Combien avez-vous à risquer, mon ami?

MAURICET.
Vingt-cinq livres, monsieur.

DE COURTEVILLE, sort.

Oh! vingt-cinq livres!... ah! ah! ah!

MAURICET, l'interdit.

Et puis après, vingt-cinq livres... ah! ah! ah! Qu'est-ce que vous trouvez de drôle là dedans, vous?

DE COURTEVILLE.

Hein!...

CHAROLAIS.

Chut!... De Courteville, vous n'êtes qu'un gros imbécile... laissez-vous et laissez notre jeune camarade placer sur un numéro la somme qu'il lui plaira.

DE COURTEVILLE.

Oh! la somme!

MAURICET.

Eh bien ouï! la somme... Je mets six livres sur le numéro seize... là... c'est l'âge de Nicette!... (A Charolais.) Est-ce bien comme ça, monsieur?

CHAROLAIS.

Très-bien... Par conséquent, suivez bien le jeu, mon ami, il est très-simple. Si le croupier que voilà... monsieur Dufresne... qui joue contre vous... et qui tire les numéros de ce sac... amène le numéro seize, ou tout autre numéro au-dessous, vous avez gagné trois fois votre enjeu.

MAURICET.

Ei s'il en amène un au-dessus?

CHAROLAIS.

Ah! vous avez perdu.

MAURICET.

Diable! mais j'aurais mieux fait en ce cas de prendre un chiffre plus élevé.

CHAROLAIS.

Ça reviendrait au même, parce que le croupier aurait le droit alors de garder pour lui les premiers numéros... au lieu de prendre les derniers... Comprenez-vous?

MAURICET.

Pas trop.

CHAROLAIS.

Qu'importe, si vous gagnez?

MAURICET.

C'est juste... si je...

DUFRESNE, tirant son bocal.

Dix-sept... Monsieur a du malheur... monsieur a perdu.

MAURICET.

J'ai perdu! Ma revanche, et cette fois je prends le soixante-huit.

DUFRESNE.

A votre aise, monsieur.

MAURICET, à part.

Oh! oh! les lous-conviers à la curée du pauvre mouton... Mais que va-t-il donc se passer quand ils lui auront tondus sa laine?

DUFRESNE.

Soixante-cinq... Perdu encore, monsieur.

MAURICET.

Ah! perdu encore! (Il remonte prompt et s'empare autour de lui.) C'est étrange, devant ces messieurs qui semblent me protéger... Oh! je me serai trompé sans doute, et pourtant...

MANDRIN, qui est près de lui, bas.

On vous vole, petit.

MAURICET.

Hein?

DUFRESNE, de sa place.

Eh bien, vous ne continuez pas, monsieur?

MAURICET.

Si fait! si fait! comment donc! (A part.) Oh! si cela est vrai... (retournant à la table de jeu, tandis que Charolais et ses amis regardent entre eux à droite.) Le reste de mon argent sur le soixante-huit encore.

DUFRESNE.

Monsieur est bien le maître... Monsieur a donc le soixante-huit encore, et moi j'attends...

MAURICET, lui montrant le marc.

Le soixante-cinq que vous avez gardé dans votre main, voleur!...

DUFRESNE.

Voleur!... Qu'est-ce à dire?

MAURICET.

Où!... voleur!... voleur!... voleur!

(Il jette la table d'un coup de pied sur Dufresne qui tombe à la renverse.)

DUFRESNE.

Au secours!

MAURICET.

Ah! misérable! tu m'as dépouillé... et quant à ceux que tu appelles à ton secours...

CHAROLAIS, tirant son épée.

Ceux-là, monsieur le clerc du procureur, si vous faites un pas vers eux, si vous vous permettez de leur adresser une insolence, ceux-là vous tueront... aussi vrai que mademoiselle Nicette ne dansera pas avec vous, mais avec moi, demain aux Porcherons!

MAURICET, avec dépit.

Ah!

(Il veut s'élancer sur Charolais, mais il recule devant les épées qui le menacent.)

CHAROLAIS, à Dufresne.

Dufresne, fermez cette porte. (Il montre la porte de gauche; regardant par la fenêtre.) Cette fenêtre... oh! trop haute pour que le pigeon s'envole... Partons, messieurs... et là-dessus au revoir, l'ami!... cela vous apprendra à venir dans une maison de jeu... conter vos amours.

DE COURTEVILLE.

Ei ne casser une canne!

MAURICET.

Messieurs... par grâce!... tenez!... je ne menace plus... voyez!... je supplie!... je pleure!... (Montrant Dufresne.) Que cet homme garde mon argent, s'il le veut... mais Nicette!... ma Nicette!...

CHAROLAIS.

Assez!... Je compte de Charolais ne pardonne pas à ceux qui l'ont insulté, mon drôle... il les punit. Adieu! nous allons chercher votre fiancée.

MAURICET, avec rage.

Ah!...

(Il veut s'élancer de nouveau, mais les épées tournées contre lui l'arrêtent encore. Charolais et les autres ont disparu; la porte s'est refermée derrière eux; le théâtre est dans l'obscurité.)

SCÈNE V.

MANDRIN, MAURICET.

MAURICET, avec fureur, hochant.

Ah!... mais je briserai cette porte... je la briserai!

MANDRIN, qui s'est levé, allant à lui.

Quel, pour trouver derrière quelque épée qui te tue, n'est-ce pas, jeune fou?...

MAURICET.

Hein!... Qui donc êtes-vous?

MANDRIN.

Que t'importe, si je te rends à la liberté, et si je te procure les moyens de te venger de ceux qui te veulent du mal...

MAURICET.

Qu'entends-tu?... Mais que dois-je donc faire alors!...

MANDRIN.

M'obéir...

(Il a jeté son costume de vieillard, est allé près de la fenêtre qu'il ouvre et a tiré d'un sifflet un son aigu auquel on répond dans le lointain.)

MAURICET, tremblant.

Ce signal!... (Court et montre.) Ah!... mais ce n'est plus un vieillard... Qui donc êtes-vous, encore une fois, monsieur?

MANDRIN.

Si je te le dis, mon gaillard, auras-tu peur?...

MAURICET.

Peur!... de vous... qui m'offrez de m'aider à me venger?...

MANDRIN.

A la bonne heure!... Eh bien!... je suis Mandrin!

MAURICET, ébahi.

Mandrin!...

MANDRIN, montrant une chaîne de corde qu'on lui a lancée du dehors.

Voici une échelle de corde qui nous arrive, l'ami... Partirai-je seul, voyez-vous?...

MAURICET.

Ei nous sauverons Nicette?...

MANDRIN.

Nous sauverons Nicette... (A part.) Ei je rattraperai mon fiancier!

MAURICET, à part.

M'associer à un voleur... Ah!... j'ai mon idée... (Haut.) Eh bien, partons!... je suis à vous... monsieur Mandrin!

MANDRIN.

Partons!... (Ils se jettent la chaîne.)

NEUVIÈME TABLEAU.

PARIS. AUX PORCHERONS.

Aspect des Porcherons en 1755. — A droite, le cabaret de Ramponeau avec son enseigne : un Amour à cheval sur un tonneau. — A gauche, premier plan, une anse du cabaret ; un peu au-dessus, des bosquets conduisant au jardin. Le milieu de la scène forme l'emplacement pour la danse, empiétant environné de tables et sur lequel, à gauche, plane l'orchestre des musiciens. — A droite, l'entrée du cabaret. Des chemins accidentés, au fond, y conduisent. — Enfin, dans le lointain, on aperçoit les hauteurs Montmartre avec leurs maisons.

SCÈNE PREMIÈRE.

GASSETTES, ARTISANS, MOUSQUETAIRES, GARDÉS-FRANÇAISES ; SEIGNEURS ET DAMES dignes ; GARÇONS DE CABARET ; petit LIMAPON, ROUTOU.

(Au moment du changement à vue, le cabaret doit être déjà très-animé. Tous les Gens que nous avons désignés comme faisant partie de la scène se trouvent les uns à table et buvant, les autres toutent par le fond et se dirigent vers les bosquets. Des Garçons portent des brocs de côté et d'autre.)

PLUSIEURS BUVEURS à table.

Du vin !... du vin !... garçon !

D'AUTRES.

Eh ! garçon ! du vin !...

UN MOUSQUETAIRE, chantant, à une Femme près de lui.

Aux Porcherons, cher Ramponeau,

Heurons, ma belle !

Là, Cupidon, sur son tonneau,

Fera son zèle.

UN GARDÉ-FRANÇAISE, chantant en face.

Jusqu'à demain nous trinquerons ;

Tu dois m'en croire,

On ne sait bien qu'aux Porcherons

Aimer et boire.

TOUS.

Bravo ! bravo !

PREMIER MOUSQUETAIRE, se levant.

Eh !... là-bas ! le garde-français... qu'est-ce qui t'a permis d'héver un chanson ?

MANDRIN, entrant déguisé en artisan.

Pure obligation de sa part, le mousquetaire !... Tu l'aurais commencée si ma, qu'il avait peur de te voir rester en route !...

TOUS, rient.

Ah ! ah !...

LE MOUSQUETAIRE, avec colère.

Qu'est-ce que c'est ?...

MANDRIN.

Allons ! ne nous fâchons pas... l'ami ! si tu chantes mal, il ne chante pas mieux... et je vais vous montrer à tous deux comme quoi, lorsqu'on veut s'en donner la peine, sans être de l'Opéra, on sait chanter les Porcherons !... (A part, pendant la révérence.) Et du vin... eh !... cabaretiers !... (A une Girlotte assise à sa gauche.) Et toi, Babet la B-onnée... verse... verse à plein bord !...

REFRAIN.

Bons vivants, fils de Ramponeau,

Vous tous dont le cœur fier dédaigne

Mieux chagrins au tiers d'eau,

Des Porcherons voyez l'enseigne :

C'est à cheval sur un tonneau

Que l'Amour (Ah ! ne brui !)

PREMIER COUPLET.

L'Amour qui pour un rien ferraille

N'est qu'un préjudice soudain !

L'Amour qui sans cesse rinalle

N'est qu'un fat, doublé d'un barard !

Plutôt qu'un jaloux qui te cogne,

Qu'un bel esprit, ou qu'un rêveur,

Babet, crois-moi, prends un ivrogne ;

Bacchus a toujours un bon cœur.

Bons vivants, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Buvons donc ferme et que le monde
Besonne de nos chants joyeux.
Grisons-ous !... Si la terre est ronde,
C'est pour que nous y restions mieux.
Me vois-tu tomber sous la treille,
Babet, sans te formaliser,
Incline vers moi ta bouteille,
Incline vers moi ton balser.

Bons vivants, etc.

PLUSIEURS VOIX.

A boire !... à boire !... du vin !...

TOUS.

Du vin !...

(Pendant la fin de la chanson, Limapon a paru au fond suivi de Routou, espèce de paysan des environs de Paris ; il s'est dirigé vers une table à droite et s'y est assis en face de Routou.)

SCÈNE II.

LES MÊMES ; COURTEVILLE se promenant, DEUX SEIGNEURS en chaise.

MANDRIN, à part.

Avec tout cela, j'ai beau faire le troubadour pour gagner du temps, le coar et ses amis n'arrivent guère... pas plus que mon petit clerc de procureur !... Ah ! ah !... conçoit-on ce jeune drôle qui s'est permis de refuser mes services... une fois sorti avec moi de la maison de jeu là-bas... où l'on nous avait enfermés tous deux !... Oh diable la vertu viol-elle se cache !... Je lui avais offert de l'aider, en compagnie de quelques-uns de mes hommes, à tirer sa maîtresse des mains de monneur de l'Escarolais... et mon garscment n'a répondu qu'il saurait bien se faire justice lui-même, sans avoir besoin pour cela d'être protégé par des voleurs !... Des voleurs !... eh ! il a dû le mot... en me glissant en même temps dans les mains comme une anguille !... Mais bah !... je ne lui en veux pas... à ce petit... au contraire !... J'aime les gens de résolution, moi... Aussi... je veux le servir malgré lui !... Je suis sûr qu'il va tenter ici quelque coup de tête... Eh bien !... si je vois qu'il a le dessous... (Après avoir écarté un fond avec deux Seigneurs.) Eh ! mais, n'est-ce pas mon financier, là-bas, en procureur... et suivi de deux de ses amis en chers ?... Bon !... il me reboune sous la guillem... et lui faisant les affaires du petit amoureux, je pourrai faire aussi les miennes !...

(Il va vers Courtville au fond.)

LIMAPON, ne pas être, venant à Routou, assis avec lui à une table de gauche.
Eh bien ! jeune Routou, nous viens arrivés au hat de notre prisonnisme... aux Porcherons ?... Que dites-vous de la physionomie de ce lieu champêtre, jeune Routou ?...

ROUTOU, très-rié.

Je dis... père Limapon, je dis... que vous me faites trop boire !... Tout me tourne, père Limapon... tout me tourne... Ah ! que je suis malade !...

LIMAPON.

Malade, parce que vous avez séché, depuis ce matin, une douzaine de plantes seulement !...

ROUTOU.

Seulement ! mais c'est encore trop, père Limapon. Vous n'êtes plus un ami pour moi, vous êtes un entouneur !

LIMAPON.

Asses, assez, jeune Routou !... Ces reproches, qui partent d'un cœur lugrat et d'un estomac sans capacité, me blessent si profondément que je n'aurais pas la patience de les supporter une minute de plus... si je n'avais besoin de vous pour payer ma consommation !...

ROUTOU.

Mais, je ne vous reproche rien, père Limapon... au contraire !... Seulement, je me dis ceci : Je suis venu de Meaux à Paris pour apprendre les bonnes manières et voir les monuments... et depuis quinze jours que je suis à Paris, grâce à vous qu'est-ce que j'y ai vu !... Je déjeune aux Porcherons, je dîne aux Porcherons, je soupe aux Porcherons... Je crois même que je coucherais aux Porcherons si on m'en mettait régulièrement à la porte tous les soirs après minuit... dans un état le plus souvent à faire honte à une grive !... Ah ! que je suis malade !... Eh bien ! père Limapon, ça ne peut pas durer comme ça !... Je me réveille à la fin !... Je me réveille !... Tout Paris n'est pas dans les Porcherons, au fait !... tous les boitueurs de la vie ne sont pas dans un broc de piquette... Et c'est pas comme ça qu'on pète un joli jeune homme qui vous a comblé sa belle jeunesse, là !... Ah !... ah !... que je suis malade !...

Pas comme ça !... Mais, ignorant, regardez un peu autour de vous... Qu'est-ce que tous ces gens-là, s'il vous plaît ?...

Je sais pas... je les vois pas... Ils tournent trop...

Mais il y a là toute l'éclat de la société parisienne... gardes-français, mousquetaires, gens de robe et d'épée, seigneurs, grandes dames, bourgeois et bourgeois, artisans et grisettes... Mais tout Paris est ici !...

Tout Paris... permettez... je ne vois ni le Louvre, ni les Tuileries, ni la Halle-au-Bled... ici... pourtant...

Ah !... le misérable !... il raconte la Halle-au-Bled... quand la plus charmante fille lui sourit là-bas !...

On n'a souri... où ça ?...

Il songe au Louvre... quand il boit du vin à huit sous à discrétion...

J'aimerais mieux de la pisane... je veux boire de la pisane... j'ai besoin de pisane, là !...

Plus un mot... Roulon... plus un mot... plus de reproches... oisifs... plus de regrets verbeux... Montrez-vous satisfait de moi... comme je le suis de vous... quand vous me verrez à boire... et pour vous récompenser, demain, je vous le promets... je vous conduirai !...

A la Halle ?

Je vous conduirai à Montmartre, là-haut, dans un moulin... d'où l'on aperçoit, comme si l'on y était...

Paris... heu ?...

Les Porcherons !...

Toujours les Porcherons !... (Ici Maudrin s'avance, causant avec de Courteville et les deux Seigneurs.)

Comment, mon ami, il est possible ?... ce petit gremlin de clerc...

S'est échappé de la maison où vous et vos amis l'aviez enfermé hier au soir, monsieur le financier.

Et son intention ?

Son intention est de venir vous faire une mauvaise affaire ici... à la tête de quelques mauvais agents de son espèce qu'il recrute en ce moment...

Diable ! diable !... Mais comment savez-vous tout cela, vous, mon cher ?

C'est tout simple, monsieur. Je suis le rival du petit Maudrin... je connais son mariage prochain... j'ai appris son histoire à l'Entée de la rue Montmartre, avec M. de Charolais...

Et vous nous offrez donc abso-

Parbleu !... comme je prévois que Nicette fût au diable plutôt qu'à Maurice !... je vous offre à l'occasion mon bras et ceux de mes amis...

De vos amis... où sont-ils donc ?

Vous allez voir... oh !... je n'ai qu'un signe à faire, qu'un mot à dire, tenez... regardez et écoutez... (Frappe sur une table.) Y a-t-il de bons vivants ici ?...

Plusieurs volons, répondent les bourgeois, se mouvant et criant d'aise.

Voilà les bons vivants !... (Maudrin fait un geste, tous reprennent leur place.)

Ah ! ah !... mais c'est très-lagréable !... Ils sont au moins une douzaine, ces bons vivants... alors... si le petit clerc et ses amis viennent nous menacer ?

Vous n'avez qu'à nous appeler... nous sommes à vous !...

C'est convenu.

(Il prend une prise et s'offre à ses amis.)

Tudieu ! la belle tabatière ! moi qui ai cablé la mienne justement... Attends... attends... (S'avançant vers le Procureur.) Si monsieur permettait...

Comment donc ? (Maudrin prend une prise en faisant une balle de plomb tenue par un crin dans la boîte que Courteville remet dans sa poche.)

Mais voici monsieur le comte avec la jolie mercerie et tous les petits-cousins et petites-cousines...

(Au moment où Courteville s'élance vers le fond, Maudrin, qui tient le crin, le tire et la tabatière sort de la poche du financier.)

Allons !... j'ai déjà la tabatière... à bientôt le financier !...

Pour ne pas troubler ses plaisirs, messieurs, qu'il ne soit question devant lui ni du petit clerc... ni des renforts que nous avons à notre service... en cas d'attaque... et vive la joie !

Vive la joie !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, DE CHAROLAIS, NICETTE, LES COUSINS ET LES COUSINES.

Par ici, mesdemoiselles... par ici, mes amis !... (Apparissant de Courteville et les seigneurs.) Ah !... charmante mercerie... permettez-moi de vous présenter mon patron... monsieur Grossbouleau... le procureur, qui a daigné honorer cette petite fête de sa présence...

Ah !... c'est monsieur Grossbouleau, votre patron... monsieur Nicole... il est bien vivant !...

Que dit-elle ?

Que vous êtes fort laid...

Ah ! ah !... très-drôle !... Vous savez qu'il y a déjà une heure que nous vous attendions...

C'est que la petite ne voulait pas se décider à nous suivre, en ne voyant pas son futur avec nous !... J'avais beau lui dire que Maudrin et nous repartirait ici... et qu'il m'avait chargé d'aller la prendre... en l'attendant...

Mais le père... le marchand du Chat qui pelote ?

Il reste dans sa boutique jusqu'à midi... D'ici là... (Aux Seigneurs.) Allons, messieurs, voilà une joyeuse partie, j'espère !... de jolies filles !... et pas de façons à prendre... Courteville, faites-leur servir à déjeuner là... bien vite... et du bon vin, vous entendez ?

Je cours donner des ordres en conséquence. (Il sort.)

Mais avec tout ça, je ne vois pas Maurice, monsieur Nicole !

Avant une demi-heure il sera ici, ma chère petite.

C'est pourtant bien drôle qu'un futur se fasse attendre comme ça ! pas vrai, mesdemoiselles ?

Oh ! oui !...

Bah !... quand il sait que ses amis sont là pour le remplacer ! Voyons, Nicette, est-ce que je ne remplace pas bien monsieur Maurice, à votre avis ?

Bonne !... pas tout à fait... monsieur Nicole... j'aime Maurice, et vous... je ne vous aime pas...

Ça viendra.

Comment, ça viendra !

Je veux dire... que... je serai si aimable avec vous, Nicette, que vous ne regretterez pas Maurice.

Ne pas le regretter... Mais si!... mais si!... Je le demande... je le veux, ou je m'en vas d'abord!

CHAROLAIS.

Eh! ne nous fâchons pas, encore une fois... puisqu'il va venir!

COURTEVILLE, qui a fait montrer le couvert.

Le déjeuner est servi!

CHAROLAIS.

A table donc, alors... (A part.) Et quand le vin lui aura un peu troublé la tête... quand la danse aura fait battre plus vivement son cœur et animé ses jolis traits... tadiau! monsieur Mauricet... tomberiez-vous comme une bombe entre nous, alors, nous verrions bien si vous me l'embêterez! (Prenant la main de Nicette.) Allons, Nicette, à table.

TOUS.

A table!

NICETTE.

Mais, Mauricet...

CHAROLAIS.

On vous le servira au dessert...

(Ils se placent à droite et à gauche.)

LIMACON.

Boutiou! tu ne verses plus; mon petit, tu n'as pas pitié de ton ami; Boutiou, tu ne verses plus!

ROSTOUR.

Je suis si malade... Comme ça, père Limacon, vous m'annerez que vous me mènerez à Montmarre, pas vrai?...
LIMACON.

Oui, dans un moulin?

ROSTOUR.

A âne?

LIMACON.

Non, à vent.

ROSTOUR.

Et quand que nous irons, demain?

LIMACON.

Non, tout de suite!

(Ils sortent.)

Ballet.

DES COCHES ET DES COCHÈRES, DES GABRIOL-FRANÇAISES, ETC.

(Le ballet est terminé. Charolais, qui n'a cessé de tutoier Nicette pendant tout le déjeuner, est ivre.)

CHAROLAIS, se levant.

A nous, messieurs, maintenant, à nous... Dansons... dansons... Je veux danser, moi!

TOUS.

Dansons...

NICETTE.

Sans Mauricet!... Oh! cette fois, non!... non!... mille fois non!... Par exemple... je veux m'en aller, là...

CHAROLAIS.

T'en aller... Nicette... quand je t'aime... entends-tu!... et quand je veux que tu sois à moi!

NICETTE, effrayée.

Mon Dieu!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SAINT-GERMAIN; puis MAURICET, puis MANDRIN, VOLEURS.

(Courtévile et les Seigneurs se sont placés, pour danser, au milieu de la scène avec les amis de Nicette.)

COURTEVILLE, trouvant.

Eh bien, on n'attend plus que vous, monsieur le comte.

CHAROLAIS.

Voilà... voilà.

NICETTE.

Monsieur le comte...

CHAROLAIS, à Nicette qui se déshabille.

Eh bien, petite fille, cesses-tu de te défendre ainsi?... ne vois-tu pas qu'on danse sans nous!...

NICETTE.

Laissez-moi, laissez-moi, monsieur!... Oh! je comprends tout à présent... Vous étiez un grand seigneur, vous vous êtes joués de moi... Et mon pauvre Mauricet... vous me l'avez tout pesté!...

CHAROLAIS.

Toé!... pourquoi faire?... Ah! ah!...

COURTEVILLE.

Allons donc, monsieur le comte.

Allons...

(Ici l'on aperçoit au fond Mauricet accourant; il entre dans le cabaret et se perd dans la foule.)

TOUS.

CHAROLAIS.

Tu les entends... ils s'impatiente!... Viens donc!... Eh bien, ouk... je suis un grand seigneur... Je me nomme le comte de Charolais... et prends-y garde, enfant, ceux qui me bravent ou qui m'offensent...

NICETTE, s'efforçant à gauche.

Ah!...

MAURICET, apparaissant derrière elle.

Vous les tuez... quand ils se laissent tuer, n'est-il pas vrai, monsieur le comte?

NICETTE, se jetant dans ses bras.

Mauricet!

MAURICET.

Oui, ma Nicette... Mauricet, ton amant, ton futur, ton mari, qui vient te sauver ou mourir avec toi... (Arrachant l'épée d'un des Amateurs.) Allons, monsieur de Charolais, puisque vous vous êtes fait petit clerc, vous ne refuserez pas de vous battre avec moi, je pense!...

CHAROLAIS.

Me battre avec toi, moi!... Ah! ah! ah!...

MAURICET.

Pourquoi pas?... mais je vaudrais mieux que vous, vous le savez bien... car je suis un honnête garçon, et vous êtes un méchant homme... car je porte un nom buccalard, et vous n'êtes qu'un faux grand seigneur, vous... un chevalier d'aventure... Les vrais nobles, ceux que tout le monde respecte, vous méprisent!...

CHAROLAIS, avec colère.

Ah!...

TOUS LES AMIS DE CHAROLAIS, voulant se jeter sur Mauricet.

Ah!...

CHAROLAIS.

Mais non!... non!... Arrêtez, vous autres... et que la danse continue!... je le veux... je le veux, entendez-vous?... (Alant à Mauricet.) Eh bien, oui, nous allons nous battre, drôle... et je vais te tuer... entends-tu!... puisque tu m'y forces... au bruit de cet orchestre qui devant m'inciter à célébrer tes flamboyances... Eh! eh!... Une épée... une épée!...

SAINT-GERMAIN, apparaissant à droite.

Voici la mienne, monsieur le comte.

CHAROLAIS.

M. de Saint-Germain!...

SAINT-GERMAIN.

Je vous avais dit que vous me reverriez quelques minutes avant votre mort... bravo!...

CHAROLAIS.

Mentonce que tout cela!... comédie!... J'accepte votre épée, monsieur... (Se retournant vers lui.) Eh bien!... pourquoi ces regards effarés... cette contenance abattue... Qu'y a-t-il de changé dans nos plaisirs, parce que deux épées sont sorties du fourreau!... No m'a-t-on pas entendu... danserai-je-on quand je l'ordonne!... (La musique reprend, on se met à danser. Charolais, à Mauricet.) Je t'attends, toi!...

MAURICET, reprenant Nicette.

C'est moi qui vous attendais, monsieur!

(Ils se mettent en garde. — Nicette a couru près du comte de Saint-Germain et se cache la figure dans ses bras.)

CHAROLAIS, se baissant.

Tudieu!... à la bonne heure... voilà qui est bien de notre côté, au moins!... Les rires et le grincement des épées s'entre-mêlent... le vin et le sang coulant à la fois... derrière nous la musique qui chante ses pines joyeux flonflons... là-bas, la gaieté, la folie!... la vie... et ici!... (Hélas!) Ah!...

MAURICET.

La mort!... (Charolais tombe.)

SAINT-GERMAIN, regardant Charolais.

Je le lui avais prédit... Mais toi, pauvre France... toi qui possèdes pourtant encore bien des nobles cœurs, qui donc te sauvera de l'orgie et de la honte où l'on t'a jeté?

MAURICET.

Dieu, monsieur, Dieu qui veille sur la France!

TOUS LES SEIGNEURS.

Ah! vengeance!... vengeance!... le sort le petit clerc!...

SAINT-GERMAIN, se jetant devant Mauricet.

Qui donc ose menacer celui que la main de Dieu n'a conduit?...

COURTEVILLE, aux Seigneurs.

Laissez!... laissez!... ne nous mêlons pas de ça... J'ai un moyen de punir ce drôle sans faire la besogne nous-mêmes... (C'est.) Y a-t-il des bons vivants ici!...

MANDRIN, paraissant dans l'orchestre.

A moi, les bons vivants!...

LES VOLEURS.

A Mandrin!...

COURTEVILLE.

Mandrin!... je suis perdu!...

UN SÉDUCTEUR.

Mandrin!... A moi les gardes-françaises!... sus aux voleurs!

(Les Femmes se sauvent en poussant des cris.)

MAURICET.

A moi les petits-cousins, et sus aux gentilshommes!

(Le Seigneur s'élance avec les gardes-françaises contre les voleurs. — Pêle-mêle général. — Coups de pistolet et d'épée. — Mauricet et les Cosaques se sont mis de la partie. — Nicette se tient toujours contre le comte de Saint-Germain.)

ACTE III.

DIXIÈME TABLEAU.

1795.

LES MOUVENS.

Une boutique (praticable), celle de Jeanne Mahelin, sitée au bout de la rue, au fond du théâtre. — À gauche, une espèce de bicoque (également praticable). Cette boutique est abandonnée. Une affiche appendue des deux côtés de la boutique, annonce un remède à demi effacé. — On voit au loin les murs et la prison du Temple. — L'action de ce tableau se passe dans l'hiver de l'an III. Il fait déjà nuit. — La neige tombe à gros flocons.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, CYPRIEN, ENFANTS DE PARIS, LE PETIT ANTOINE, puis JEANNE MAHELIN.

Au lever du rideau, on voit passer au fond du théâtre, et sur une butte de neige établis, Cyprien, Charles et leurs camarades. — Quelques Bourgeois traversent. — Peu à peu, ils deviennent de plus en plus rares. — Le petit Antoine, le second fils de Jeanne Mahelin, est assis sur une borne touchant à la maison de sa mère. — L'Enfant a les yeux attachés sur une petite lucarne qui glisse au travers des barreaux de l'une des cellules de la prison, qui, par la position de la lune, se trouve complètement dans l'ombre. — La boutique de Jeanne Mahelin, déserte au commencement du tableau, n'est éclairée que par une petite lampe éclairant faiblement les objets établis çà et là, tels qu'habits, objets de curiosité, etc. — Dans un coin, à droite, sont des jouets d'enfant à demi brisés. — Au fond, à gauche, on voit un grand coffre vermoulu. — Le toit du théâtre est éclairé par une lanterne. — Effet de neige au clair de lune. — Un Ouvrier est sur la butte de neige.

CHARLES, le faisant tomber.

Allons, à bas, vieux!

(Il monte sur la butte.)

CYPRIEN, le défilant.

A moi, maintenant!... C'est l'histoire du jour; un chou chasse l'autre... (Tous les Ouvriers se dirigent vers le débouché. Cyprien saute à terre.) Ah! j'ai assez régné...

CYPRIEN, à l'Enfant toujours plongé dans sa rêverie.

Eh! t'a-bas, petit Antoine, tu vas geler si tu restes là!... Viens donc jouer avec les grands!

(L'enfant ne bouge pas.)

CHARLES, revenant à son tour.

Ah bien oui! il ne quitterait pas sa borne pour un jambon!

CYPRIEN, le considérant de loin.

Ce pauvre petit! Est-ce drôle qu'il soit comme ça dans les humeurs noires depuis un an, depuis le jour où...

CYPRIEN, lui montrant la main sur la bouche.

Chut! ne parlons pas politique, c'est défendu!

CYPRIEN, à lui-même.

C'est pourtant vrai que, depuis un an, il n'y a que ses yeux qui ont parlé...

CHARLES.

Et je dis qu'ils n'ont pas une conversation gaie. Il s'écœure comme ça, vois-tu, ce petit, si on le laisse faire.

T'es bon, toi! on ne peut lui rendre ceux qu'il te regrette.

C'est égal! ça pince durc tout de même.

CHARLES.

Avec ça que tu t'es mis en tête, toi!

CYPRIEN, attachant son œil pour battre la sautoie.

Je ne m'y suis pas mis; c'es bon, toi! j'y suis resté.

CHARLES.

Mais comment que tu fais donc pour être vêtu aussi légèrement par un temps pareil?

CYPRIEN.

Comment je fais? Eh parbleu! je gèle!

(Ils s'arrêtent. Les autres continuent leur jeu.)

CHARLES.

Ah! on se souviendra de l'hiver de 1795!

CYPRIEN.

De l'an III, s'il te plaît.

CHARLES.

Ah bah!... aujourd'hui, on parle à peu près comme on veut.

CYPRIEN.

Oui... et on mange à peu près comme on peut.

CHARLES.

Peux-tu, toi?

CYPRIEN.

Pas trop!... mais enfin, j'essaie. Ah! dame, dans l'ébénisterie le travail ne va pas fort. Les commandes nouvelles ne viennent pas, et celles qu'on avait, on vous les laisse pour compte... si bien que la mère et moi, nous nous sommes chauffés avec...

CHARLES.

Vraiment?

CYPRIEN.

Oui, mon vieux Charles, toi de Cyprien! nous avons tout brûlé: les secrétaires, les commodes. Tiens, pas plus tard qu'avant-hier, nous avons fait la cuisine avec une table de nuit. (Les autres se sont rapprochés. Tous rient.)

CHARLES, tout plus fort que tous les autres.

Sommes-nous sans cœur de rire comme ça!

CYPRIEN.

Ah! que veux-tu? les enfants de Paris, ça rit toujours et de tout. Et d'ailleurs, c'est qu'on ne peut pas pleurer à c't'heure, les larmes geignent tout de suite. Et puis, bah!... l'avenir se colore, comme on dit à la comédie.

CHARLES.

C'est-il vrai qu'on vient de décaler des écoles primaires où ce que le peuple pourra apprendre un tas de belles choses?

CYPRIEN.

Oui-dà que c'est vrai, et qu'on a voté aussi des pensions pour les hommes de lettres.

CHARLES, avec indignation.

Cré coquin!... mais alors, du donc, faisons-nous hommes de lettres.

CYPRIEN, avec dignité.

Ah! pas encore. Si le travail ne revient pas, il sera toujours temps. (A l'enfant.) N'est-ce pas, eh! l'endormir? (Il lui prend les mains.) Quel drôle de petit bonhomme! il est à moitié gelé! Allons, rentre donc.

JEANNE, dans la cuisine de droite.

Antoine! Antoine!...

CYPRIEN, à l'Enfant.

Tiens, t'la la mère qui l'appelle!... qu'est-ce que tu regardes là? C'est donc ben jol cette lumière qui brille dans le Temple? (L'enfant ouvre ses yeux.) Eh bien, voyons, faut pas pleurer pour ça.

CHARLES, les à Cyprien.

Je crois qu'il est imbecille.

CYPRIEN, de même.

Où! Il est en route.

(Les autres Ouvriers se dispersent peu à peu.)

JEANNE, parlant dans la boutique.

Antoine! Antoine! (Elle ouvre la porte de la rue. L'apercœur.) J'en étais sûre! (Elle se retourne vers son bras.) Méchant petit ange, tu veux donc le faire mourir? (L'enfant lui signe que non. Jeanne a pitié et essuie ses yeux.) Toujours! toujours! et à cet âge-là. Oh! c'est à vous rendre folle. (A l'enfant.) Allons, mon enfant chéri! il faut rentrer à la maison, voilà l'heure du souper. Viens! viens!... (Elle l'embrasse dévouement. L'enfant s'éloigne en regardant toujours sa chère lumière.)

CYPRIEN, attachant son œil sur le toit de la boutique.

A propos, dites donc, mère Mahelin, et votre autre fils, le soldat?

JEANNE.

Mon Joseph! merci, Cyprien; sa blessure va bien. — Il veut même rejoindre son régiment... Et il est sorti pour ça.

CYPRIEN.

Ah! il paraît qu'en Espagne il t'insais plus rhod qu'ici, même que Joseph est ben heureux d'en être sorti encore comme ça.

JEANNE.

Oui!... et chaque jour j'en remercie le bon Dieu... Au revoir, Cyprien! au revoir!

CYPRIEN.

Au revoir, mère Jeanne.

(Jeanne entre dans la boutique avec l'Enfant et disparaît dans l'arrière de la maison.)

SCÈNE II.

CYPRIEN, CHARLES, puis DAZINCOURT, MOÏS, SAINT-PHAL et LOUISE CONTAT.

CYPRIEN, à Charles.

Ah! ah! voilà la neige qui redouble. — Les amis sont partis, je crois que nous ferons bien de les imiter. Viens-tu dîner chez nous?

CHARLES.

Chez vous...

CYPRIEN.

Oui, à l'infortune du pot. (Riant.) Allons, tiens, je vas te mettre à ton aise... Tu apporteras ton plat, — ça fait qu'il y en aura un!

CHARLES, le pousant.

Farceur! (Se remuant.)

CYPRIEN, regardant à la cantonade.

Tiens! qu'est-ce que c'est donc que ces gens-là, tout là-bas? Il me semble que je les reconçois.

CHARLES.

Et moi aussi.

CYPRIEN.

Mais oui, je les ai vus quelque part.

CHARLES.

Moi, je les ai peut-être vus ailleurs, mais je les ai vus pour sûr.

CYPRIEN.

Ah! j'y suis! c'est des acteurs de la Comédie-Française.

CHARLES.

Oui, de ceux qu'avaient été mis en prison, il y a un an.

CYPRIEN.

C'est bien eux. — Ils viennent par ici. — Monsieur Moï, monsieur Saint-Phal et madame Contat, la Suzanne de Figaro. — Une fière femme, va! et que j'ai joliment applaudie!

CHARLES.

Et moi, donc!... Par exemple, je ne sais pas si elle m'a entendu, j'étais si haut!

CYPRIEN, lui montrant l'entrée de la boutique de Jeanne.

Eh bien, viens, — aujourd'hui nous serons aux premières loges.

(Ils s'installent sous l'avent de droite. — Dazincourt, Moï, Saint-Phal et Louise Contat entrent du même côté. — Ils sont tout couverts de neige.)

CONTAT, qui donne le bras à Dazincourt.

Venex donc vite, Moï!

MOÏS, entrant.

Là, là, ma chère petite Contat, croyez-vous donc que mes débuts dans Brévenassac datent d'hier!

DAZINCOURT, sortant la main de Contat.

Nous sommes vieux, Élisire!

CONTAT, sortant en riant.

(Se plaçant sous l'avent de l'échappe à droite.) Je vous en prie, messieurs, laissez passer l'avalanche. (Se reculant.) Je suis traversée de neige!

SAINT-PHAL.

Et moi, pénétré de joie!... La liberté! c'est si bon, quand on en a été longtemps privé! Aussi, depuis huit jours que nos fers sont tombés, je ne suis pas rentré chez moi... J'ai battu tout Paris!

CONTAT.

Mauvais sujet!

SAINT-PHAL.

Tiens, je me rattrape!

CONTAT.

C'est qu'il ne passe pas le moindre sucre!

DAZINCOURT.

Parbleu! c'est aujourd'hui que madame de Staël s'ouvre ses salons, et ses invités ont mis en réquisition jusqu'aux vinaigrettes.

MOÏS, tirant sa montre.

Et c'est qu'il est huit heures!

DAZINCOURT.

Eh bien! nous ne jouons qu'à dix!

CONTAT.

D'ailleurs, le public nous a bien attendus onze mois, il peut bien nous attendre une demi-heure de plus!

SAINT-PHAL, lisant l'écriteau de la maison.

Ma chère Contat, regarde donc là, auprès de votre tête!

CONTAT.

Qu'y a-t-il?

SAINT-PHAL, lisant.

Maison à vendre!

CONTAT.

Eh bien?

SAINT-PHAL.

Eh bien! eh bien! je l'achète et demande à la visiter. (Il passe sur la porte, qu'il obé.)

CONTAT.

Oh!...

SAINT-PHAL, riant.

Voilà un abri!

DAZINCOURT.

Et une effraction!

SAINT-PHAL.

Bah!... puisque je l'achète!...

(Ils entrent. Saint-Phal ouvre les volets.)

CONTAT.

Ah! mon Dieu! mais c'est meublé!...

DAZINCOURT.

C'est, ma foi, vrai!

SAINT-PHAL, faisant les honneurs.

Je vous demande pardon de vous recevoir ainsi, mais j'arrive de la campagne, et mes gens ont tout laissé en désordre ici...

CONTAT, riant.

Ils ont même laissé des bottes sur le buffet!... Ah! mon Dieu!... mais ils en ont même laissé partout!...

MOÏS, en dehors.

Jusque sur l'enseigne!

CONTAT.

Mais où sommes-nous donc hi?

SAINT-PHAL.

(Cher un cordonnier, je pense. (Prenant en dehors, à Moï.) Moï!... toi qui as de bons yeux, le suis, je te prie, de ce fonctionnaire?)

MOÏS.

Ah! on ne peut pas voir; il n'en reste que la première note.

CONTAT.

La première note?

MOÏS.

Oui... et c'est un si.

(Toute rient.)

SAINT-PHAL, sortant.

Ah! mais, ce n'est pas naturel, et j'aime assez à savoir chez qui je suis.

CYPRIEN, qui s'est avancé.

Monsieur Saint-Phal, je vous le dirai, si vous voulez.

SAINT-PHAL.

Eh bien?

CYPRIEN.

Vous êtes chez le cordonnier nommé... Simon...

(Il dit le nom à voix basse.)

SAINT-PHAL, avec horreur.

Cher ce monsieur... (Appelant.) Contat, Dazincourt, sortez!... ne restez pas dans cet antre!... il y a là de la boue et du sang...

DAZINCOURT, sortant avec Contat.

Oh! je comprends!...

MOÏS.

Mais ce nom?...

CYPRIEN.

Ah! je vas vous dire: c'est le peuple, le vrai! qui l'a effacé... après avoir chassé le maître de l'établissement!... on voulait même le tuer.

SAINT-PHAL.

Pourquoi ne l'a-t-on pas fait?...

CYPRIEN, notant.

On n'a pas eu le temps, monsieur.

SAINT-PHAL.

Mais alors, pourquoi n'a-t-on laissé debout ce souvenir infâme?... Attendez, je l'effacerai, moi!...

(Depuis ce instant, quelques hommes du peuple qui passaient se sont arrêtés.)

SAINT-PHAL, à la foule.

Mes amis, cette maison m'appartient, car je le jure ici, je la payerai, s'il le faut, de tout ce que je possède... Maintenant, vous avez froid et le bois vous manque, eh bien! en voilà. (Il arrache un panneau de la boutique.) Aidez-moi, mes amis, le feu purifie tout!...

(Tous l'imitent, on démolit la maison. — Quelques instants auparavant, Jeanne était revenue dans sa boutique. Attirée par le bruit, elle ouvre sa porte. Contat, effrayé, se précipite dans la maison.)

CONTAT.

Ah! madame, permettez-moi!...

Entrez ! entrez !...

JEANNE.

Imprudent !

MOLE, à Saint-Phal.

SAINT-PHAL.

Bah ! j'ai écouté mon cœur, et j'ai bien fait... vois-les plutôt !
(Il lui montre les Hommes du peuple qui démolissent galement l'échoppe.)

BAZINCOURT, dans, à Saint-Phal.

Merci, Saint-Phal ! merci pour ma pauvre cléve de Trianon !

CEPHREN, chargé de bois.

Eh ben, les amis, j'espère que voilà de quoi faire bouillir la marmite !

CHARLES.

Où... il ne manque plus que de quoi l'arrepplier.

BAZINCOURT.

Elle ne restera pas vide... Tenez ! tenez !...

(Il leur offre de l'argent.)

CEPHREN, refusant.

Ah ! pardon, monsieur Bazincourt, mais...

BAZINCOURT, suppléant.

Allons !... allons !... Je pourrais être votre père...

CEPHREN, dans.

Eh ben, c'est gentil, ça... et nous acceptons... nous vous remercions ça en bonsoir...

SAINT-PHAL.

Ah bien, j'en veux aussi, moi... Alors, je paye le vin. (Il leur donne aussi de l'argent.) Allez, allez, mes enfants ! et buvez tous au repos de la France !...

CEPHREN.

Soyez tranquille, monsieur Saint-Phal !... Allons, les amis !... en route.

TOUS.

En route !

(Ils sortent galement.)

SCÈNE III.

BAZINCOURT, MOLE, SAINT-PHAL, CONTAT, JEANNE MAHELIN.

MOLE, entrant chez Jeanne avec Bazincourt et Saint-Phal ; à Jeanne.

Excusez-nous, madame...

JEANNE.

Vous êtes chez vous, messieurs.

MOLE.

Merci... (à Saint-Phal.) C'est égal, mon cher Saint-Phal, tu pourrais bien nous avoir attiré une méchante affaire.

SAINT-PHAL.

Bah ! bah !... Dieu merci ! on commence à penser un peu tout haut ; et d'ailleurs, encore une fois, moi je payerai ma maison ; et je connais des gens qui n'y ont pas mis tant de conscience... car en nous arrêtant au théâtre, ils ont arrêté aussi nos costumes et nous ne les avons jamais revus.

BAZINCOURT, qui forestait dans le boudoir, pousse un cri de surprise.

Ah ! mais le diable m'emporte !... c'est mon costume de Carlin.

MOLE, de même.

Eh ! parbleu ! en voici un autre qui est de ma connaissance...

CONTAT, qui a survécu à son tour.

Et moi, messieurs,

(s'adressant.)

Je reconnais, je crois, le fichu de Suzanne,

Que ce jour-là chiffonnait Chérubin !

(Tous rient.)

Quelle rencontre !...

SAINT-PHAL.

C'est extraordinaire !...

CONTAT.

JEANNE.

Oh ! pardonnez-moi, madame, c'est bien simple au contraire... car tout vient ici un jour ou l'autre.

SAINT-PHAL, rient.

Où... c'est le cimetière de la mode.

(En ce moment, un Homme qui s'est dirigé vers la maison de Jeanne heurte à la porte.)

JEANNE.

Entrez...

(L'Inconnu entre. — Il est vêtu simplement, mais avec distinction.)

L'INCONNU.

Madame Jeanne Mahelin, je vous prie ?

JEANNE.

C'est moi, monsieur...

(L'Inconnu s'incline, puis il échange un salut avec les autres.)

SAINT-PHAL.

Ma chère madame Mahelin, vous êtes en affaires, nous vous laissons...

CONTAT.

Merci de votre hospitalité !...

JEANNE.

Madame... messieurs...

(Elle les reconduit jusqu'à la porte.)

CONTAT.

La neige a un peu cessé, messieurs, hâtons-nous !

SAINT-PHAL, dans.

Pourquoi ?... Eh ! moi Dieu, après tout, vous en seriez quitte pour jouer Célimène en poudre...

(Ils s'éloignent.)

SCÈNE IV.

JEANNE, LE COMTE DE LA ROCHEFERTE.

JEANNE, qui est contrainte et a refermé la porte ; à l'Inconnu, en lui offrant une chaise.

Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ?

LE COMTE.

Je vais vous le dire. Vous ne vous moquez pas de moi, n'est-ce pas ?

JEANNE.

Ah ! monsieur...

LE COMTE.

Ma bonne dame, vous sachiez d'abord qu'il y a quinze ans que j'ai quitté la France, mon pays, et qu'il y en a sept que je n'ai reçu de nouvelles de mes parents, de mes amis. Je serais bien venu en chercher plus tôt, mais je les attendais toujours, et puis, en France, le sol tremblait alors, et on a le pas mal assuré à quatre-vingts ans, madame...

JEANNE.

Je ne comprends pas...

LE COMTE.

Madame, je suis le comte de La Rocheferte, et peut-être, à cette heure, le dernier de ma famille... Oui, le dernier, sans doute, car j'ai frappé en vain à la porte de chacune de ses nombreuses demeures où s'était écoulée la moitié de ma vie... sur le seuil de chaque porte, j'ai vu contredire un étranger qui n'a pas su me dire ce qu'étaient devenus les anciens maîtres... J'ai parcouru les appartements déserts, et je n'ai rien retrouvé pour reconstituer un passé évanoui, rien que je puisse presser sur mes lèvres en souvenir de ceux-là qui ne sont plus !... Mais quelqu'un qui m'avait vu pleurer m'a envoyé chez vous, en me disant que vous aviez recueilli les épaves de tous les naufrages, les débris de toutes les tourmentes... M'a-t-on trompé, madame ?

JEANNE.

Non, monsieur, non... on vous a dit vrai, au contraire... Et je vois que j'avais bien raison de le faire... Que voulez-vous, monsieur, je sentais là qu'un jour ceux qui resteraient seraient bien aises de retrouver quelque trace de ceux qui seraient partis...

(Le Comte lui serre la main.)

JEANNE.

Eh c'était pas une question de commerce !... Non, là, vrai !... foi de Jeanne !... Ce qu'il m'en a fait, c'a été par reconnaissance pour quelques pauvres créatures qu'avaient été ben bonnes pour moi et pour mon petit Antoine.

(Elle soupire.)

Vous soupirez ?...

LE COMTE.

JEANNE.

Où, monsieur, et il y a de quoi, allez !... Figurez-vous un pauvre petit être de treize ans à peine, qui, par grand égaré, est tombé en telle consommation, qu'il n'a pas dit deux paroles depuis un an, et qu'il s'éteint de jour en jour.

(Elle pleure.)

Ah !...

LE COMTE.

JEANNE.

Ce grand égaré l'a tellement frappé qu'il l'a rendu quasi fou... Oui, il y a des moments... et voyez-vous, monsieur, le pauvre ange mourra dans un de ces moments-là !...

LE COMTE.

Mais l'origine de ce égaré ?...

JEANNE, à voix basse.

Ah ! je vas vous dire : mon petit était le fils d'une grande dame, qu'était placée ben haut !... ben haut !... ainsi que son époux !...

Eh bien?

Eh bien!... un jour ils se sont tués en tombant.

(Elle essuie une larme.)

Je vous comprends!...

Le hasard avait été cause de ce grand bonheur, qu'est devenu depuis la source de tous mes chagrins... Cette dame passait un jour dans le village où j'étais chez la mère de mon mari... Elle avait voulu s'arrêter un instant dans notre petite église pour remercier le bon Dieu de quelque chose d'heureux qui venait de lui arriver, et il se trouva que mon enfant y entraînait en même temps qu'elle... Alors la grande dame voulut que sa joie se répandît un peu sur les autres, et c'est comme ça qu'elle est devenue la marraine du petit... Si c'avait été une fille, il paraît qu'elle l'aurait appelée Marie... C'était un garçon, elle l'appela...

Antoine...

Trois ans après, étant revenue à Paris alors, la grande dame eut à son tour un nouvel enfant, un garçon aussi, qui depuis ce jour s'éleva quasi à côté du mien; si bien qu'ils en étaient venus à s'aimer quasi tout comme s'ils avaient été du même sang, de la même mère... Le fils de la grande dame donnait à mon petit tous ceux de ses joujoux qui lui faisaient envie... Et, (les montrant les jouets brisés jetés dans sa ciste.) tenez, monsieur, voilà encore des restes des beaux jours... Il l'emmenait partout avec lui, et une fois même... Oh! mais, tenez, monsieur, pardon, je vous emmène peut-être?...

Moi, brave femme!... mais ne suis-je pas venu chercher les des souvenirs de ceux que j'ai aimés?

Et vous les aimez tous, n'est-ce pas?... l'innocent aussi?

Oui... et je les ai tous pleurés! Continues...

Un jour donc... Et tenez, vrai, c'est triste et curieux, ça, ches un enfant... on l'avait emmené à une fête chez la grande dame... on jouait une comédie dans laquelle la grande dame elle-même avait un rôle... Ça s'appelait le Mariage de Figaro... vous savez? Il y a là dedans une marraine avec son filleul qui l'adore... et puis, ils sont séparés, je ne sais plus... Tant il y a que ça avait frappé mon petit Antoine, et que, depuis... qu'il est séparé de sa marraine, il se rappelle toujours cette soirée-là, et que tous les jours, à la même heure, il est encore plus triste et plus souffrant que la veille, et que ça paraît être démenagé, et qu'ensuite, je le sens, il fait un pas de plus pour se rapprocher de ceux qu'il aimait tant... Ça a été bien long mon récit, pas vrai, monsieur? mais c'est fini... Et tenez, monsieur... (Elle lui ouvre le coffre.) voilà mes saintes reliques...

Merci!...

(Tous deux se penchent sur le coffre.)

Tout ça est étiqueté... vous trouverez tout de suite... Il y a des petits riens qu'ont de bien grands noms, allez... Tenez, voilà un chapelet qu'a appartenu à une sainte. (Les montrant le son.) L'avez-vous connue?

Oui... oui... elle aussi m'était au ciel!

Ce chapeau que vous voyez, il l'a ramassé dans le Champ-de-Mars, un onse novembre!... il pleuvait bien fort, je m'en souviens... je tremblais de froid... Tenez, ces tablettes-là... il y a dessus des vers commencés, qui ne seront jamais finis.

Ah!

Ce livre?...

Ce livre a vu prier ma mère. (Il baise le livre.)
(Joseph, en uniforme de soldat de la République, entre gaïement dans la boutique.)

SCÈNE V.

LES MÈRES, JOSEPH.

Me voilà, la mère!...

Quelqu'un?

LE COMTE.

(Il ferme vivement le coffre.)

Mon autre fils, monsieur.

JEANNE.

Pardon, monsieur... Oh! ne vous dérangez pas. (Revenant à son coffre.) J'ai connu le reliquaire, et je le respecte... Beau coup déjà y sont venus chercher leur cœur... Tâchez donc à votre tour d'y trouver le vôtre.

Je l'y ai trouvé déjà. (Il montre le livre.)

Tant mieux! c'est bon les souvenirs, je sais ça... moi, j'en ai un dans l'épaulé!... et je l'aime, allez...

Eh bien, mon enfant?

Eh bien, ma mère, dans quelques jours j'aurai ma feuille de route... alors, le sac au dos, un bon baiser aux lèvres, et en avant!... Soyez tranquille, la mère, il se passera encore du temps avant que les autres viennent chez nous... Ça ne sera que quand ils nous auront tous avalés, et il faudra d'abord qu'ils nous mâchent. (Je compte.) Faites excuse, monsieur, ça ne vous lâche pas ce que je dis là?

Au succès de nos armes, moi seul!

Je le vois, vous êtes un vrai dans votre genre, comme moi un pur dans le mien. Quand la patrie est tranquille, les lèges peuvent différer de cocardes, mais quand elle est menacée... oh! n'est-ce pas que quand elle est menacée, tous les cœurs ne deviennent plus avoir qu'un même drapeau?

Oui... oui...

Toucher là, monsieur! toucher là. (Il se sent la main de nouveau. — L'heure sonne au loin. — L'Enfant sort de la chambre à pas lents et vient s'accroupir tristement au milieu de ses jouets.)

SCÈNE VI.

LES MÈRES, L'ENFANT.

Ah!...

Ah! c'est le petit frère!... Pauvre enfant! voilà son heure critique!... il ne nous voit pas, il ne nous entend pas! (Jeanne s'assoit la tête dans ses mains. — Joseph et l'Inconnu s'agenouillent. — L'orchestre joue les premières notes de l'air qui suit. — Pendant ce temps, l'Enfant semble rassembler ses souvenirs; il porte sa main à ses yeux, puis continue mélancoliquement l'air commencé.)

L'ENFANT.

J'avais... une marraine...
Que mon cœur, que mon cœur a de peine...
J'avais une marraine
Que toujours adorai...

(L'orchestre continue.)

C'est cette chanson qu'il a retenue... toute son âme est là dedans aujourd'hui.

L'ENFANT, reprenant.

Je veux... traduire en chaine...
(Reprise de l'orchestre.)

Mon Dieu! mon Dieu!

L'ENFANT, de même.

Mourir de cette peine...
Et non m'en consoler...
(Les larmes coulent au visage.)

Mon enfant! mon enfant chéri... tais-toi!... tu me déchires le cœur...

Le pauvre petit a résumé en les priant dans ses ma-

vais jours.

JEANNE, avec des sanglots.

Oh! je le vois bien... mon pauvre petit ne guérira jamais!

JOSEPH, frappé d'une idée.

Jamais!... Eh bien, si... c'est moi qui le guérirai!... J'ai mon idée!... oui, et tenez, suivez-moi bien... Le pays aussi était tombé en mélancolie et en rêverie noire... Il tremblait et il pleurait comme le petit frère... Mais un jour, les larmes se sont séchées et le courage est revenu, et l'on s'est allé en chantant aux frontières!... Et qu'a-t-il fallu pour ça?... un cri, un seul!... La patrie est en danger!... Et ce cri-là a réuni toutes les âmes!... et en un jour les enfants sont devenus des hommes!

JEANNE.

Eh bien?...

JOSEPH.

Eh bien!... je vous le dis : j'ai mon idée!... (A l'acteur.) Viens, petit... viens là, sur mes genoux, et écoute-moi... Allons, regarde-moi bien en face!... (L'acteur le regarde.) Veux-tu être soldat?... soldat comme ton grand frère!... Hein! tu ne comprends pas? Est-ce que tu ne me reconnais pas, dis, mon petit Antoine?... (A l'acteur.) Eh bien! voyons, reconnais-tu ta mère, la vieille Jeanne que voilà... Oui, n'est-ce pas?... Ah! alors il faut que tu viennes avec moi... sans ça, vou-tu, il y a des méchants qui viendront la chercher... Ils le fêteront comme d'autres l'ont été ton ami... tu sais bien celui avec qui tu jouais?... (L'acteur le regarde.) Et tu ne la verras plus... tu ne verras plus la mère, car elle sera morte!... Comprends-tu?... morte!...

L'ENFANT, avec effroi.

Comme marraine!...

JOSEPH, vivement.

Oui... oui, comme marraine!...

(L'Enfant se retourne, aperçoit Jeanne qui lui tend les bras et s'y précipite, poussé par Joseph.)

L'ENFANT, avec un cri.

Maman!...

JEANNE, pleurant de joie.

Ab!...

JOSEPH, joyeux.

Je savais bien, naïf... Toujours ce cri qui fait des miracles : La patrie est en danger!... et la patrie d'un enfant, c'est sa mère!

JEANNE, elle se jette.

Mon ange adoré!... comme il me regarde!... O mon Dieu! je vous remercie!...

JOSEPH.

Laissez faire, laissez!... Il viendra avec moi... On accordera ça au fils, au frère d'un soldat... Ça sera un privilège, naïf... Eh bien! après tout, il y en a encore en cherchant bien... Il viendra avec nous le petit... on lui fera battre la charge pour s'étonner, et il guérira tout à fait un beau jour de victoire!...

JEANNE.

Oh! il guérira peut-être sans ça...

LE CORTÈGE, à Joseph.

Veux m'avez érou, monsieur. Et maintenant vienne un grand capitaine, et avec des éours comme vous, il pourra conquérir le monde.

(Il lui tend la main.)

JOSEPH.

Adieu, monsieur... Et quand vous aurez encore besoin d'un souvenir... souvenez-vous de la mère!...

LE CORTÈGE.

Merci!... et adieu!...

(Il s'éloigne par la droite. — On entend aussitôt un tumulte à gauche, et Cyprien et Charles arrivent avec les Ouvriers du commencement.)

JOSEPH.

Qu'est-ce que c'est que ça? (A Cyprien qui entre.) Qu'y a-t-il donc?

CHARLES.

Il y a du bruit. Les Sections veulent faire des farces, et la Convention est dans ses petits souliers!

JOSEPH.

Eh bien, qu'elle se défende!

CHARLES.

C'est ce qu'elle va faire, il y a déjà des troupes dans les rues de l'Ecluse et de Rohan, sur le pont Neuf, sur le pont Royal... C'est amusant...

JOSEPH.

Et celui qui commande?...

CYPRIEN.

Nous l'avons vu passer tout à l'heure à cheval. C'est un petit

qui a les joues creusées et les yeux perçants. On dit que c'est lui qui a pris Toulon.

JOSEPH.

Le général Bonaparte, alors.

CYPRIEN.

Tu le connais?

JOSEPH.

Oui, que je le connais, et un jour, voyez-vous, le monde entier le connaîtra... Oui... oui, je le sens là, le petit officier d'artillerie ira bien; et comme j'aime à marcher, je vas lui emboîter le pas!... La mère, mon sac, mon fusil!...

JEANNE.

Ton sac... ton fusil... Pourquoi faire?

JOSEPH.

Parce que j'avais encore quelques jours de congé; mais j'en fais cadeau au général Bonaparte.

JEANNE.

Mon Dieu!... mon Dieu!... vous m'en avez rendu un, et vous me prenez l'autre!...

JOSEPH.

Eh bien! la mère, quand le petit sera grand, il prendra ma place et je prendrai la sienne... Oh! je reviendrai. Au revoir, les amis; je m'en vais apprendre à devenir maréchal de France!...

CYPRIEN.

Au revoir... Pas encore... Nous allons le faire la conduite.

JOSEPH.

Eh bien alors, en avant!...

(Ils sortent tous. Des auges remplissent la scène.)

ONZIÈME TABLEAU.

1805.

LES DEUX EMPIRES.

1855.

LES NIÈRES.

Des nuages montant du dessous et descendant du ciel sont couverts la scène, au premier plan. On entend une musique sombre et terrible retentir derrière cette sorte de voiles jetés sur Paris. A ce moment, à gauche du spectateur, paré par un rouge plus sombre que les autres, paraît le mauvais Génie, la tête dans ses mains et comme enfoncé. Un coup de tam-tam annonce son apparition. Une fanfare le réveille.

LE MAUVAIS GÉNIE, se relevant lentement.

Je m'étais endormi sur la pierre d'une tombe, en même temps que le dix-huitième siècle à l'agonie s'élevait dans le chaos... et voilà qu'un bruit éclatant comme le son d'une fanfare de victoire vient de m'éclater au sommeil... Ma tâche n'est-elle donc pas achevée? et Paris, cette fièvre citée à laquelle j'ai voué une haine mortelle... Paris, où depuis si longtemps tour à tour j'ai fauché tant de grands hommes, brisé tant de grands cœurs, anéanti tant de grandes choses... Paris réalitrait-il des crânes où je le croyais enseveli!... Paris, enfin, ne serait-il plus à Satan, à qui je l'avais donné!...

LE BON GÉNIE, penché à droite, paré par un rouge d'azur.

Tu mens, maudit!... tu n'as jamais donné à ton maître que les fruits de la haine... Paris, l'asile de toutes les gloires, le foyer de toutes les pensées, ne peut jamais être au mauvais Ange. Paris appartient à Dieu, et Dieu n'abandonne pas sa ville bien-aimée!

LE MAUVAIS GÉNIE.

Ah!... ah!... toi encore, Frères!... Je le croyais envolée vers le ciel sur un nuage de larmes... Et tu me dis que Dieu s'occupe encore de notre antique Lutèce?...

LE BON GÉNIE.

Où... car ce Dieu dont tu as toujours douté, toi, et que moi j'ai toujours bûni, le condamne — c'est la punition avant de retourner au néant — à assister d'ici à son œuvre sublime. Regarde!... regarde donc, maudit!... et proleste-toi devant celui que le Tout-Puissant a envoyé au monde pour le remplir de son nom, en faisant la France, sa patrie, plus grande, plus riche et plus glorieuse que jamais!

(Les auges se sont écartées lentement, et, dans le cadre qu'elles forment on se retirent, on aperçoit l'intérieur de la maison de Bonaparte, rue Chancellerie.)

LE MAUVAIS GÉNIE, avec un cri de rage.

Ah!... Quel est donc cet homme?...

LE BON GÉNIE.

Bonaparte!... Napoléon!

DOUZIÈME TABLEAU.

LA MAISON DE BONAPARTE.

Le bon Génie et le mauvais Génie demeurent inséparables, chacun sur le omage qui le porte, assistant en silence, comme les statues d'un monument, au tableau qui va suivre. — L'intérieur de la maison de la rue Chateaubriand, qui est représenté ainsi, consiste en un petit salon, avec bibliothèque, qui servait de cabinet de travail à Bonaparte. Au moment du changement à vue, Bonaparte est assis à droite, près d'une table sur laquelle se trouvent des cartes, des plans et des livres.

BONAPARTE, penché sur un plan.

Où!... où!... l'Italie!... c'est là qu'il faut d'abord combattre... c'est là qu'il faut vaincre d'abord!... La route de Milan est ouverte... Les forteresses de Finale, de Vado, de Savone sont en notre pouvoir!... Ah!... qu'on me donne donc vite la place de ce Scherer, qui n'a pas su profiter des dix victoires de Masséna, et avait six mois l'Italie est à moi!

UN AIDE DE CAMP, entrant.

Général, un message du Directoire.

BONAPARTE.

Donnez... (Après avoir lu.) Enfin!... général en chef!... Allons, l'armée française compte trente mille soldats!... trente mille héros, puisqu'ils sont commandés par Masséna, Lahore, Marquart et Serrurier!... Avant deux mois, nous aurons tourné les Alpes et nous pénétrons en Italie!... De la gloire! et puis encore de la gloire!... O France!... voilà ce que j'avais rêvé pour toi depuis longtemps... et mon rêve va s'accomplir bientôt!... je l'espère... j'en suis sûr!... je le veux... Au Directoire! et demain, en route pour l'Italie!...

(Il sort suivi de l'Aide de camp.)

TREIZIÈME TABLEAU.

LE SOLEIL D'AUSTRERLITZ.

Toujours dans l'obscurité de nuages que nous avons spécifiés, on voit, peints sur la toile de fond, le bataille d'Austerlitz au moment décisif de la déroute de l'ennemi. — L'Empereur paraît, suivi de ses Généraux. — Napp., à cheval, entre par la droite.

NAPP.

Sire! les débris de l'élite droite des ennemis, enfoncée, prisonnière ou détruite, ont été laissés maîtres du champ de bataille...

(On entend au loin des fanfares de victoire. — Des Soldats paraissent apportant des drapeaux.)

NAPOLEON.

Soldats! je suis content de vous!... Vous avez justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité. Vous avez décoré vos aigles d'une éternelle gloire. Soldats! mon peuple vous reverra avec joie, et le vœu suffira de dire: J'étais à la bataille d'Austerlitz, pour qu'on réponde: C'était un brave!...

QUATORZIÈME TABLEAU.

Tous deux se rapprochent comme au commencement et l'un ne voit plus rien autre que le bon et le mauvais Génie, toujours à leurs places respectives.

LE BON GÉNIE.

Eh bien! Mallevas, crois-tu encore que la France puisse s'étendre?

LE MAUVAIS GÉNIE.

Non... tant que Napoléon règnera... Mais les grands hommes sont comme les météores qui brillent et se consomment... Et tiens, écoute!...

(A ce moment, le muséum guerrier, qui n'avait pas cessé de retentir derrière les nuages, s'arrête tout à coup, et à sa place, on entend le murmure sourd de tambour volé par un crêpe.)

LE MAUVAIS GÉNIE.

Le météore s'est consumé, Frida, et l'aigle est tombé...

FRIDA.

Non, il est remonté au ciel, mais il en redescendra. Mallevas, les temps sont arrivés... Va-t'en donc, maudit!...

(Le mauvais Génie s'engloutit. Le bon Génie disparaît dans les nuages qui, en se dissipant, laissent voir le tableau final: Paris à voi d'oiseau.)

QUINZIÈME ET SEIZIÈME TABLEAUX.

Une vue immense de Paris, prise des tours Notre-Dame.

(Au changement à vue, un vieux Soldat de la garde impériale est appuyé contre une des colonnades, on regarde Paris.)

LE VIEUX SOLDAT.

Où suis-je? et dans ce lieu d'où l'œil étonné domine Sur Paris éclairé des premiers feux du jour,

Pour qui deux ces drapeaux dont l'éclat m'illumine? Ils furent mon unique amour!

Vétérans de Wagram, au fond de ma chambre, Sur la livree du grand uomo, mes souvenirs se courent, Me réveillent heureux d'avoir, dans ma prière, Dit encore: Vive l'Empereur!

Car si le vieux soldat, d'Espagne bien-aimé, N'avais, pour te servir, plus de force et de feu, Chaque soir, pour tes fils combattant en Crimée, Il savait encore prier Dieu!

Tout à coup, une voix à la fois douce et fière L'homme se voit, à lui, quand il nous commandait, Me cria: Lève-toi! l'ennemi te prie,

Je venais, par un dernier bienfait,

Dérouler sous tes yeux un tableau de victoire.

— La mort, à ton foyer attendra ton cœur.

Vétérans de Wagram, tu te connais ce gloire,

Va donc admirer un grand jour!

Et drols je me levai... Puis, comme en ma jeunesse, Je marchai... Contemplant mon pas sûr et joyeux

Chacun, sur mon chemin, disait avec caresse:

Il se sent encore bon là, les vieux!

Et comme si mon but me fût marqué d'évidence,

J'arrivai sans élever, ici sur ce plateau,

D'où le regard embrasse, d'un pays, d'un France!

Paris, son plus riche joyau,

Paris et ses palais, son plan, sans pareilles,

Ses églises, son Louvre... et là bas... salons!

Ce noble arc triomphal planté sur ces merveilles,

Comme un aigle sur ses aiglons...

(Coup de canon au loin.)

Mais quel est ce bruit qui résonne?

Où! c'est bien le canon qui tonne!

Vieil ami, que m'annonce-tu?

L'ennemi serait-il battu?

Ta voix, qui raille ses fiers,

Vient, en traversant l'air qui vibre,

Agiter d'un frisson nouveau

Chaque pil de chaque drapeau.

(Regardant de tous côtés.)

Ah! qu'ai-je vu? vivante boue,

Montant vers ce plateau, la foule

Accourt en jetais des lauriers

Sous les pas de jeunes guerriers.

(Des Soldats anglais, français, serbes et turcs paraissent de tous côtés entourés de boucaniers du peuple tenant en main des branches de laurier. — Un Soldat français se détache des groupes, escorte d'un Soldat turc, d'un Serbe et d'un Anglais et s'avance vers le vieux Soldat. Tous quatre tiennent chacun un drapeau.)

LE JEUNE SOLDAT, présentant son drapeau au vieux ainsi que ses compagnons.

Au soldat de Wagram, les soldats de Crimée, Réunis pour défendre un seul et même honneur, Sardes, Français, Anglais, Turcs, une même armée

T'apporte son drapeau vainqueur!

Le glorieux doit toujours retourner à la gloire!

Prends donc à l'ennemi un seul et même honneur,

C'est que tu nous avertis, père, dans tes bastilles,

Comment on doit valoir au mortir!

LE VÉTÉRAN, prenant les drapeaux.

O jour trois fois béni! Que de maux, dans la terre

On me mettra!... Qu'importe! et qu'ai-je à voir encore

J'ai vu sur ces deux fronts, la France et l'Angleterre,

Une même auréole d'or...

(Aux jeunes soldats.)

Ainsi Schastopol!...

LE JEUNE SOLDAT.

N'est plus rien qu'une cendre...

Une tombe, un drapeau au delà l'herbe croît,

Ils avaient du granit, du fer pour se défendre...

Mais pour les valoir, nous, nous avions le bon droit...

LE VÉTÉRAN.

Et vous avez été vainqueurs aussi!... La France

Cher, avec ses alliés, un triomphe de plus.

Et voyez, tout Paris, dans sa reconnaissance,

Vous reçoit comme ses élus.

(Acclamations de toutes parts. Chacun jette un brin de laurier sur la scène autour des quatre Soldats qui se tiennent unis.)

LE VÉTÉRAN, attendant la main vers eux.

Soldats, restez unis d'une amitié profonde,

Persistez à n'avoir et qu'un bras et qu'un cœur.

Dieu veut que vous donniez un jour le paix au monde.

Gloire à Dieu! vive l'Empereur!...

FIN.

Paris. — Typographie Morris et Cie, rue Amiel, 64.

N.º d'inventaire 1410